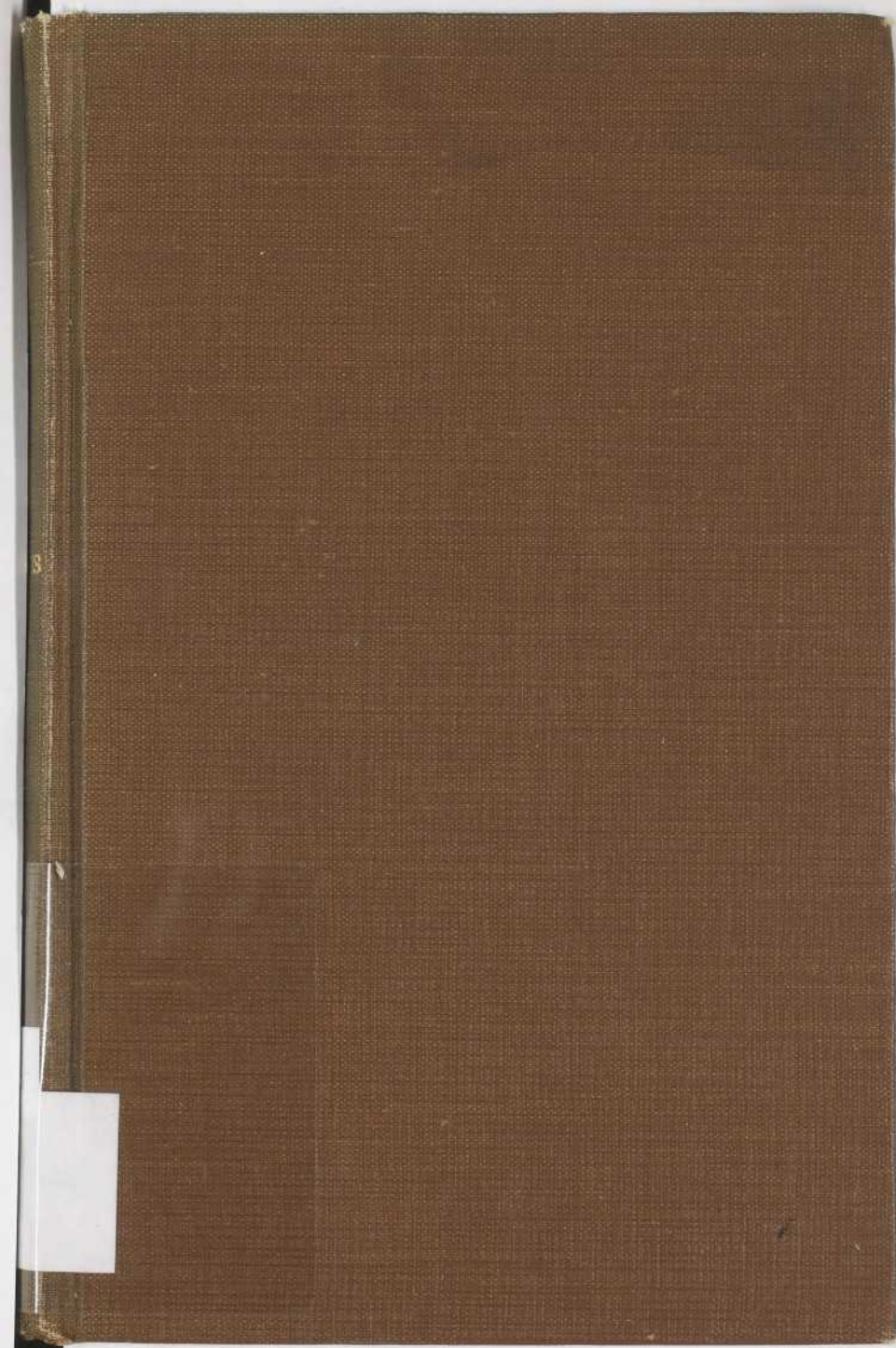
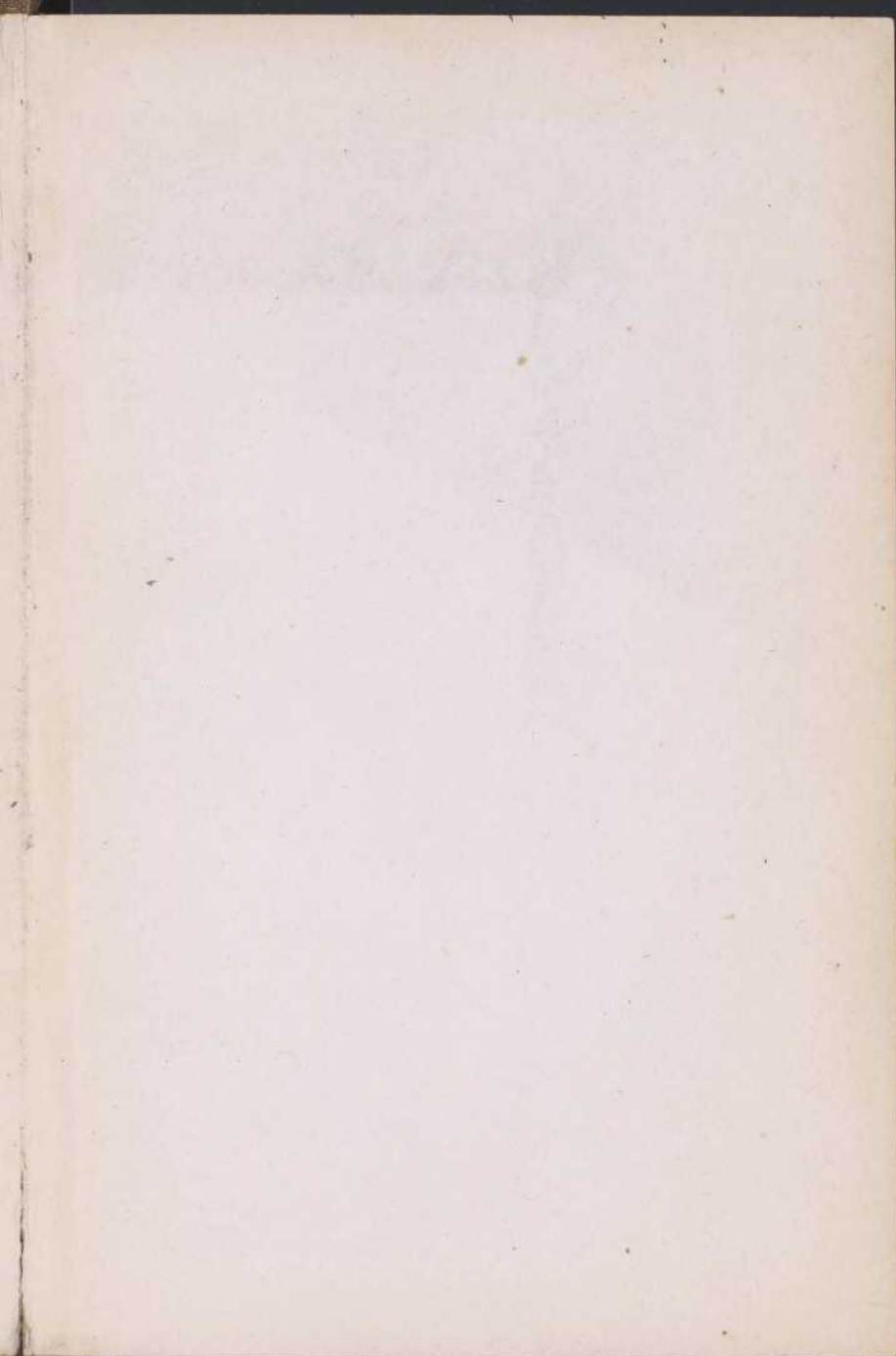


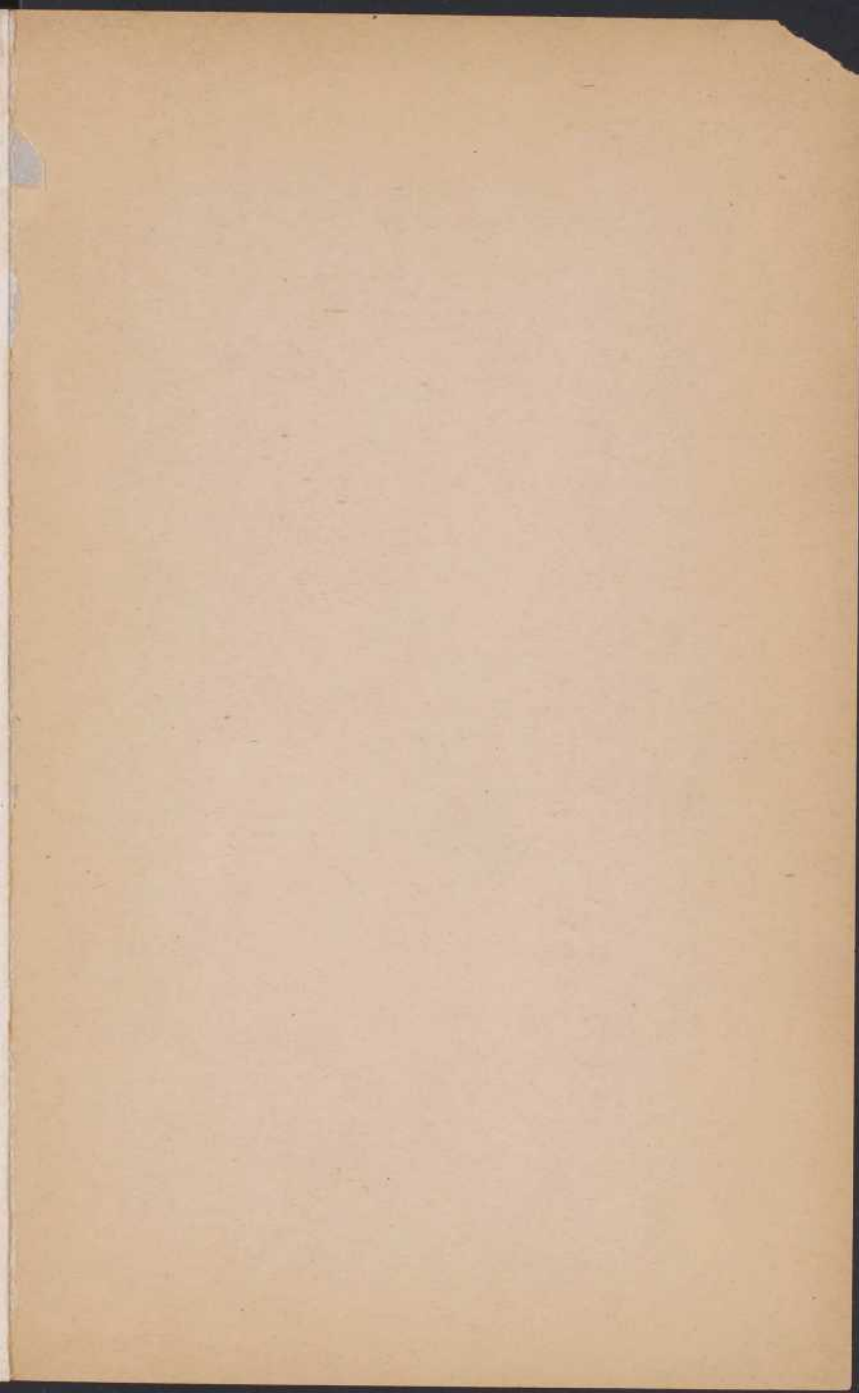


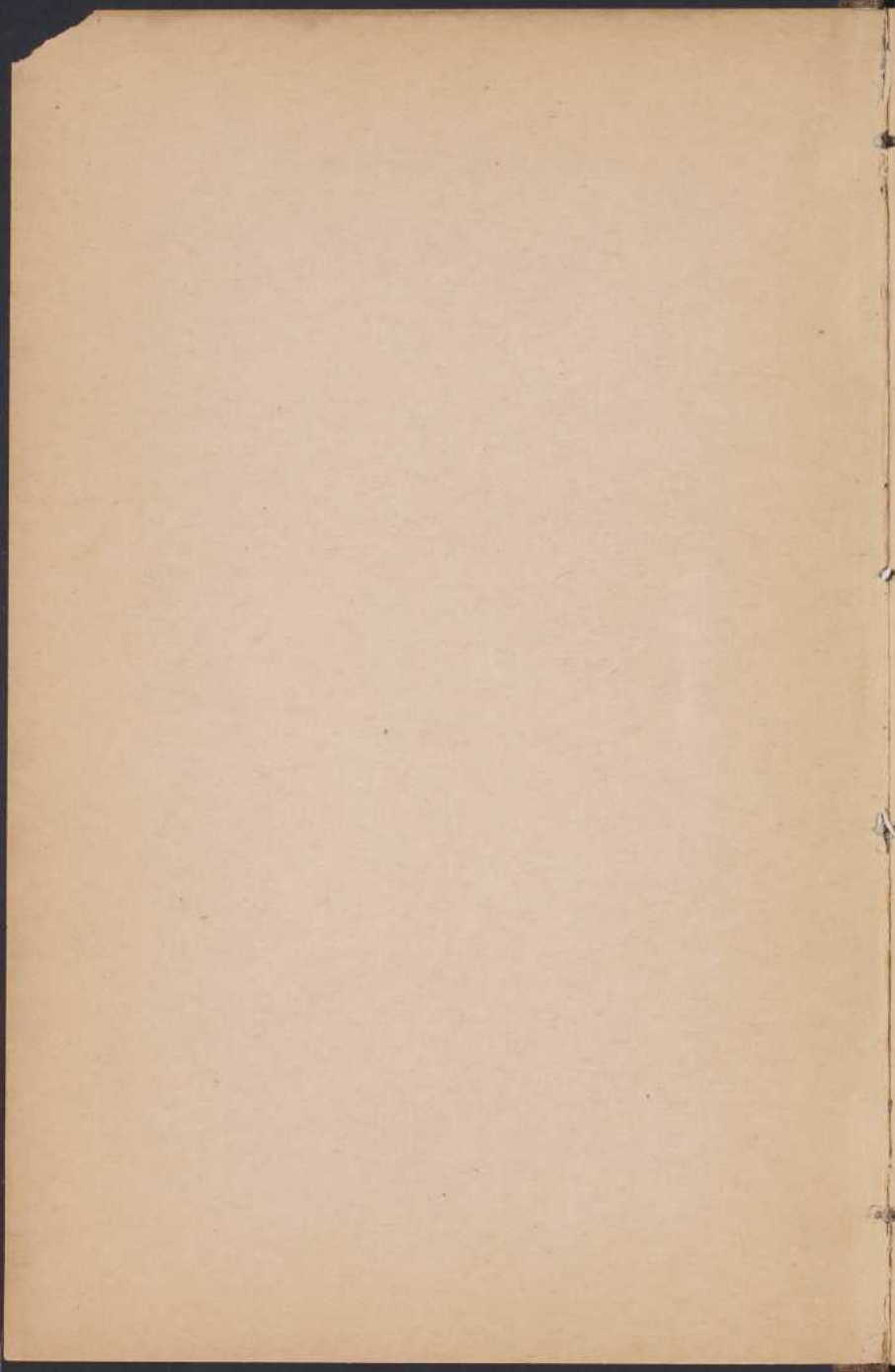


Bibliothèque Nationale du Québec









ENTRE VOUS ET MOI

DU MÊME AUTEUR:

Le Talisman du Pharaon, Prix d'Action intellectuelle,
(1929), Librairie Beauchemin.

Nos animaux domestiques, Editions Albert Lévesque.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET
OUVRAGE CENT EXEMPLAIRES
SUR VÉLIN SUPÉRIEUR NUMÉ-
ROTÉS DE UN À CENT ET
MILLE QUATRE CENTS EXEM-
PLAIRES SUR PAPIER NOVEL
————— BOOK. —————

Tous droits réservés, Canada, 1935.

ODETTE OLIGNY

ENTRE VOUS ET MOI

LES ÉDITIONS DU TOTEM
MONTRÉAL

*A mes lectrices du journal, à mes auditrices de la radio,
dont les lettres me furent tant de fois réconfortantes,
ces petites causeries intimes.*

BJ

1582

845

1935

LE MÉRITONS-NOUS?

Il y a décidément une bien grande réforme à faire dans l'éducation des enfants de notre peuple. Il ne se passe presque pas de jour qu'à mon grand regret je ne constate un fait pénible, qui m'oblige à un retour au temps où j'étais en Europe, ou à une comparaison, presque toujours désavantageuse, avec nos concitoyens anglais.

La terrible tempête qui s'est abattue avant-hier sur la ville a rendu si difficile le travail des chevaux employés à la traction des charrues à neige que quelques-uns en sont morts.

C'est ce qui est arrivé juste en face de ma demeure. Ce n'était pas un plaisant spectacle que celui de ce grand corps d'animal étendu sur le flanc, les yeux vitreux et les jambes raides. Pourtant, cela avait attiré une foule grouillante de gamins qui, Dieu me pardonne, n'ont jamais eu tant de plaisir de leur vie.

Tout d'abord, ils se mirent en cercle autour du pauvre animal et regardèrent avec curiosité comment on s'y prenait pour le débarrasser de ses harnais.

Puis, un des gamins s'enhardit et, le premier, souleva et laissa retomber de tout son poids la jambe raidie du cheval mort. Ce fut le signal de l'assaut. On eût dit des nécrophores humains à la curée. L'un lui tira la queue, un autre la crinière, un autre renouvela le geste du premier, jusqu'à ce qu'un, plus terrible que les autres, grimpât sur le flanc de la bête et s'y assît, se trémoussant et imitant le claquement de langue d'un cavalier qui veut lancer sa monture.

Le cheval, qu'une neige fine recouvrait lentement, fut bientôt transformé en tobogan, ses flancs se prêtant à la glissade. Ce jeu dura plus d'une heure, entrecoupé, par le soin d'autres gamins attirés par le « fun » sinistre, d'innombrables coups de bâton de hockey qui sonnaient sur la chair refroidie.

Ces sales gosses, élevés dans je ne sais quels principes ou, plutôt, sans principe du tout, jouent sur un cadavre de bête comme au milieu d'un pré en fleurs. A défaut de respect, le dégoût ne les arrête même pas, et ils ont certes beaucoup plus de plaisir à danser sur une charogne qu'ils n'en auraient à s'ébattre sur une pelouse bien verte.

Et il fallait entendre leurs réflexions, voir avec quelle joie sinistre ils piétinaient la pauvre bête qui avait

pourtant dû recevoir assez de coups de son vivant pour en être délivrée après sa mort.

Et ce hideux spectacle dura jusqu'à ce que la voiture du clos d'équarrissage fût venue charger la carcasse. A son départ, un des gamins s'accrocha à la queue pendante et fut très fier d'exhiber, comme un trophée, une poignée de crins.

Je dois le dire, parce que c'est vrai: il n'y avait, dans le groupe, ni un petit Anglais, ni un petit Italien. Rien que des Canadiens-Français, et ceci n'est pas à l'honneur de leurs parents.

Je ne m'apitoie pas plus qu'il n'est de raison sur le sort du cheval, remarquez-le bien; au contraire.

Mais c'est pour le principe, pour le goût incompréhensible de nos gens pour la mort, pour le funèbre, pour le macabre, où ils trouvent un tel plaisir qu'ils en font un amusement et qu'ils s'y complaisent. Rit-on de meilleur cœur, chez nous, et conte-t-on des histoires plus égrillardes qu'aux « veillées de morts »?

Il y a pourtant des choses qu'un sourd instinct nous commande de ne pas faire. Jouer avec les cadavres en est une... Mériterions-nous vraiment l'épithète que nous décerna le titre d'un livre qui fut interdit aux lecteurs québécois? Deux ou trois danses sur les bêtes mortes et je vais finir par croire que oui.

LES TROIS PETITS COCHONS.

Si j'avais un cadeau de nocces à faire, j'offrirais à ces jeunes gens qui vont affronter l'existence à deux un exemplaire de l'histoire des « Trois petits cochons ».

Ne riez pas, je suis très sérieuse. Vous la connaissez, n'est-ce pas, l'histoire des petits cochons qui, le moment venu pour eux de quitter le foyer paternel, songèrent à s'établir et à se bâtir une maison?

Le premier, gai et insouciant, emprunta à un paysan de la paille, dont il se bâtit une hutte.

Le second, un peu plus avisé, construisit la sienne en fines lattes de bois.

Restait le troisième qui, celui-là, aimait les choses bien faites. Il bâtit donc sa maison bien solidement, avec de la brique et du ciment, et vous allez voir comme il eut raison.

Les trois petits cochons, frais, tendres et roses, avaient un ennemi: certain gros méchant loup, plein de ruse et de malice, et qui les convoitait fort.

Or, un jour, sire loup, très affamé, arrive à la maison de paille du premier petit cochon. Ce dernier refusant — et pour cause — d'ouvrir la porte, le gros loup souffla si bien que les fétus de paille s'envolèrent au vent et que le petit cochon, au comble de l'effroi, dut galoper à perdre haleine chez son frère, celui qui possédait la maison de bois.

Le loup aussi avait de bonnes jambes. Il eut bientôt atteint la cabane où, tremblant comme des feuilles, les deux petits cochons étaient blottis. La porte restant close, l'hôte des bois souffla, souffla si fort, que les lattes s'éparpillèrent sous ce vent de tempête.

Les deux petits cochons, hurlant de frousse, se rendirent alors chez leur frère, dans sa maison de brique, bien close et bien solide, et quand le loup qui les talonnait arriva, il se cassa le nez sur la porte.

Mais il ne se tint pas pour battu. Il souffla, souffla à se mettre les poumons en dentelle. La maison de brique n'en tressaillit même pas. A l'intérieur, les petits cochons, se tenant par la main, dansaient en chantant à la barbe du gros loup.

Se croyant bien rusé, ce dernier grimpa alors sur le toit et se glissa dans la cheminée, mais il tomba dans l'âtre, sur le feu allumé, et tout fut fini pour lui.

Evidemment, c'est un conte, et de la meilleure manière enfantine. Ce qui ne l'empêche pas de cacher, sous son aimable fantaisie, un grand symbole.

Combien de jeunes gens, à la veille de se marier, ressemblent au premier petit cochon? Riches de leur seule jeunesse, sans expérience, sans métier défini, ils bâtissent de paille leur maison. Vienne l'adversité, ce gros loup en a vite raison, et l'amour s'en va avec les brins de paille, si loin, si loin qu'on ne le retrouve plus.

Ceux qui ont devant eux quelques certitudes, emploi stable, petit compte de banque, qualités solides, sont comme le second petit cochon. Les lattes de leur maison, parce qu'elles sont de bois, les rassurent et ils se croient fort. Mais le gros loup est là, aux formes multiples, et s'il doit tout de même souffler plus fort, il finit pourtant par ruiner le fragile édifice.

Jeunes gens, ne vous pressez pas. Faites comme le troisième petit cochon. Construisez votre maison avec de la brique et du ciment. Vous travaillerez peut-être un peu plus longtemps mais, dans votre cheminée, vous aurez toujours un bon feu. Ce sera le foyer, et tout le bonheur humain est là!... Le reste n'est que folie...

Voilà pourquoi, si j'avais un cadeau de noces à faire, j'offrirais un exemplaire des « Trois petits cochons ».

CE PAUVRE PETIT!

Il y a des mots qui nous redressent et galvanisent. Parce qu'ils ont quelque chose de puissant et naissent de circonstances particulières, ils sont fort rares. Il en est, malheureusement, d'autres qui amollissent, nuisant à toute une vie et, parmi ceux-là, la locution bien connue des mères garde toute sa force mauvaise:

— « Ce pauvre petit! » dit-on, sans comprendre qu'il ne faut pas qu'un enfant soit bébé plus longtemps qu'il n'est de raison, et qu'il est un peu tard pour rectifier de petits défauts déjà dégénérés en vices.

Sans doute, les mamans sont bien intentionnées, mais elles subissent trop facilement l'influence de leur mère, de leur sœur, qui croient que gâter un enfant c'est lui vouloir du bien.

Tout le monde a assisté à cette scène: On vient de baigner Bébé. Il a pris son repas, est bien au chaud, bien au sec dans du linge renouvelé. Maman le pose

dans son lit, met la lampe en veilleuse ou, ce qui est encore préférable, éteint l'éclairage et tire la porte derrière elle, en sortant sur la pointe des pieds. Bébé n'a besoin de rien que de dormir comme un loir. Mais bonté divine! Quel émoi! Juste ciel! Le voilà qui pleure!

La maman sait (le docteur, la garde-malade le lui ont dit) qu'il faut laisser l'enfant dormir seul. Mais grand'maman intervient. Forte de son expérience (elle qui en a eu douze), elle est pleine de prédictions: Bébé va attraper une hernie, il va s'étouffer comme une fois le petit de M'ame... La tante fait mieux encore: sans demander l'avis de personne, elle va chercher le bébé, et de le sauter, et de le bercer, et de le promener.

Celui-ci, qui n'attendait que cela, ne s'endort qu'après une heure d'efforts et de chansons, et la tante le reporte, lasse et les bras cassés, dans le petit lit qu'il n'aurait pas dû quitter.

Et la même comédie, le même esclavage se reproduiront chaque soir jusqu'à ce que l'enfant comprenne. Mais d'autres obstacles surgiront.

A table, il ne voudra pas manger de ceci ou de cela. Il lui faudra exactement l'assiette, la tasse, la cuillère qu'il aura choisies. On s'empressera, on se multipliera pour servir ce jeune monsieur comme un prince — non, au contraire, car les enfants royaux connaissent de bonne heure la discipline. S'il jette exprès par terre un de ses ustensiles, il se trouvera toujours quelqu'un

pour le ramasser; si, au lieu de se tenir tranquille, il s'agite et renverse sa tasse de lait sur la nappe, ce ne sera encore pas sa faute, ce pauvre petit!

Et ce pauvre petit, si choyé, grandira. Quand il commencera à aller à l'école, les autres enfants, élevés raisonnablement, se moqueront, non sans raison, de cette moitié de poulet qui ne sait pas jouer, n'ose pas courir et redoute les horions, inévitables quand on s'amuse. Il restera sans cesse dans son coin, tout seul, et ce n'est pas lui qui aimera le mieux l'école qu'il jugera une succursale de l'enfer, peuplée de jeunes démons qui pourraient être ses camarades. Il y passera tout de même de longues années inutiles et en sortira avec son nez de tous les jours.

Le moment viendra où il lui faudra songer à l'avenir. Vous comprenez bien qu'il choisira un métier bien doux, qui ne rapportera peut-être pas grand'chose, mais qui lui laissera les mains bien blanches, ce pauvre petit!

Eh! bien, ce pauvre petit, que n'auront pas désenjuponné les femmes incapables qui l'ont élevé, sera, à vingt ans, un grand dadais bégayant et embarrassé de ses mains, qui gagnera tout juste de quoi payer ses cigarettes. Il est vrai que grand'maman et ma tante se chargeront du reste. Elles sont là pour cela!...

Quand l'adolescent sera devenu un homme, il se trouvera à la croisée de deux chemins. Il lui faudra choisir la route à prendre. S'il est intelligent, il se re-

dressera, et, écartant de lui les femmes qui l'ont si longtemps tenu en lisière, il fera un effort et viendra à bout de tirer son épingle du jeu. Il pourra aussi (et c'est malheureusement ce qui arrive le plus fréquemment) sombrer dans la paresse et n'être qu'un lamentable raté.

S'il fait l'effort nécessaire à son renflouement, il passera pour un ingrat, aux yeux de ses éducatrices impitoyablement évincées. Dans le cas contraire, elles pleureront toutes leurs larmes: — Nous l'avions si bien élevé, tant choyé, ce pauvre petit! Hélas...

Nous sommes responsables de la vie et de l'avenir de nos enfants. Les jeunes mères ont tout à gagner de donner à leurs fils une éducation saine et forte, qui en fasse des hommes, au meilleur sens du mot, des hommes dont elles seront fières et qui, plus tard, en posant sur leurs cheveux blanchis un baiser respectueux, les pare-ront d'une double couronne, celle de la reconnaissance et de l'amour filial.

LES PETITS SAUVAGES DE LA GRANDE VILLE.

Six ans, trois ans. L'une traînant l'autre par la main (une petite main toute grise de poussière et qui n'était pas, depuis de longues heures, venue en contact avec l'eau) ils déambulaient, le nez au vent, dans une des rues passantes de l'est de la ville.

La petite fille, la plus âgée, marchait trop vite pour les jambes du pitoyable bonhomme qui la suivait sans se douter, le pauvre gosse, comme c'était pénible de le voir errer dans la rue, sous la seule surveillance de son aînée, chargée, si jeune, d'une telle responsabilité.

Et j'admiraïs, en mon for intérieur, la mère qui laisse ainsi ses enfants s'élever tout seuls, dans la rue, au milieu de multiples dangers, grillés de soleil, trempés de pluie, à la merci d'un accident, et qui commence à s'en soucier quand un malheur est arrivé.

Les petits enfants demandent pourtant une surveil-

lance continuelle. Plus ils sont intelligents et précoces, vifs et adroits, plus il leur passe d'idées cornues en tête, et qu'ils s'empressent de mettre à exécution.

Ils touchent à tout, font sans cesse de nouvelles découvertes et nous tiennent sur les dents. Telle Monique, qui me touche d'assez près, inventa deux jours de suite l'obturation de son nez, la première fois, avec un pétale de pivoine, ce qui est très poétique; la seconde, avec du papier, ce qui fut plus grave. Un autre enfant, bien soigné pourtant, et jamais privé, mettra dans sa bouche toutes sortes de choses hétéroclites; un autre encore, à qui on ne permet pas de sortir seul, profitera d'une minute d'inattention pour se glisser dans l'escalier et se rompre les os.

Il en est de même pour les maladies. On voit, l'hiver, de pauvres gosses à peine vêtus trotter dans la neige ou, à l'automne, dans la boue glaciale. Les nôtres y attraperaient vingt fois la mort. Eux semblent aussi immunisés que les gosses qui traînent la rue dès qu'ils marchent le sont contre les accidents.

Les grands voyageurs ont tous été émerveillés de l'acuité des sens des peuplades sauvages qui voyaient, entendaient, sentaient avec un flair tout instinctif et incroyablement pénétrant ce que les civilisés ne soupçonnaient même pas. Sans ces primitifs, si près de la nature qu'ils en avaient à leur insu pénétré le mystère, la plupart des grandes explorations auraient échoué.

Il en est sûrement de même des enfants qui, dès leur jeune âge, sont livrés à eux-mêmes et poussent comme ils peuvent, sous les escaliers extérieurs et le long des clôtures des ruelles. Bien des grandes personnes n'ont pas le « sens de la rue », eux l'ont comme la faculté de respirer, aussi inconsciemment. Ils se glissent entre les voitures, passent au galop devant les tramways, arpentent les voies les plus fréquentées et ne se perdent jamais. Ils ne savent pas lire l'heure, mais sentent quand c'est le moment de la pitance et rentrent à temps.

Tout de même, les petits sauvages des villes sont bien à plaindre. Il n'y a qu'à regarder leurs visages de papier mâché et leurs grands yeux dans lesquels se lit toujours un peu d'effroi pour en être sûres. Ils ne sauraient dire ce qui leur manque, un foyer, une maman aimable et souriante, des joujoux, de l'affection, des caresses et, de temps en temps, un peu de superflu, mais ils le sentent confusément, et leur cœur se gonfle sans qu'ils sachent pourquoi.

Et on se demande, devant ces petits « traîne-la-rue », si le populo n'abuse pas un peu du droit de peupler la terre de jeunes sauvages qui auront, plus tard, assez de peine à se discipliner et dont l'esprit, faussé dès le jeune âge par la misère, sera ouvert, tout grand, aux idées fausses, que les bonnes n'arriveront que difficilement à endiguer.

MODERNES CORNÉLIES.

Je n'envie rien sur cette terre que le bonheur des mères qui ont des fils. Si j'en avais eu un, un seulement, j'aurais fait de son éducation le but de ma vie et j'aurais voulu en faire un homme, dans tout le sens du mot.

Tant de femmes ont ce bonheur et ne s'en rendent pas compte. A leurs yeux, garçon, fille, tout est égal. On élève l'un comme l'autre, sans cultiver chez le petit garçon la force de caractère, sans, de bonne heure, développer en lui la courtoisie, le goût de l'effort, la volonté. Résultat: on a de grands dadais de vingt ans, qui ne savent que faire d'eux-mêmes, ne peuvent dire deux mots sans bégayer, approcher quelqu'un sans être gênés. Quand ils se marient, cela fait d'excellents époux, des pères tout à fait dignes et capables d'affronter leurs nouvelles responsabilités, les sociétés de bien-faisance le savent.

Incontestablement, par la force des choses, la vie féminine évolue. Nous ne ressemblons pas à celles, parmi nos mères, qui vivaient presque cloîtrées, ne prenaient jamais part aux conversations, se seraient crues fort déplacées d'émettre une opinion en présence de leur mari dont elles subissaient le joug sans protester, trouvant douce leur sujétion, ne cherchant pas d'autre horizon que leur foyer et leur cuisine.

Dès que leurs fils grandissaient, elles cessaient de voir en eux leurs petits: c'étaient des hommes, devant qui elles courbaient l'échine, comme devant leurs maris. Les jeunes gens, fiers de l'abdication maternelle, se croyaient obligés de faire peu de cas des femmes, ces êtres faibles, et, à leur tour, encouragés par cette renonciation passive, réduisaient leurs épouses à un ilotisme complet.

Nous avons secoué le joug. Nous savons être des mères, nous le prouvons tous les jours, mais nous voulons aussi être des compagnes. Nous voulons avoir le droit de penser, d'avoir nos opinions, fussent-elles contraires à celles de nos seigneurs et maîtres. (Comme cette expression est amusante à notre époque, si loin de celle où on la prenait au pied de la lettre!)

Tous les hommes intelligents et avertis nous en donnent le droit et l'admettent parfaitement. Il ne nous faut plus que l'ériger en loi chez les jeunes.

Et, pour cela faire, il faut que la jeune maman rap-

proche de plus en plus ses fils d'elle-même. Elle doit imiter Cornélie, mère des Gracques, qui faisait de Caius et de Tibérius ses plus beaux joyaux. En grandissant, l'enfant qui aura vu sa mère active, avertie, très au courant de toutes choses, pouvant, quand il sera à l'âge des études ardues, raisonner avec lui, faire même un peu de philosophie ou tout simplement lui faire profiter de son expérience, aura pour elle une admiration profonde, un très grand respect.

Dans la jeune fille qu'il choisira pour femme, à son tour, il recherchera les mêmes qualités, la même intelligence, le même savoir. Il ne lui suffira plus d'épouser des bijoux et des dentelles, il voudra aussi une personnalité.

Quand la belle-mère et la belle-fille auront le même degré d'instruction, quand elles travailleront ensemble au même but, que leurs vues seront semblables, le vieux conflit disparaîtra. Il n'y aura plus de belle-mère acariâtre et intransigeante, parce que la femme instruite et intelligente n'est jamais une commère, qu'elle a d'autres motifs pour exercer son activité que le foyer du voisin et les ragots que transporte M^{me} Chose.

La femme peut être très instruite, savante même, savoir discuter intelligemment, soutenir une thèse, émettre une opinion et parler en public sans cesser d'être une maman pour ses petits, une femme charmante pour son mari. Tout au contraire. L'homme qui sait que sa

femme a une conversation intéressante ne craindra pas d'amener chez lui ses amis, ses relations d'affaires. Il sait que sa compagne saura aussi bien préparer un bon dîner que l'assaisonner de son esprit. Elle l'aidera puissamment à rendre le convive satisfait et, par le fait même, bien disposé à régler la question préoccupante.

Comment un homme serait-il fier de sa femme quand celle-ci ne peut faire cuire un rôti ni tourner une omelette sans paraître ensuite le visage rougi, soufflante, comme épuisée par l'effort, laissant bien voir qu'elle vient de la cuisine, son tablier de travail en faisant foi? Et le jeune homme peut-il amener ses amis dans la maison où il saura que celle qui devrait sourire va infailliblement grogner? Le mari et le fils se sauveront. L'un ira à droite, l'autre à gauche. Le premier s'abrutira, le second risquera de prendre des vices qui remplaceront ses jeunes défauts.

Une mère, c'est un être multiple parce qu'il est toujours compliqué d'une épouse. La seule qui soit digne de ce titre, c'est celle qui sait concilier les deux rôles. Il n'est pas de grand homme qui n'ait eu une mère intelligente et soigneuse de son éducation, qui n'ait été ferme et douce, qui ne l'ait corrigé dès l'enfance de ses défauts, qui ne l'ait suivi dans son évolution, qui ne l'ait relevé aux heures noires. Et ces femmes n'ont jamais été humbles devant leurs fils ni devant leurs maris. Elles ont toujours su affirmer leur personnalité, sans

consentir à des renonciations lâches. Et, pourtant, que de fois elles ont dû conseiller, encourager, sourire. Elles l'ont toujours fait sans humilité. Et leurs fils en ont senti la grandeur, la noblesse. A leurs yeux, leur mère synthétisait, parce que forte, saine et de raison droite, la femme dans ce qu'elle a de plus glorieux.

LES CALMES ONDES.

Le sang-froid est une force au même titre que la sérénité. Les femmes, malheureusement, en manquent souvent, parce qu'elles laissent leurs nerfs dominer leur pensée, et qu'elles s'excitent, là où il leur faudrait, au contraire, nager dans les calmes ondes.

Quand il arrive un accident, qu'un petit enfant se blesse en tombant, au lieu de s'empresse d'accourir, de le relever, de juger tout de suite de la gravité du cas et d'y remédier de façon efficace, les jeunes mamans crient, pleurent, s'affolent, sans songer qu'elles perdent ainsi des minutes précieuses qui seraient utilement employées si elles avaient su garder leur sang-froid et la netteté de leur vision.

Je sais qu'il est pénible de voir souffrir ceux qu'on aime, surtout nos enfants, chers petits êtres fragiles sur lesquels se concentre tout notre amour. Je sais aussi que pour leur éviter une larme nous serions souvent

capables de tous les héroïsmes, mais je ne comprends pas qu'on perde la tête en face du danger.

C'est précisément dans les circonstances graves qu'il faut maîtriser ses nerfs; le réflexe sauveur, ou tout au moins utile, doit être aussi rapide que la pensée.

Admettons que, malgré toutes les précautions, un accident ait lieu. Il ne faut pas perdre de vue que rien ne peut plus l'empêcher, que la seule voie à prendre est celle du remède possible. Il convient de garder la pleine possession de ses nerfs, d'envisager la situation froidement et d'aviser immédiatement au palliatif efficace.

Les cris, les grands gestes, les paroles abondantes et plaintives n'ont jamais servi à rien qu'à compliquer les choses. Dans une situation grave, ceux qui s'agitent gênent ceux qui soignent; leurs cris et leurs soupirs, leurs grands gestes et leurs paroles pessimistes démoralisent le malade qui se croit atteint beaucoup plus parfois qu'il ne l'est en réalité, ce qui ne peut qu'aggraver son état et compliquer d'une torture morale la souffrance physique.

Le malade, le blessé ne savent pas exactement où ils en sont. Leurs idées sont brouillées autant par la chute que par la douleur. Leur ouïe, par contre, s'affine et s'ils ne voient pas, ils entendent. Pour imaginer les choses au pire, leur esprit a une incroyable lucidité. En un instant ils se croient à jamais estropiés ou à l'article de la mort.

Les petits enfants font passer toute cette angoisse dans leur plainte: Maman! qu'ils bêlent comme de tendres agneaux. Mais si leur mère, courageuse et forte, sait les rassurer, ils auront confiance, se croiront déjà presque guéris, ce qui est un moyen de l'être très vite.

Bien des mamans diront: Oui, mais il faut pouvoir garder son sang-froid! Et je ne suis pas capable de voir souffrir mon enfant!

C'est pénible, en effet, et cela demande une grande force morale, mais la volonté bien conduite est capable d'autres manifestations. Il ne faut pas voir que le présent, il faut aussi songer à l'avenir surtout lorsqu'il s'agit d'une blessure.

Le calme est encore plus utile au malade que l'air pur et les bons soins. Il l'empêche de s'agiter et d'avoir la fièvre. C'est pourquoi il faut impitoyablement chasser de son chevet les commères bavardes et donneuses de conseils. Elles ne jouent en l'affaire que le rôle de la mouche du coche, encombrent la maison et retardent inutilement les personnes qui soignent.

Il n'y a pas qu'au moment d'un accident qu'il importe de garder son sang-froid. C'est à peu près dans tous les actes de la vie qu'on trouve utile ce précieux contrôle de ses nerfs.

On les admire toujours, ceux qui savent envisager froidement les pires avatars, et qui voient immédiatement ce qu'il faut faire pour y remédier. Ceux-là sont

les vrais meneurs d'hommes, ceux dont la volonté fait loi. C'est parmi eux qu'on trouve les dictateurs, qui sont souvent les sauveurs de nations, et quand cette inestimable qualité est l'apanage d'une femme, elle semble d'autant plus grande que la chose est plus rare, et partant plus précieuse.

LA VOLONTÉ.

Les seuls êtres qui réussissent dans l'existence sont ceux qui ont su limiter leurs désirs, et qui ont mené à bien, à force de volonté, la tâche qu'ils ont entreprise.

Les hésitants, ceux qui tournent, virent, essaient, tâtonnent, pensent à la fin avant d'avoir entrepris le commencement, sont toujours sûrs de courir tout droit à l'échec.

Il n'est rien que l'on ne puisse faire lorsqu'on le veut fermement et que l'on sait diriger toute sa volonté vers le but qu'on s'est fixé. Il faut se dire — et ceci est une vérité profonde — que l'homme n'a pas seulement une volonté mais qu'il *est* une volonté. Il va sans dire toutefois que la somme de nos ambitions ne doit pas être trop considérable, car, à notre époque, les gens de condition moyenne qui se taillent des empires ne se voient plus. Cependant, lorsqu'on s'est tracé une voie droite,

raisonnable et raisonnée, le « je veux » est un puissant moyen.

Celui qui sait vouloir n'est jamais un emballé. Il est calme, il pense, il réfléchit. Il sait que le succès ne vient en dormant que dans les contes de fées. Il travaille, ne négligeant aucune besogne, si humble soit-elle. Il a confiance en lui, il connaît son exacte valeur sans avoir aucune prétention, il ne sacrifie rien à l'orgueil et le qu'en-dira-t-on est pour lui lettre morte. Il suit sa voie et il arrive toujours.

Celui qui sait vouloir est armé pour la lutte contre l'existence; si c'est un homme loyal, la réussite est encore plus certaine.

On a vu des hommes débiter dans la vie avec toutes les chances de succès possibles. Ils avaient reçu une instruction supérieure, ils avaient de l'argent, et cependant, après quelques années, au moment où ils auraient dû réellement s'affirmer, ils ne sont rien, rien qu'une toute petite unité dans la foule. C'est parce qu'ils n'ont pas su cultiver leur volonté. Ils n'ont jamais envisagé l'avenir avec la belle sérénité des vrais forts. Jamais ils ne se sont dit: Je veux consacrer ma vie à tel métier, à telle profession, à tel art, à telle science. Tout leur semblait doré, facile et amusant. Ils ont laissé passer le temps et la chance. Ils se sont réveillés trop tard, la vie avait pris sa revanche. Et ces êtres faibles, qu'on a si bien nommés des ratés, s'en prennent à l'humanité

tout entière de leur échec, de leur faiblesse, de leur déchéance.

Notre pays, jeune et riche, a plus qu'un autre besoin d'hommes doués d'une volonté de fer jointe à un jugement sain et droit. Pour donner aux générations futures cette énergie créatrice il faut l'étroite coopération des mères.

C'est dès maintenant qu'elles doivent s'employer au grand œuvre qu'est l'éducation de la volonté chez leurs fils. Malheureusement, la plupart d'entre elles manquent du doigté et de l'énergie nécessaires. Il en est qui, sévères à l'excès, éteignent cette étincelle de personnalité qui se développe si vite chez les enfants intelligents et normaux. D'autres, au contraire, gâtent outrageusement des garçonnetts qui devraient, s'ils n'étaient pas ainsi tenus dans du coton, s'affirmer déjà comme de jeunes êtres responsables, et qui ne sont rien que des chiffes, amollis par la trop grande douceur d'une aveugle tendresse.

Peu patientes, et ayant la main leste, d'autres mères ne voient en un enfant vif et remuant, solide et décidé, qu'un garnement qu'il faut mâter. Et les punitions, les cris, les taloches, voire les injures, pleuvent, avec, comme unique résultat, le dessèchement de cette petite âme vibrante qui ne demandait qu'à s'épanouir au clair soleil d'une véritable affection et d'une direction bien donnée.

Le juste milieu est la voie où l'on s'engage le moins, précisément parce que c'est trop simple. Mais les mères qui sont aussi des éducatrices sensées, conscientes de leur responsabilité, savent bien comment s'y prendre. Pas de déprimante douceur, pas davantage d'extrême sévérité. Une attention constante, des soins raisonnés, un bon exemple perpétuel, c'est là tout leur secret. Le résultat est si appréciable que l'on ne peut qu'exhorter les mères qui ont des fils à comprendre leur bonheur et à se rendre dignes, en employant tout leur cœur, toutes leurs facultés à cette précieuse éducation, de la grande faveur que Dieu leur a faite.

L'ÉCOLE DU COURAGE.

Petites mamans dont les enfants reviennent en larmes, le soir, de l'école, parce qu'un de leurs compagnons de classe a su les dépasser, ne vous faites pas douces pour leur aplanir la route. Ne les consolez pas de ce chagrin en les plaignant, en laissant croire que le maître a été injuste, qu'il n'est pas possible qu'un autre écolier ait mieux récité sa leçon ou fait son problème avec plus d'exactitude. C'est leur rendre un mauvais service. C'est les accoutumer à ne pas regarder les difficultés en face, à ne pas savoir triompher des obstacles.

Dans l'existence, tout ne va pas toujours tout seul. Les faibles, lorsqu'ils voient un écueil, crient, se fâchent, inondent leurs adversaires de mots sonores, les traitent de lâches, de méchants, vieux clichés qui n'en imposent plus. Les autres se contentent de sourire, conscients de leur force qui est dans leur sang-froid.

Nos ennemis nous rendent tellement service en met-

tant dans nos roues le maximum de bâtons! Lutter, c'est vivre, et seul peut se dire fort celui qui a beaucoup combattu. Où serait la gloire de saint Georges, si le dragon n'avait été qu'un inoffensif lézard, très bruyant et sachant s'entourer à propos de bave et de fumée?

Pour réussir, il faut que quelque chose nous donne de l'émulation. Celui qui se sait sans rival a bien vite fait de perdre tout talent.

Seulement, il est préférable d'éviter les mots creux. Ils font rire. Les actes touchent autrement. Lorsque les Florentins voulurent savoir quel était le plus grand, de Michel-Ange ou de Léonard de Vinci, ils leur firent exécuter à chacun un tableau sur le même sujet: une bataille. Ils obtinrent deux chefs-d'œuvre, chacun des deux maîtres ayant tenu à être digne de sa réputation.

Je me représente mal Michel-Ange apostrophant Léonard et lui disant en pleine rue ses quatre vérités. Ça aurait été risible, autant que le sont les mots vides, employés par ceux qui sont vite à bout d'arguments.

L'école du courage, c'est l'adversité. Quand il sait que de son labeur dépend sa subsistance, le travailleur s'anime. Il met tous ses soins à produire de l'ouvrage bien fait, qui plaise et soit l'œuvre d'un artisan, non d'un apprenti. Il arrive que par étourderie, par mauvais caractère aussi, on perde l'emploi qui nous faisait vivre dans une douce quiétude. Lorsqu'on a pu le remplacer,

on a pris de bonnes résolutions et on travaille, on travaille, parce que l'on veut triompher.

Si nos ennemis nous tendent des pièges, remercions-les. Leur dépit qui se traduit en injures nous prouve qu'ils nous prennent au sérieux et qu'ils savent que nous faisons au moins aussi bien qu'eux.

C'est cela qu'il faut faire comprendre de bonne heure aux enfants, afin qu'ils ne jettent pas, à la moindre contrariété, le manche après la cognée.

Quand il aura bien compris, l'écolier essuiera ses yeux. Il ouvrira son cahier et, fort de ces conseils, rasséréné par ce bon sens, fouetté par cette volonté, il se mettra à la besogne. Et le travail coulera entre ses doigts, au point qu'il en sera étonné.

La besogne finie, il sourira. Il ressentira un tel plaisir qu'il se croira assez fort pour vaincre l'univers. Cet enfant-là sera un homme.

Les petites filles, plus sensibles parce que plus délicates, ont bien tendance aussi à se décourager. Et comme ce sont des femmes en herbe, elles s'en prennent à leurs yeux, crient, ragent et trépignent. Ne permettez jamais cela. Elles doivent, elles aussi, aller à l'école du courage. C'est quand elles auront appris à contrôler leurs nerfs et leur langue qu'elles seront aptes à devenir des femmes et des mamans et non de grosses commères, toujours prêtes à imiter Madame Angot.

La femme qui peut atteindre cette quasi perfection,

qui peut discuter sans crier, voir prospérer sans jalouser, qui peut aussi se voir distancer et l'admettre, est la seule qui soit assez intéressante pour retenir l'attention, la seule aussi qui sache inculquer à ses enfants les principes d'ordre social et moral qui en feront, plus tard, des membres utiles de l'humanité.

LE GRAND ART.

Pour certains enfants élevés dans une déprimante mollesse et un abrutissant coton, savoir pleurer est le grand art.

Pourtant, il y a quelque chose de grand, de presque sacré dans ce don des larmes que possède l'être humain, et qui lui permet d'exprimer les plus parfaites de ses émotions, les plus grandes et les plus poignantes.

Mais les enfants, élevés à l'école de Janot, ont bien vite fait de comprendre, quand ils sont en puissance de tante gâteau et de grand'mère bonbon, à quoi peut servir cette rosée, généreusement dispensée par des glandes lacrymales en parfait état.

Je ne peux comprendre, pour ma part, que l'on cède devant les larmes d'un enfant, surtout d'un garçon. Au risque de passer pour intransigeante, je dirai que le seul résultat de cette faiblesse, c'est de voir le jeune comé-

dien, plus compréhensif qu'on ne se l'imagine, user et abuser de ce moyen de faire ses quatre volontés.

Si j'avais eu le bonheur d'avoir un fils, le Bon Dieu sait l'importance que j'y aurais attachée. Son éducation, la culture de ses qualités, la destruction de ses défauts aurait été le but de ma vie. Lorsqu'il aurait atteint l'âge où j'aurais pu, raisonnablement, le traiter en personne responsable, je n'aurais jamais voulu le voir pleurer. Pas par sensiblerie, certes, ni en vertu du charmant mais absurde principe mis en musique par Massenet, mais parce que, de très bonne heure, j'aurais commencé son éducation d'homme. J'aurais voulu qu'il comprît, très jeune, le bon sens des choses, et que l'impatience ne se fût jamais emparée de ses nerfs; j'aurais voulu le voir courageusement surmonter les obstacles, au lieu de s'asseoir par terre, de prendre sa tête entre ses mains et de pleurer comme une Madeleine. Je lui aurais appris à chercher son crayon, son livre perdus, au lieu de se lamenter et de compter sur ses sœurs pour les retrouver, à faire, sans fondre en larmes, un pensum mérité, sans permettre le moindre commentaire sur la sévérité et la justice du professeur; j'aurais voulu que de bonne heure il sût affermir sa responsabilité, sa personnalité, qu'il prît la vie au sérieux et qu'il l'envisageât d'une manière droite, honnête, sans faiblesse, sans crainte coupable.

Mais pour cela faire, je ne l'aurais pas laissé bébé plus longtemps qu'il n'est de raison. Je ne l'aurais pas

servi, humblement, jusqu'à l'âge adulte. Je ne l'aurais pas fait manger à la becquée jusqu'à six ans, et j'aurais établi une règle, sévère mais juste, à laquelle il aurait dû se plier. Cela ne veut pas dire que je l'aurais élevé sans gaîté, sans entrain, sans caresses. Au contraire. Jamais enfant n'aurait été plus choyé ni plus aimé.

Mais j'en aurais fait un fort, j'aurais trempé son âme, j'aurais développé sa volonté, sa raison, son cœur. Il n'aurait pas pleuré pour un bobo, pour une contrariété, pour un effort à faire. J'en aurais fait un homme, dans la plus belle acception du mot, et j'aurais, plus tard, été frère de lui.

Les hommes qui ratent leur vie, tout comme ceux qui la réussissent, doivent succès ou échec à leur éducation première. Je n'augure rien de bon d'un garçonnet qui, comme Janot, a toujours la larme à l'œil. Il n'y a chez lui aucune volonté, et les êtres sans ambition légitime, qui ne savent ni penser ni vouloir, deviennent rarement des chefs. Ils restent toute leur vie dans les coulisses, simples, ternes, effacés, falots.

Le courage est proportionné à l'âge et à la peine, et l'enfant qui, dans un moment difficile à son point de vue d'écolier, redresse la tête, regarde droit devant lui et recommence, sans pleurer, jusqu'au succès, sera plus tard un vaillant. Les larmes, s'il en coule jamais de ses yeux, ne viendront que d'une source pure: ce seront celles d'un deuil sincère, de la joie ou du repentir.

Les autres, celles qui viennent de l'hypocrisie ou de l'orgueil blessé, il aura assez de force d'âme pour les retenir.

LE CHAT QUI DORT.

On n'est jaloux que de ce que l'on aime. Voilà la plus fausse formule qui ait jamais fait le tour du monde. Pourtant, combien de jeunes femmes y voient un article de foi et basent leur conduite sur ce principe?

Dès qu'elles sont mariées, elles s'imaginent que leur compagnons doit marcher dans la vie sans tourner la tête, les yeux fixés sur elles seulement. Il ne doit pas, en société, parler à d'autres femmes, leur faire ces compliments discrets qui sont le fait d'un homme bien élevé, ni avoir pour aucune d'elles les prévenances de la stricte politesse. C'est faire injure, pensent les petites jalouses, à celle à qui ils se sont liés au pied de l'autel.

Elles ne s'aperçoivent pas qu'en couvant ainsi leur mari — car elles ne le quittent pas d'une semelle — elles se rendent parfaitement ridicules et que leur conduite est nuisible à l'objet de leur affection.

Plutôt que de sentir des yeux furibonds braqués sur

lui, d'être obligé de se tenir en société comme un enfant bien sage à qui on a recommandé de ne pas mettre les pieds sur les chaises, de n'avoir aucune prévenance pour ses voisines de table et de passer pour un grossier personnage, le mari, affligé d'une jalouse qui ne veut pas se mettre à la portée des choses et comprendre les obligations sociales, évite de sortir en sa compagnie, refuse des invitations sous divers prétextes plus ou moins cousus de fil blanc et finit, lui qui s'était marié plein d'espoir et de bonnes résolutions, par se dégoûter de la vie conjugale et par prendre en grippe celle qu'il aimait tant.

Un homme n'est pas un esclave, après tout. Pourquoi ne pas lui donner, de temps en temps, la liberté de sortir seul, ou avec des amis et de prendre en leur compagnie des distractions honnêtes? Quel mal y a-t-il à assister à un combat de boxe, à une partie de balle au camp ou de gouret? Qu'y a-t-il de plus inoffensif que de parler sport? C'est un sujet qui intéresse l'élément masculin tout entier et qui assomme généralement les femmes. Il est simple de tout concilier.

Mais les jalouses ne l'entendent pas de cette oreille-là. Elles admettent qu'il est convenable pour elles de se réunir entre amies à l'heure du thé, de papoter et de causer chiffons, mais elles ne veulent pas entendre parler de donner à leur mari une chance de se distraire en

compagnie masculine. Elles ont toujours le soupçon en tête.

Il en est même qui poussent le ridicule jusqu'à téléphoner à leur mari plusieurs fois le jour, l'interrompant souvent au milieu d'une conversation d'affaires, mais satisfaites parce qu'elles se sont rassurées, qu'elles ont bien vu qu'il était là, qu'il n'était pas sorti pour aller voir une autre femme—les tromper.

Et rien n'est plus horripilant que d'être continuellement suspecté. Ces appels téléphoniques, ces regards soupçonneux, ces reproches, ces craintes, ces larmes, ces crises sont autant de dissolvants qui finissent par venir à bout de l'amour le plus robuste, le plus loyal, le plus exclusif.

Les premières fois, le mari répond gentiment aux reproches, rassure, caresse, berce comme un bébé sa petite femme jalouse, mais quand cela se prolonge, quand les scènes deviennent plus fréquentes, voire quotidiennes, il perd patience et il a bien raison. Qu'il prenne son chapeau et sorte en claquant la porte et la petite Madame n'a que ce qu'elle mérite. On n'ennuie pas un homme de la sorte.

Et c'est de ce moment-là que le danger est réel, car, fâché, un peu honteux aussi, quoique innocent, de se voir traité comme un coupable et de recevoir des reproches pour de simples gestes de courtoisie, pour des

manières de bonne compagnie et souvent même pour rien du tout, il n'a plus de résistance pour réagir contre aucune tentation. Et ce qui n'était que craintes, chimères et fantômes finit par devenir réalité.

A qui la faute? A vous, petites femmes trop jeunes, imbues de principes faux puisés dans les romans romanesques dont les héros s'aiment par delà le trépas, à vous qui ne comprenez pas la psychologie masculine, qui ne savez pas user de cette fine diplomatie avec laquelle certaines jeunes femmes se créent un bonheur durable.

Ne soyez pas sottement jalouses. Comprenez le bon sens et ne harcelez pas votre compagnon de reproches immérités. Ne sapez pas volontairement votre quiétude conjugale. N'éveillez pas le chat qui dort...

LE RÔLE DIFFICILE.

Nombreuses sont les mamans qui se plaignent, non seulement de la turbulence, mais encore du caractère de leurs enfants. Elles ne parviennent pas à comprendre que les membres d'une même famille sont des individus distincts et que chacun d'eux offre une différence, physique ou morale.

Il est évident qu'un enfant facile, de manières délicates et d'humeur égale, est plus aimable qu'un jeune diabolin qui bouleverse tout et n'est pas présentable. Chez les enfants modernes, cependant (les éducateurs le constatent tous les jours), la personnalité se fait bien vite place.

Cela tient aux conditions de vie. On peut s'en rendre compte en regardant les jouets qui font le bonheur des enfants d'à présent. Ils ne s'amuse qu'avec des autos, des avions, des machines compliquées, scientifiques,

mues par l'électricité ou par la vapeur et qui ne sont, somme toute, que les miniatures des véritables.

Ils en comprennent le maniement sans effort; il semble que, nés au siècle des grandes inventions, ils ont tous le génie de la mécanique. Leur adresse surprend, parfois. Ils démontent entièrement le jouet le plus compliqué, le plus encombré de rouages et de ressorts. Vous le croyez brisé, mais n'ayez crainte. L'objet sera remonté et fonctionnera aussi bien qu'avant son écartèlement.

Les enfants prennent vite conscience de leurs aptitudes, et c'est pourquoi on peut déplorer de voir tant de mères s'étudier à étouffer en eux cette personnalité qui ne serait pas encombrante si elle était bien dirigée. Tous les petits voudraient tant être arrivés à l'âge où on les prendrait au sérieux! Au fond, ce n'est que l'admiration que leurs parents leur inspirent qui leur fait désirer le moment où ils leur ressembleront.

Les parents ne comprennent pas toujours que l'on n'élève pas des enfants pour soi, mais pour eux. Ce n'est pas notre goût qui doit prévaloir mais le leur.

La vie de nos enfants est à eux, non à nous. Pourquoi les oblige-t-on, le moment venu, à choisir une carrière qui nous agrée et leur déplaît?

Ces différences d'opinion font surgir, au foyer, de véritables drames. Dès qu'ils grandissent, les enfants qui ressentent un plus grand besoin d'indépendance

pour avoir été tenus plus longtemps, s'en vont, quittent la maison paternelle pour n'avoir plus à se plier aux exigences de parents qu'ils jugent despotiques.

La grande responsabilité des parents, qui fait la beauté de leur tâche, est de savoir comment prendre leurs enfants et les traiter selon leur caractère, de les diriger vers le bien dans la voie, le métier, la profession qu'ils ont choisis. Mais ils ne doivent jamais les faire plier par la force ou les coups, en faire des étouffés, de pauvres êtres annihilés ou, ce qui est plus grave, des ratés ou des révoltés.

Pour cela, il faut commencer de bonne heure. Tolérer tous les caprices d'un bébé, sous le fallacieux prétexte qu'il est petit et ne comprend pas, le laisser devenir brutal, grossier, égoïste, en croyant que cela passera avec le temps, c'est lui préparer un bel avenir de larmes et de regrets.

Il ne faut détruire les défauts, cependant, qu'en cultivant les qualités. Un enfant normal n'est jamais assez méchant pour que rien ne plaide en sa faveur.

On arrive à tout, avec de la douceur. Il faut savoir trouver le chemin du cœur d'un petit, lui parler raison, lui faire comprendre qu'il a mal fait et nous a chagrinés, que plus tard, s'il continue, il ne sera pas un bon citoyen. Il faut lui faire ressortir l'exemple de la conduite de son père, et toutes ces choses toucheront le jeune coupable jusqu'aux larmes.

Mais le procédé d'intimidation, de force, de brutalité, c'est le dernier qui doit être employé. Il abaisse l'être humain, alors qu'il faudrait l'élever. Les brutes n'ont pas d'action d'éclat à leur crédit.

ÉDUCATION.

Un dicton populaire nous avertit: petits enfants, petits chagrins; grand enfants, grandes peines.

L'esprit d'indépendance qui souffle sur la jeunesse actuelle et l'incite à quitter très tôt le foyer paternel a sa répercussion sur toute la vie. Ce sont les très jeunes garçons, les jeunes filles presque fillettes, qui s'illusionnent ainsi sur leur propre mérite et croient, à seize ans, pouvoir conquérir l'univers. Ils affectent de petits airs glorieux et blasés, affichent une connaissance profonde des grands problèmes de l'humanité, se croient possesseurs d'une merveilleuse psychologie et traitent leurs aînés comme des fossiles.

Heureux âge, plein d'illusions dorées, âge dangereux qui rend soucieux les parents conscients de leurs devoirs. Car ce n'est pas une sinécure de faire passer aux enfants cette période de transition et de trouble.

Les petits garçons, surtout ceux qui ont grandi trop

vite, se croient sincèrement des hommes. On ne leur en remontre pas. Ils prétendent être libres de rentrer et de sortir, de fréquenter qui bon leur semble, de s'affirmer, enfin. Ils ont des exigences vestimentaires, réclament de l'argent pour faire des largesses et se croient bien malheureux quand une volonté plus forte que la leur met le holà à leurs extravagances.

Plus sentimentales, les fillettes prennent des airs penchées, s'enflamment pour des acteurs de cinéma ou des héros de romans, collectionnent les photos des premiers et rêvent, jusqu'aux larmes, des seconds, passent, dans le même quart d'heure, de l'ennui profond au fou rire, deviennent dolentes ou impulsives, mystiques ou folles de danse, de toilette et de bruit.

Pendant cette période de déséquilibre inconscient, la mère doit veiller, soigneusement, et user d'un tact parfait pour toucher à ces jeunes âmes, si aisément froissées.

Elle doit avoir, tout d'abord, beaucoup de fermeté afin d'acquérir une autorité douce mais qu'on sait inébranlable. Donnés gentiment, ses ordres doivent être exécutés sans réplique, et Monsieur ou Mademoiselle doivent se soumettre à la discipline, à la règle établie.

La maman, plus maternelle que jamais, cherchera à égayer son foyer, en le parant coquettement, en y mettant des fleurs, en y laissant à flots pénétrer le soleil.

Elle permettra visites, sorties, réceptions dont elle

sera sûre, car la distraction est de première importance chez les jeunes gens, presque enfants. Par un programme soigneusement établi, elle règlera l'emploi de la journée, ne laissant aucune place à l'oisiveté qui amène l'ennui et tout son cortège d'idées saugrenues.

Elle causera, avec ses enfants, des sujets qui les intéressent, choisira elle-même leurs lectures, commentera tel livre, tel poème, expliquera ce qui a été mal compris, faussement interprété, se fera, en un mot l'amie intime de ses enfants.

Sentant planer sur eux cette autorité douce, ils seront moins tentés de partir, cheveux au vent, sur l'aile de la chimère. Sages et pondérés, ils passeront l'âge ingrat et deviendront des êtres forts et équilibrés, à raison droite, aux idées saines, capables de fonder des foyers et d'élever des enfants normaux.

Et c'est à leur mère, responsable éducatrice, qu'ils devront d'être des hommes et des femmes capables d'actions intelligentes qui les placeront parmi l'élite.

CLAIR-OBSCUR.

Si on savait tout de la vie des êtres bizarres, peut-être serait-on moins tenté de leur jeter la pierre. Sans doute n'est-il pas aimable qu'ils soient sauvages à l'excès, détestant le monde et ses frivolités, qu'ils soient sceptiques au point de ne croire à rien, ni à l'amour, ni à l'amitié, ni au désintéressement, qu'ils écrèment la vie avec une nonchalance proche du découragement.

Le malheur est qu'ils se livrent peu et que, pour arriver à les comprendre, il faut presque tout deviner. Ils ne sont pas toujours hypocrites; la plupart du temps, ils craignent, et cette peur de tout et de tous les fait se replier sur eux-mêmes.

Quelquefois, quand leur cœur est trop lourd, quelque confiance leur échappe, et il est facile alors de voir ce qui leur a, ainsi, recroquevillé le cœur: c'est que leur enfance a été pénible, et que, dès l'éveil de leur esprit, ils ne se sont pas sentis aimés.

Leurs parents étaient peut-être de ces égoïstes qui considèrent la venue d'un enfant comme une calamité et la lui font payer jusqu'au jour de son indépendance; peut-être aussi le foyer était-il désuni, et les enfants, terrorisés, assistaient-ils à ces querelles qui, parties de rien, ont si vite fait de devenir tragiques; peut-être aussi leur reprochait-on (la chose est plus commune qu'on ne le croit) d'être fille au lieu d'être garçon, garçon au lieu d'être fille.

De toutes façons, ils ont manqué d'amour. Jamais ils n'ont pu se blottir, tout petits, tout frileux, dans des bras qui se refermaient sur eux avec tendresse. Leur visage n'a jamais connu que des baisers froids, donnés à heures fixes, par devoir; leur cœur n'a jamais pu s'épanouir sous la rosée bienfaisante des paroles tendres, bébêtes à souhait, mais qui viennent si spontanément aux lèvres des jeunes mamans.

Très vite (car l'enfant a, pour ces choses, un instinct merveilleux) ils ont compris qu'ils étaient tolérés, non aimés, et ils en ont souffert. Leurs caresses n'étant pas sollicitées, personne ne leur tendant jamais les bras, ils sont restés dans leur petit coin, et ils ont grandi ainsi, comme des plantes privées de soleil.

Quelque chose leur en est resté qui se discerne en leur adolescence sans spontanéité, en leur jeunesse dont le sérieux devient de la froideur.

Un jour, le véritable amour passe sur leur route: ils

n'y croient pas, le traitent à la légère, et sourient avec toute l'amertume dont ils sont capables si leur froideur le fait fuir à jamais.

On pourrait croire, au contraire, quand l'amour passe à leur portée, qu'ils l'accueillent comme le grand sauveur. Il n'en est rien. Ils redoutent d'être trompés, se reculent, se dérobent, ne veulent pas céder, sûrs, tout au fond d'eux-mêmes, que rien n'existe, que les mots sont vides et les actions menteuses.

Ils paraissent si indéchiffrables aux êtres d'intelligence moyenne que ceux-ci, bien vite lassés, renoncent à se pencher sur ces âmes en clair-obscur.

Et leurs vies s'achèvent dans la solitude et le découragement, le rictus de l'amertume remplaçant, sur leurs lèvres de mourants, le sourire d'espérance de celui qui a cru.

Vous rendez-vous compte, mères, de votre responsabilité? Vos petits enfants, il vous faut les aimer, raisonnablement, sans faiblesse, mais de façon à leur laisser comprendre que de vous à eux il y a ce lien merveilleux que rien ne peut briser, qui est comme un soleil, réchauffant leur cœur, épanouissant leurs âmes, leur laissant croire que tout dans la vie humaine n'est pas sombre et déprimant, et que l'idéal demeure, éclairé par l'Amour Maternel.

FRANCHISE.

La vérité, en nos temps troublés comme en tous ceux qui les ont précédés depuis que la civilisation fait des siennes, se maquille comme une courtisane. Elle n'existe plus que dans l'âme tendre des enfants que nous jugeons, alors, terribles.

Sous prétexte de discipline et de bonne éducation, obligées aussi, il faut l'avouer, par les mœurs actuelles, certaines mères, croyant bien faire, tuent chez leurs enfants la personnalité qui s'affirme.

Dès qu'il parle et a pu emmagasiner dans sa mémoire un vocabulaire suffisant, le petit demande à exprimer ses idées. Il ne voit pas les choses sous le même angle que nous, encore que dans notre orgueil nous soyons bien sûrs d'être toujours dans le vrai.

En nous, le cerveau travaille avec le regard et, le snobisme aidant, nous nous pâmons devant une chose

que tout au fond de nous nous trouvons affreuse, mais qu'il est chic d'admirer.

Nous suivons, dociles moutons de Panurge, l'idée d'un autre, assez habile pour l'avoir érigée en puissance et nous avoir jeté assez de poudre pour nous éblouir sans que nos yeux puissent revoir normalement.

L'enfant, dans sa candeur, ne s'embarrasse pas de ces mille détours. Il dit, tout net, et décrit, sans fleurs de rhétorique, ce qu'il voit. Ses réflexions sont parfois si savoureuses que, s'il était plus grand, on les dirait spirituelles.

Mais on ne comprend pas toujours la beauté de cette franchise et, la croyant brutale, on cherche à la restreindre. Pour cela faire, on apprend à l'enfant quelques phrases toutes faites, on lui inculque trois ou quatre vérités premières qu'il ne devra jamais perdre de vue pour gagner la réputation d'enfant-bien-élevé-qui-fait-honneur-à-ses-parents.

Et le temps passera. Quand, devenu homme, ce même enfant devra penser, agir, vouloir, comment s'y prendra-t-il, avec sa petite cervelle de primaire qui considère la franchise comme une tare, et la loyauté comme un défaut?

Sortira-t-il des quatre règles fondamentales imposées jadis et verra-t-il plus loin que la ligne de conduite standardisée qui fut celle du milieu où il vécut? Oui, s'il est très intelligent, et, comme le rat de la fable, s'il

sait, pour libérer son esprit, ronger les rêts qui l'emprisonnent.

Nous vivons, actuellement, par l'idée. Pas seulement par l'idée-rêve, chère aux bâtisseurs de châteaux en Espagne, d'ailleurs assez démodés, mais par l'idée-crédation, l'idée-invention, l'idée-réalisation, l'idée concrète, solide, absolue.

Qui sait (l'horizon est encore si menaçant) si notre actuelle civilisation ne s'écroulera pas comme celles des Anciens, comme a disparu la Féodalité, comme achève de mourir la Monarchie? Il n'est pas à souhaiter qu'un grand bouleversement prenne sans vert les jeunes générations, et c'est pourquoi, dès maintenant, nous devons affirmer à nos enfants grandissants que le but de la vie, c'est le travail pour l'avenir. Nous préparerons ainsi des générations d'êtres sains, droits, équilibrés, capables de penser, d'agir, de créer, de réaliser, d'être grands et de mettre, dans la franchise et l'altruisme, le meilleur d'eux-mêmes.

Pour cela faire, il faut dégager les jeunes esprits de la contrainte, des menaces, des terreurs ridicules; ne pas empêcher les jeunes corps de se détendre dans le jeu convenablement dosé, permettre aux visages vermeils de s'éclairer de ce beau rire perlé qui fait briller les yeux.

Il ne faut pas empêcher le babil des enfants; c'est l'essence même de leur intelligence, la fine fleur de

leur esprit qu'ils nous offrent en mots jolis qu'il convient de recueillir précieusement.

De plus, pour que l'ambiance délicate, spirituelle et polie demeure, les parents doivent prêcher d'exemple, n'avoir que des sujets de conversation substantiels et élevés, évitant le terre-à-terre, les grosses farces, les mots à double sens, pour ne garder que le ton, à la fois subtil et discret, qui pose un homme et le classe. L'enfant s'épanouira dans une telle atmosphère, et, loin de chercher replis et ténèbres, scrupules et conventions, il comprendra que la franchise, jointe à la puissance de travail et à l'intelligence, est le soleil qui éclaire la route de la Vie.

MENTIR.

Pourquoi ment-on? C'est une question qu'on ne se pose pas souvent et, pourtant, qui de nous peut se flatter d'avoir, toujours, dit la vérité?

On ment par dépit, par crainte, d'un châtement, par cynisme, par lâcheté. On ment aussi, quelquefois, par charité...

Toutes les mamans ont pu, au cours de leur carrière d'éducatrices, observer les réactions diverses de leurs enfants en face des faits blâmables, fautes graves comme peccadilles. La plupart d'entre eux, répondant à la suggestion d'un démon invisible, nient effrontément leur culpabilité.

C'est le premier degré, celui qui prouve le mieux l'enracinement du mal dans l'âme humaine. Mais un second pas reste, qui n'est pas long à faire: non seulement on nie, mais on accuse un autre, personne, animal ou être intangible.

C'est la bonne qui a cassé le vase, le chien qui a mangé le gâteau, le vent qui a couché les fleurs ou abîmé l'arbrisseau. Quand il s'aperçoit que ce petit moyen lui réussit, un enfant n'a garde de renoncer à s'en servir. Il fera tout ce qui lui plaît, commettra mauvaise action sur mauvaise action, un beau mensonge présent à l'esprit, tout prêt à servir. Et il n'y aura plus de raison pour que cela finisse!...

Sans doute, il faut, c'est reconnu en matière d'éducation, traiter les enfants en personnes responsables, mais pas au point de les croire sur parole en tout et pour tout et de ne pas vérifier leurs dires.

Et la mère qui veut obtenir un bon résultat doit être sans pitié pour qui lui a menti et lui infliger, sur-le-champ, une sanction. Elle doit de même être pleine d'indulgence pour celui qui, tout uniment, a avoué sa faute.

C'est d'ailleurs un principe à établir: tout écart noblement avoué sera pardonné, toute restriction et, surtout, tout mensonge sera impitoyablement puni.

L'enfant, qui ment par crainte du châtement, aura vite fait de comprendre où est le meilleur chemin, et s'il ne devient pas, pour cela, impeccable, du moins n'usera-t-il pas, après une faute, du triste expédient de la tromperie.

Un enfant élevé dans cet esprit sera, plus tard, un

gentilhomme, un homme loyal à la parole de qui on peut entièrement se fier.

Et les grandes personnes, ne mentent-elles pas, comme les enfants? Si. Et nous le savons bien. Est-ce bien utile, cependant? Voyons un peu.

La femme qui sera assez heureuse pour posséder un mari aux vues droites, compréhensif, trop bien élevé pour lui faire jamais de trop véhéments reproches, n'aura pas besoin de tricher sur le prix d'une robe, de mentir sur l'emploi d'une journée.

Il se peut qu'elle ait, pour son emplette, outrepassé de quelques dollars son budget somptuaire, qu'elle se soit attardée dans les magasins au point d'oublier l'heure du dîner; elle n'aura pas le sermon qu'un mari moins compréhensif croirait devoir lui servir, et contre quoi elle dresserait le bouclier du mensonge.

Elle dira, franchement, le prix de sa robe, le but de sa sortie, et, en collaboration, unis au lieu d'être adversaires, ils verront comment remédier à la chose. Il pourra y avoir une semonce, elle sera douce, et chacun sait la supériorité de cette méthode sur l'autre.

Se comprendre: tout est là. Et est-ce possible quand l'un des deux — peut-être les deux — mentent à jet continu?

La franchise est peut-être brutale. Elle vaut mieux que l'incertitude agaçante, que le doute rongeur. Et

puis, le tact est là, qui peut amortir les premiers chocs, s'ils ont trop violents.

Nous ne sommes pas des anges, mais des humains, c'est-à-dire des êtres éminemment peccables. Songeons, toutefois, que le mensonge, quand nous en souillons notre âme, nous ravale plus bas que les bêtes qui, elles, l'ignorent...

GOURMANDISE.

Laissés à leur seul instinct, les enfants sont volontiers gourmands. Rares sont ceux qui n'aiment pas le sucre, les bonbons, le chocolat et les gâteaux, toutes choses qui flattent le palais mais nuisent à la santé, surtout lorsque absorbés à l'exagération.

Ce défaut — car c'en est un — progresse avec l'âge; et si le goût change, si l'adulte préfère les vins ou les mets compliqués aux sucreries, la faute, c'est-à-dire l'excès, n'en demeure pas moins.

Il existe une chose exquise, la gastronomie, art du bien-manger, apanage des gens d'esprit et secret de certaines contrées, et c'est, à côté de la gourmandise, comme une fleur épanouie près d'une horreur.

La gourmandise, je le répète, est instinctive chez l'enfant. Avant même que ses réflexes ne soient conscients, par un geste automatique le bébé porte à sa

bouche tout ce qui lui tombe sous la main. Plus tard, la goinfreterie perce et le travail de la mère doit commencer.

Le régime d'un petit, chacune de nous sait cela, doit être réglé comme un papier de musique et ne comprendre que les aliments qui donnent au petit corps en plein essor les matériaux nécessaires à son développement rationnel.

Il faut absolument bannir les inutilités, sucreries ou friandises, quelque nom qu'elles portent. En revanche, l'enfant a besoin, pour se développer, de beaucoup de fruits, de jus de fruits, de légumes et d'herbages.

Je vous assure qu'il n'y a pas que les patates, la viande et les tartes pour composer l'ordinaire d'un enfant. Tout petit, il peut prendre du jus de tomates et d'orange, et, de très bonne heure, doit faire connaissance avec les épinards. Les fruits, surtout les pommes, sont si fort à recommander qu'on peut affirmer qu'il devrait toujours en paraître sur la table. Les enfants y prennent vite goût, et chaque pomme croquée est un bon de santé.

Mais la gourmandise, en tout ceci, et le moyen d'y remédier? Voici:

Il y a une grande quantité de mères qui croient, de bonne foi, devoir rationner leurs enfants et presque les priver. Il arrive simplement ceci: dès que les petits en ont la chance, ils se jettent comme des perdus sur la

nourriture et la dévorent comme des affamés, comme des gourmands.

De ce qui se mange, ils n'ont aucun respect, et s'em-piffrent comme le fait un jeune chien de sa soupe. Pour éviter à un enfant de devenir gourmand, il faut lui apprendre à poétiser la fonction tout animale de manger.

C'est facile, pour peu qu'on veuille s'en donner la peine. Expliquer à l'enfant le mystère de la formation d'un fruit, né d'une fleur, mûri par le soleil, lui parler des pays d'où viennent ceux qui ne poussent pas en notre région; lui expliquer la transformation du blé en farine, puis en pain ou en pâtes alimentaires, celle du lait en beurre, en crème et en fromages, des olives en huile; lui dire comme on s'y prend pour retirer le sel de l'eau de la mer, le sucre des cannes ou des betteraves; c'est lui ouvrir de si grands horizons, c'est lui donner une leçon si profitable que le résultat ne se fera pas attendre.

Au lieu de se précipiter sur sa pomme comme une poule sur sa trémie, il tiendra, un instant, le beau fruit dans sa main, et après l'avoir contemplé, le croquera lentement, repassant en sa mémoire la belle histoire du fruit savoureux.

On n'a pas le respect de grand'chose, dans la prime enfance, et les défauts l'emportent souvent sur les qualités. Mais si l'enfant devait tout savoir, pourquoi aurait-il une maman?

CALME.

La vie trépidante des grandes villes est le meilleur dissolvant connu de l'équilibre nerveux. Il arrive un moment où elle devient si insupportable qu'il nous faut la fuir, et partir au loin, au repos, vers le calme!

Cela dure deux jours, pendant lesquels on se croit au ciel. Le troisième, on s'ennuie...

La solitude nous pèse, et on réclame quelque chose d'autre... Cela n'arrive qu'aux femmes qui ne savent pas vivre intérieurement et qui sont trop superficielles pour se suffire à elles-mêmes.

On s'ennuie quand on ne sait pas apprécier tout le bonheur que donne le calme. C'est pourtant dans la solitude qu'on a le temps de descendre en soi, de réfléchir, de penser, et même de s'évader.

L'ennui est une chose si déprimante qu'il faut le rayer de notre esprit, enlever même son nom de notre vocabulaire. Occuper ses mains n'est pas toujours suffi-

sant, et le proverbe qui dit qu'il faut travailler pour ne plus s'ennuyer n'a pas tout à fait raison, car c'est l'esprit qui est le plus fort, et c'est lui qu'il faut distraire.

Rares sont les femmes assez privilégiées pour n'avoir jamais de basse besogne à faire. Au lieu de récriminer en les exécutant, que ne cherchent-elles à s'en aller très, très loin, dans les sphères calmes où le beau règne? Point n'est besoin de se fanatiser sur ces choses désagréables.

On peut tout poétiser, si on a en soi assez de force morale et de volonté pour ne pas mettre de bornes à son horizon. C'est l'attachement trop prononcé aux petites choses qui provoque le désagrégeant ennui.

Etre seule, mais c'est un plaisir que les femmes raffinées recherchent. Elles s'enferment, au physique et au moral. Dans leur chambre, elles ont su disposer les objets qu'elles préfèrent, souvenirs chers ou portraits aimés.

S'il pleut, elles ont tiré les rideaux et on n'entend plus rien que les pizzicati que font, sur la vitre, les gouttes d'eau.

S'il fait beau, elles ont ouvert la fenêtre toute grande, afin de laisser entrer le soleil et d'entendre les chansons des oiseaux. Et leur âme s'épanouit, le rêve monte, qui chasse l'ennui, pour ne laisser que le calme et l'apaisement, ces deux baumes.

On ne peut pas vivre sans cesse dans le bruit, l'agitation, la clarté trop vive; il vient un moment où on se

sent à bout de nerfs, et c'est alors qu'on apprécie l'ombre et le silence.

Ce sont deux amis, qu'il ne faut pas faire chasser par l'ennui. Celui-ci est un démon, qui ne nous veut pas de bien. Si nous lui cédon's une fois, nous sommes perdus. Il a vite fait de nous tenir de ses doigts griffus et ne nous lâche plus.

Sachons apprécier le calme, la solitude. Ce n'est pas vrai que la vie est amère, que le soleil est terne, que tous nos semblables sont mauvais, que rien ne va et qu'il vaut mieux en finir.

Soyons des forts. Et le calme, considérons-le non seulement comme notre plus précieux ami, mais comme notre allié, contre les revers et les vicissitudes que la vie ne nous ménage peut-être pas, mais dont nous devons savoir triompher.

UNE CRISE.

On déplore, en bien des pays, la baisse anormale des mariages. Les jeunes gens et les jeunes filles, regardant autour d'eux et voyant tant de faillites, tant de désunions, ont peur d'un sort semblable et y regardent à deux fois avant de s'embarquer dans une telle galère.

Ont-ils raison, ont-ils tort? Je ne me crois certes pas autorisée à trancher le différend. Pourtant, n'est-ce pas un saint qui a dit: « Marie-toi, tu fais bien; ne te marie pas, tu fais mieux »?

De toutes façons les faits sont là, dans leur brutale réalité. On se marie moins. A quoi cela tient-il? A la crise? Un peu, sans doute. Un jeune homme sans emploi ne peut, s'il a une once de raison, entreprendre la fondation d'un foyer. Le temps n'est plus où l'on chantait, d'une façon très optimiste: « Cinq sous, cinq sous, pour monter notre ménage! »

Le manque d'argent est donc un argument. Mais

quand il ne peut entrer en ligne de compte, il y a la peur. On craint le mariage, du côté masculin comme du côté féminin, parce qu'on ne veut pas se plier à ses lois. Tel homme se mariera qui voudra continuer sa vie de garçon et n'admettra pas que son existence doive changer. Comme au temps où il vivait chez sa mère, qui lui laissait évidemment la bride sur le cou, il rentrera à l'heure qu'il lui plaira, sortira quand cela fera son affaire et ne s'occupera de sa femme que tout juste assez pour exiger d'elle les repas et le bon entretien de son linge.

Ou bien, s'érigeant en dictateur, il voudra tout voir plier sous sa volonté, femme et domestiques, se rendra d'abord agaçant, puis odieux. Dans un cas comme dans l'autre, le feu sera mis aux poudres et l'explosion fatale suivra, infailliblement.

Ce n'est pas cela, pourtant, le mariage. Ce n'est, ni une torture, ni un tourment, ni même un ennui, quand on sait la manière de s'en servir. Malheureusement, on le met à la portée d'êtres trop jeunes, sans leur avoir expliqué le maniement de cette dangereuse mécanique.

Si on pouvait leur faire comprendre qu'il ne faut pas s'y engager sur la seule impulsion du moment, sans avoir longuement réfléchi, sans être bien sûr de soi...

La vie est longue et comment espérer pouvoir la passer ensemble, sans heurts, quand on n'est pas, d'avance, résolu à faire le nombre de concessions voulu, à mettre tout en commun, à s'aider, à être loyal l'un envers

l'autre, à être, enfin, deux amis qui peuvent, le cas échéant, devenir des copains.

C'est possible, mais fort rare. C'est d'ailleurs pourquoi les ménages vraiment heureux et parfaitement assortis peuvent se compter sur les doigts.

Tant de motifs futiles empêchent un bon mariage de se faire. Tel jeune homme dédaigne une brave fille, ménagère experte et qui ferait une mère excellente, parce que, sans coquetterie, elle lui semble terne. Il épousera une brillante poupée qui le ruinera en toilettes et en bijoux. Telle jeune fille préférera à celui qui la rendrait heureuse, mais qui travaille de ses mains, un insignifiant petit gratte-papier aux ongles soignés qui l'éblouit de ses beaux complets et de sa « profession ». Et on peut, là dessus, épiloguer à perte de vue...

Le mariage est la base même de la société. Ce n'est pas son principe qui est faux, c'est l'emploi qu'en font de jeunes écervelés qui s'y jettent tête baissée, sans réfléchir que le bonheur n'est pas chose qui se donne, mais s'achète, très cher, comme tout ce qui a de la valeur...

BIEN PARLER.

Petites mamans dont les enfants deviennent grands, et commencent sérieusement à parler, avez-vous songé à la grande responsabilité que vous donne ce nouvel état de choses?

Pour parler, les petits se guident sur le son, et ce sont les mots qu'ils entendent dire à l'entour d'eux qu'ils répètent. Les parents qui d'habitude emploient un langage châtié et dont les phrases sont toujours correctes, voire harmonieuses, n'ont pas à se soucier outre mesure de la façon de parler de leurs petits. Elle sera sûrement telle qu'elle doit être et, même au contact d'autres enfants, les leurs garderont leur bel accent, leur façon exacte et précise de désigner les choses.

Il n'y a rien d'amusant dans le fait de laisser à un enfant un langage de bébé, même et surtout lorsqu'il en a passé l'âge. Pourtant, nombreux sont les parents qui y prennent plaisir. Cela fait le désespoir des jeunes

institutrices, qui ont déjà un travail si pénible, car, nous le savons tous, c'est dans la petite classe que la jeune intelligence reçoit sa première orientation.

Si, en arrivant à l'école, l'enfant parle déjà correctement, la besogne est bien moins difficile. Le sens des mots lui vient plus facilement et il apprend sans presque s'en apercevoir. Mais si ses premières années se sont passées dans un milieu où on estropiait les mots par plaisir, voilà un pauvre petit tout dérouté, qui ne peut plus discerner le vrai du faux. En classe, on lui dit de désigner telle chose par tel mot: chez lui, on disait tout autrement. B-o-u-t, dit l'institutrice, se prononce bout. Comme c'est bizarre, chez lui on disait « boute ». Comme il est plein de bonne volonté, il essaie de suivre les instructions de la maîtresse et, en classe, ne s'en tire pas trop mal, mais l'habitude est si grande que, loin de ses yeux, il ne tarde pas à retomber dans l'erreur.

Petit, l'enfant ne souffre pas de mal parler, d'avoir un langage qui n'est même pas un patois, mais une mixture de français mal prononcé et d'anglais incohérent. C'est quand il grandit qu'il s'aperçoit de son infériorité. S'il a de la volonté, il se met au travail, remonte le courant, lit, étudie et parvient à se corriger, mais c'est pour lui un travail gigantesque, nécessitant la dépense d'une énergie qui aurait pu être employée à une autre cause si dès sa petite enfance on lui avait appris à bien s'exprimer.

Nombre de jeunes mamans prennent plaisir à laisser longtemps jargonner leurs enfants. Elles ne cherchent pas non plus à les corriger, s'ils bégayaient ou zézaient; au contraire, elles trouvent que cela leur donne, plus longtemps, un charmant petit air de bébé... qu'ils gardent ridiculement jusqu'à l'adolescence et ne perdent qu'après avoir subi moqueries et humiliations de toute sorte.

Quand on met, pour la première fois, un livre d'images dans les mains d'un petit, il faut s'attendre à un déluge de questions. Pourquoi ne pas y répondre intelligemment et avec exactitude? L'enfant bien doué retient facilement et c'est la moindre des choses de lui montrer à désigner les objets par leur nom. S'il estropie le mot, ne trouvez pas cela drôle, ne l'encouragez pas à continuer. Répétez-lui le nom exact et vous arriverez, tôt ou tard, à le lui faire convenablement prononcer.

C'est, pour la maman, un devoir auquel elle ne doit pas se soustraire. La récompense, du reste, ne se fait pas attendre. On remarque toujours un enfant qui parle bien et gentiment, et, quand on lui fait des compliments, sa maman y a certains droits, elle aussi.

BIEN FAIRE.

Les « nouvelles pauvres » n'ont pas trouvé amusant, au début, de réduire leur train de maison, de porter des toilettes refaites, de garder deux ou trois saisons le même manteau et de ménager leurs bas de soie, mais ce sont encore les besognes ménagères qui leur ont paru les plus pénibles.

Evidemment, elles ne sont pas douces, je suis payée pour le savoir; et, laver un plancher, récurer des casseroles ou frotter une matinée de temps sur la planche à laver n'est pas métier de princesse. Mais vaut-il mieux, en négligeant ces corvées qui, à l'instar de certains maux, sont « nécessaires », risquer la santé des petits enfants en les laissant se traîner dans la poussière, mettre des microbes dans la soupe et priver de linge frais toute la maisonnée?

Et si ces tâches sont rudes, ne donnent-elles pas, tout de même, d'agréables compensations. La jeune femme

qui, toute la matinée, a frotté pour les faire briller le bois de ses meubles ou les cuivres de sa maison, qui pose sur ses vitres resplendissantes comme du cristal des rideaux bien empesés, précautionneusement repassés, qui met un joli centre ici, un bibelot là, accroche un cadre ou une photographie, ne se sent-elle pas toute fière d'elle quand, sa besogne finie, elle se trouve dans ce décor agréable qui ne doit son charme qu'à son ingéniosité et à son industrie?

Chacun sait quel entretien demandent les robes légères, de voile ou d'organdi, qui rendent les petites filles si jolies, et même les robes courante, en cotonnade imprimée, qui composent de si adorables parures.

Il faut souvent laver et repasser, mais qu'importe? N'avons-nous pas la satisfaction de nous dire que notre enfant est bien tenue et qu'une part du coup d'œil approbateur des passants nous revient de droit?

Les enfants négligés, qui traînent des vêtements sales et déchirés et des souliers hétéroclites, ont plus souvent une mère sans industrie et, pour tout dire, paresseuse, qu'une mère très pauvre, car, après tout, l'eau et le savon ne coûtent pas cher; quant au fil et aux aiguilles, c'est une bagatelle.

Jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans, il faut si peu de choses pour habiller un enfant. Un coupon de tissu lui fait une robe ou une petite culotte; dans une ancienne écharpe de laine, on coupe un chandail; trois points de

broderie, un réseau de nids d'abeilles, une petite dentelle, donnent un air soigné à la moindre chose.

On taille des mouchoirs dans les sacs de sel ou dans les meilleurs morceaux des draps usagés, que sais-je?

Evidemment, il faut s'en donner la peine et ne pas compter sur les anges. D'ailleurs la formule: « Aide-toi, le ciel t'aidera! » est toujours d'actualité.

N'ayons pas peur de la besogne; envisageons-la toujours d'un œil serein, c'est déjà un moyen de l'abattre. Elle n'est jamais inaccessible quand on sait la prendre et qu'on n'a pas l'impatience puérile qui fait désirer d'avoir fini avant même d'avoir commencé.

Et entamons-la gaiement, cette besogne, même et surtout si elle est harassante. Travailler avec le sourire, ou en chantant, est le meilleur moyen de réussir.

Et sachons nous dire aussi que, si nous travaillons fort, nous faisons ce qui se doit pour le bonheur des nôtres et qu'ainsi tout est bien.

FAIRE PLAISIR.

Faire plaisir aux autres est, quand on le veut bien, la chose la plus facile au monde. Ce n'est pas l'avis des égoïstes, sans doute, car, enfin, il faut tout de même savoir se gêner un peu pour en venir à bout, mais le jeu en vaut tellement la chandelle...

Il faut, pour que le geste ait toute sa valeur, qu'il soit fait spontanément et de si bon cœur que celui qui en bénéficie ne se rende pas compte de l'effort.

J'ai fort admiré, il n'y a pas longtemps, la façon d'agir d'une personne de bien qui n'a pas peur de se forcer pour être agréable aux autres. Elle se trouvait dans une maison tenue, pendant la maladie de la mère, par une fillette de quatorze ans qui, malgré tous ses efforts, arrivait difficilement à bout d'une besogne un peu lourde pour ses jeunes mains. Il était près de l'heure du repas et les pommes de terre n'étaient pas épluchées. La petite, terminant à grand'peine un repassage assez volumineux,

semblait les avoir oubliées. Sans bruit la charitable personne se dirigea vers la cuisine, prit les tubercules, les pela et les mit au feu. Avant de partir, elle se pencha vers la fillette en train de plier un régiment de couches et lui murmura: « Surveille tes patates, elles vont bientôt bouillir... »

La petite leva sur sa bienfaitrice un regard si beau, si lumineux, si éclairé de reconnaissance, que nous en fûmes toutes deux émues. La fillette, probablement, aurait été grondée par son père si, au dîner, il n'avait pas trouvé les indispensables légumes; les hommes comprennent si difficilement ce que comporte le travail de la maison et l'expérience qui est nécessaire à sa bonne tenue! La mauvaise ordonnance d'un repas est la chose qu'ils pardonnent le moins et nul doute que la petite, malgré ses efforts, aurait été grondée. Elle le savait bien, et c'est pourquoi elle avait été si reconnaissante d'un geste bien simple en lui-même.

Un proverbe dit que la façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne, et rien n'est plus exact. Quand on fait la charité, il faut s'arranger de façon à chasser de notre attitude toute ostentation. Un bienfait a beaucoup plus de valeur quand il est répandu comme si c'était simplement une gracieuseté, un plaisir...

Des exemples? Prenez la maman pauvre pour qui vous cousez une layette. Sans doute, elle recevra avec reconnaissance les objets de première nécessité que vous

lui apporterez, mais si vous y joignez un rien de coquet, de gracieux, d'inutile même: bavoir brodé, petit bonnet enrubanné, minuscules chaussons tricotés, votre don n'aura plus l'air d'une charité toute sèche, toute raide. On verra que vous avez pensé à faire plaisir, et, pour ne pas être apprécié, il faudrait que votre geste fût au bénéfice d'une femme bien peu digne d'intérêt.

Si vous savez coudre, et que vous voyiez dans l'embarras une petite fille ou une jeune femme bien pleines de bonne volonté mais incapables de tailler ou de façonner une robe qui leur serait si agréable à porter, offrez-leur spontanément votre aide et vos conseils. Petit travail pour vous, grand plaisir pour elles.

On ne peut pas aller dans l'existence avec les yeux fixés tout droit devant soi, sans plus voir à côté qu'un cheval qui porte des œillères.

Et on est bien récompensée de toutes ces petites choses par le contentement intime qu'on ressent, et qui traverse l'âme d'un si beau rayon qu'il transparaît dans les yeux!...

LA MAISON TRISTE.

Il est d'excellentes mères de famille, propres, actives, consciencieuses, qui se donnent un mal inouï pour tenir convenablement leur maison et leurs enfants, et qui, malgré leurs qualités, ne peuvent pas, ne savent pas donner de bonheur.

Chez elles, tout est clair, tout miroite. Mais une contrainte pèse sur les membres de la famille et en fait des automates aux yeux inexpressifs. Il ne faut pas s'asseoir sur les meubles pour ne pas froisser les coussins, ni toucher aux bibelots, ni mettre des fleurs dans les vases, ni fumer dans certaines pièces, afin de ne rien salir ni déplacer.

La maison est grande et confortable, les pièces vastes et claires, bien aérées, et le séjour continu y serait charmant. Mais la famille se trouve petit à petit refoulée dans une pièce unique, la cuisine, moins facile à salir ou, si l'on préfère, plus facile à nettoyer.

On ne pénètre dans les chambres que pour se coucher, et la salle à manger ne sert que dans les grandes occasions.

Dans le buffet, il y a de la porcelaine, de l'argenterie, du linge de toile fine brodée, pour la vue seulement. Quand par hasard ces choses précieuses sortent, la maîtresse de maison tremble visiblement, ce qui gâte tout le plaisir des invités et surtout celui des membres de la famille que cette attitude gêne horriblement.

On se sert, habituellement, de solide faïence, de couverts en plaqué et de verrerie commune, qui coûtent peu et ne se brisent que fort rarement.

La bibliothèque est pleine de livres bien reliés que nul ne doit jamais ouvrir de peur de les abîmer ou d'en déchirer les pages. On ne lit que les journaux et quelques anodines revues. Tout est mis sous clé, cadenassé, scellé, par la ménagère trop soigneuse qui ne réussit qu'à rendre sa maison triste, malgré son luxe et son apparente bonne tenue.

Car, en effet, vivre dans un musée n'est pas ce qui convient. Tenir les enfants en laisse, les obliger à marcher sur la tête, à toucher des yeux et à regarder des mains, c'est leur imposer une contrainte ennuyeuse. Quant au mari, qui paye le loyer coûteux d'un vaste appartement et n'a le droit de franchir aucune porte sans se faire rappeler à l'ordre, il se demande parfois pourquoi tout cela, puisque rien ne sert.

La maman, imbue de ces idées et pensant bien faire, croit inculquer à ses enfants le goût de la propreté, du soin, et le respect des choses. C'est tout le contraire qui se produit. Les petits, quand ils grandissent, en viennent à détester ces inutilités qui, loin d'ouater leur existence, ne servent qu'à compliquer pour eux les rites de la vie familiale.

Le coup d'œil hostile qu'ils jettent à la fine porcelaine, au verre délicat et irisé, à la belle toile brodée! Et qu'ils sont heureux de retrouver les bonnes grosses tasses, lourdes, mais incassables, les verres à moutarde et les épais torchons! Ceux-là, au moins, sont des amis!

Et leur goût, au lieu de se raffiner, se perd. Ils ne peuvent plus apprécier les belles choses, habitués qu'ils sont à les considérer en ennemis.

Ils n'en veulent pas, et leurs manières s'en ressentent. Ils ne savent pas esquisser le geste délicat qu'exige la manipulation d'un objet fragile. On les étonnerait fort en leur disant que le thé est meilleur dans une tasse légère, le vin dans un verre fin. Eux ne voient pas la différence.

Les jeunes filles ne savent pas disposer dans un vase un gracieux bouquet, placer un napperon, arranger une corbeille, parce qu'elles détestent ces détails. Jamais elles ne verront de différence entre le beau linge et les objets communs et elles préféreront les seconds qui n'exigent aucun soin particulier.

La mère qui comprend sa tâche ne veut pas d'une maison triste. Au contraire, chez elle, tout rayonne, tout rit. Raffinée, elle raffine ses enfants, leur donne le goût du beau et leur apprend à manier avec grâce et adresse les plus délicats objets.

Et tous les membres de sa famille restent groupés autour d'elle, sans jamais songer à quitter ce nid où le bonheur demeure, où l'on sourit, où l'on est gai, tout en s'aimant bien.

CONSEILS.

Donné à temps, par une personne désintéressée ou par une qui, sincèrement, nous veut du bien, un bon conseil a une valeur inestimable.

Nous pouvons difficilement nous flatter d'avoir toujours l'esprit assez présent pour ne jamais pécher par omission, pour ne jamais rien oublier et pour voir toujours si juste qu'une erreur venant de nous soit chose impossible. Or, on aime, à ce moment, entendre une voix amie vous donner le conseil qui vous remettra dans la voie.

Il en est de même au moment de prendre une grande décision, à la veille d'un changement de situation, de tout ce qui peut bouleverser le cours normal de la vie.

Malheureusement, s'il y a des donneurs de bons conseils, qui se croiraient la conscience engagée s'ils avaient pu faire dévier autrui du chemin droit, il y a les faux

amis qui, tout à l'inverse, tâchent, eux, de nous entraîner au mal.

On les rencontre à tous les moments, à tous les âges. C'est l'écolier qui tentera son petit camarade, flattant sa paresse ou sa gourmandise, trouvant toujours à point nommé les paroles mielleuses qui conviennent, suggérant même un mensonge pour mieux arriver au but.

— Viens donc, personne ne le saura. Et puis, si ton devoir n'est pas fait, tu diras au maître que tu étais malade...

Et l'enfant se laisse entraîner, fait l'école buissonnière, vole les pommes, commet d'innombrables méfaits sur la seule suggestion de celui qui lui donne de mauvais conseils.

Plus tard, adolescent, il est encore plus en danger. Des camarades, déjà en excellents termes avec le loup, prétendent lui rendre service en l'aidant à se dégourdir. Et si, avant de céder, il invoque la maison, sa mère, il se voit moqué, à haute voix:

— Ah! non, dis, ta mère! Laisse-la un peu tranquille. Qu'est-ce qu'elle pense que tu es, ta mère? Un bébé? Tu marches tout seul, non? Et puis on ne te mangera pas. Même si tu rentres en retard, tu rentreras... quelle fille!

Ce dernier mot est celui qui vexe le plus l'adolescent. Une fille, lui, allons donc! Et pour bien prouver qu'il

est un homme, le voilà parti, exposant sa santé, son âme, toute son existence.

Le voici délivré des soucis de la jeunesse. Marié, il fait bon ménage. Sa jeune femme est charmante: ils ne se quittent qu'aux heures inévitables du travail, ont hâte de se retrouver, le soir, bref, vivent comme deux tourtereaux.

Il n'y aurait pas de raison pour que cela finît si, brusquement, il ne faisait la rencontre d'un ami, bohème qui, toute sa vie, à traîné la rue, les tripots, les tavernes, et n'est jamais rentré chez lui que pour mettre la maison à l'envers, terrorisant femme et enfants. Cela ne l'empêche pas, au dehors, d'être le meilleur type du monde, jovial et rigolo, gardant soigneusement son fiel et sa mauvaise humeur pour ceux qu'il devrait protéger.

Il sent, dirait-on, qu'il y a là, à portée de la main, un jeune bonheur à détruire. S'il pouvait arriver à faire du mari sérieux un coureur de taverne, s'il pouvait l'inciter à perdre son argent dans toutes sortes de trafics louches, quelle victoire!

Et l'histoire du gamin aux pommes recommence. L'argument qu'il présentait au jeune homme reste en vigueur. Si le jeune mari, voulant couper court, parle de sa femme, c'est la même litanie:

— Ta femme? Mais c'est donc elle qui commande chez toi? Nom d'une pipe, qui donc porte la culotte?

Je t'assure que, moi, je ne lui demande pas la permission de sortir, à ma femme. Que le diable l'emporte, si elle n'est pas contente. Voyons, es-tu un homme, oui ou non?

Pour être présentés brièvement, ces croquis n'en sont pas moins vrais. Les faux amis, donneurs de mauvais conseils, sont légion. Ce sont les sapeurs du bonheur. Que leur importe que, mères ou épouses, les femmes pleurent!

Mettons en garde contre eux nos enfants, nos maris. Bien des fautes n'auraient pas été commises par des enfants, nombre de ménages dissociés connaîtraient encore la paix et la joie, si les mauvais conseils, donnés par des voix perfides, n'avaient pas passé par là...

UN PEU... BEAUCOUP... TROP...

Quand j'étais écolière, j'apprenais des fables et de petites poésies, comme toutes les fillettes de mon âge. Toute l'Arche de Noé si joliment mise en mouvement par le bon La Fontaine, des pièces choisies de Victor Hugo, des fables de Florian, rien n'y manquait. Et, pourtant, aujourd'hui, une poésie, dont j'ai complètement oublié l'auteur, me revient à la mémoire.

Il s'agit d'un grand-père — un grand-papa gâteau — qui, entre ses trois petits enfants, partage un baba. A sa petite-fille, Jeanne, enfant douce et raisonnable (et comme elle l'a demandé), il donne « un peu » de gâteau. Un des petits gars en demande « beaucoup », et le troisième, Paul, en veut « trop ». Il est servi, comme son frère et sa sœur aînée. Mais, le soir venu, le pauvre Paul a une indigestion. Il n'avait pas compris que trop, c'est trop!

Combien d'entre nous le comprennent et, surtout, l'évitent dans la pratique? On dirait qu'il nous est impossible de nous tenir dans la note juste et qu'il nous faut absolument être au-dessus ou au-dessous de la normale.

Quelques-uns sont les disciples « d'un peu », et fidèles à l'étroite ligne de conduite qu'ils se sont tracée, lésinent misérablement sur toutes choses. Nourriture, logement, vêtement, distractions, et — ce qui est plus grave — soins et remèdes sont dispensés avec une telle parcimonie qu'il en manque toujours... un peu... Economie, direz-vous? Non, avarice, économie de bouts de chandelles dont le résultat est toujours déplorable.

Les amis de « beaucoup », eux, voguent toutes voiles dehors! Et allons-y, bien largement. On achète dix verges d'étoffe quand huit suffiraient, on ne résiste ni aux occasions, ni aux soldes, on mène la vie à grandes guides, faisant bonne chère et se donnant tout le plaisir possible, même le plus coûteux, s'il est chic de se le donner.

On ne pense pas que manger quotidiennement des mets trop riches ou trop gras, c'est se préparer un bel avenir de goutte et de rhumatisme, et toutes les distractions coûteuses des snobs, on ne s'arrête pas un instant à songer qu'il aurait mieux valu en mettre le prix de côté pour faire un beau voyage, ou acheter une bibliothèque ou un appareil de radio dont toute la famille

profiterait. Non... Ce sont des personnes qui aiment « beaucoup » pour elles-mêmes... aimable forme d'égoïsme...

Quant aux amateurs de « trop », les moins intéressants de la série, ce sont les gaspilleurs effrénés, ceux qui ont les mains percées et ne sont pas plus capables de garder un sou que de faire donner à un objet un rendement raisonnable.

Ce sont les personnes qui renouvellent leur garde-robe quatre fois l'an, leur mobilier tous les dix-huit mois, qui font la vaisselle en robe de mousseline et lavent les planchers en bas de chiffon. Aussi sont-elles toujours aux abois, plus à sec que le plus misérable des pauvres, malgré l'argent qui coule dans leur coffre pareil au tonneau des Danaïdes. On les retrouve, quand est venu pour elles l'hiver de la vie, dans les refuges et les hospices, où on doit encore les surveiller afin de mettre bon ordre à leur goût de nager en pleine eau.

Ce ne sont pas là portraits poussés au noir. Un peu... sèche, raide et sévère; beaucoup... souriante, affable, mais dangereuse pour celui qui gagne l'argent; trop... snobinette effrénée, qui n'a conscience de rien et a le geste trop large, vous en avez rencontré sûrement. La première vous a semblé antipathique, la seconde, vous avez pu en sourire, la troisième... tant qu'elle a donné, vous avez pu la trouver commode...

Mais ne trouvez-vous pas plus intéressante la vraie femme, à raison droite, à équilibre sûr, qui jamais ne fait aucun excès et ne se laisse influencer, ni un peu, ni beaucoup, ni trop? . . . Celle-là, sa barque vogue, et se rit du naufrage. . . .

ÉTEIGNOIRS À CHANDELLES.

Pensez-vous qu'il soit plus agréable de vivre en la compagnie de personnes gaies et toujours souriantes qu'en celle de gens qui exposent, à l'année, une longue et blême figure de carême? Les premières éclairent tout à l'entour d'elles, et leur constante bonne humeur est une indéniable preuve de leur saine raison et de leur égalité d'esprit.

Avec les autres, tout à l'inverse, on se croit dans les épaisses ténèbres, avec une voûte noire et humide en guise de plafond. Pas moyen de s'épancher, de causer amicalement, de risquer plaisanterie ou mot drôle. Paf! un regard glacé vient figer notre gaîté, et si nous sommes un peu timides, nous fait passer dans un trou de souris.

Cela provient de ce que les figures longues et les esprits chagrins ne savent pas faire de différence entre le sérieux et la folie, entre l'amabilité et l'obséquiosité.

Et comme ce sont des êtres forcenés, ils tombent tout de suite dans l'excès et se tracent une ligne de conduite que ne désavoueraient ni une barre de fer ni un poteau de télégraphe.

De bonne foi, ils croient que ne jamais rire, parler brièvement d'un ton cassant, avoir sans cesse le bec pincé et les sourcils froncés, est un brevet de sérieux et d'autorité.

D'autorité surtout, car ils croient bien conduire comme des pilotes habiles. Ils se bercent d'une douce illusion, car, si devant eux les enfants fondent et tremblent, les personnes responsables et intelligentes sont beaucoup moins faciles à influencer. Cette raideur — qui n'est d'ailleurs qu'une pose — est tout à fait incompatible avec le respect de la dignité humaine dont nul ne doit jamais se départir.

Etre gai n'est pas nécessairement être brouillon et volage, et la bonne humeur est loin de n'habiter que des crânes vides, tout au contraire. Le sérieux se mesure à l'échelle des valeurs et du travail fourni. N'aimez-vous pas mieux, dans un magasin, par exemple, être servi par une jeune fille au visage souriant que par un jeune bouledogue prêt à mordre ou par une vieille chatte hérissée qui miaule ses réponses?

Etre sérieux, c'est comprendre exactement le sens et la portée de son ouvrage, le faire de bon cœur, le mieux possible, en s'arrangeant de façon à n'être jamais pris

au dépourvu. C'est travailler de manière à donner l'impression d'être quelqu'un sur qui on puisse compter. Cette opinion une fois faite et vérifiée permet à l'employé qui s'en rend digne de conserver l'estime de ses patrons et de ses camarades, et de redouter moins qu'un autre l'imprévu qui porte quelquefois un autre nom et dont le hasard n'est pas toujours le seul artisan.

Méfiez-vous des gens qui vont dans la vie comme à l'enterrement d'un oncle à héritage. Ce sont de francs hypocrites. Le rire, le bon rire gai, qui épanouit les visages et fait briller les yeux leur semble discordant et retentit à leurs oreilles comme un carillon infernal. Eux-mêmes ne pensent qu'à voiler de leurs lourdes paupières leurs yeux au regard terne, à pincer les lèvres, à exagérer leur attitude de barre de fer. Ils sont continuellement tendus vers cette recherche du noir, du funèbre, du triste, du larmoyant, et posent l'éteignoir sur la première petite flamme de gaieté qui ose rayonner dans l'obscurité de leur réfrigérante ambiance.

Mais ils se cassent le nez, car nous vivons au siècle de l'électricité, de la science et de la recherche du vrai, et l'éteignoir à chandelles est un article bien démodé, qu'on ne trouve plus guère qu'à côté des bassinoires, au fond des greniers poussiéreux, tendus de toiles où les araignées ont quelquefois les pattes en l'air.

MIRAGES.

L'imagination est loin d'être un mal, quand elle ne prend pas le mors aux dents et ne nous entraîne pas à la vitesse d'une cavale échappée, sans souci des obstacles et des fossés! Il en faut, au contraire, pour s'évader un peu, sortir du terre-à-terre déprimant et oublier les petites mesquineries dont nous pouvons être victimes. Mais il nous faut apprendre à la discipliner, pour ne jamais tomber dans l'excès.

Chez les jeunes filles surtout, quelquefois à la suite de lectures trop à l'eau de rose, de la vue de films un peu plus sentimentaux qu'il n'est de raison, l'imagination trotte jusqu'à l'exagération.

On se souvient du succès du film qui, il y a une douzaine d'années, illustre l'histoire d'une jeune Anglaise voyageant en Afrique du Nord, enlevée par un jeune chef Arabe d'une beauté, d'une richesse, d'une force et d'une adresse extraordinaires. Pas une jeune

filles n'aurait hésité, si on lui en avait fait l'offre, à tenter pareille aventure et à épouser un jeune Sheik aussi merveilleux que celui de l'écran.

Elles n'oubliaient qu'une chose : c'est qu'il aurait fallu que pareille merveille existât. Ceux qui ont parcouru l'Algérie, la Tunisie et le Maroc et, surtout, ceux qui y ont vécu, savent fort à quoi s'en tenir sur le sujet. Les jeunes Sheiks, même très beaux, ce qui est fréquent, même européanisés, ce qui arrive, sont rarement monogames et Dieu sait la vie qu'une blanche pourrait mener au Harem.

Les chefs Arabes ne sont pas seuls à provoquer le mirage dans les jeunes yeux. Il y a le toréador célèbre, le beau gondolier de Venise, qui semblent, de loin, symboliser la poésie, la noblesse, la douceur et font monter le rêve dans les petits cœurs épris de chimère.

Le torero célèbre, cousu d'or, scintillant dans son habit de soie aux lourdes broderies précieuses, n'a peut-être été pendant longtemps qu'un sordide voyou, engoué du sport national de son pays et toujours à la queue des taureaux, un gamin de la plus basse classe espagnole qui n'arrive à la gloire qu'à force d'audace, devient riche et adulé, mais garde toujours la trace de sa rusticité, s'il est vrai que le naturel chassé revienne au galop.

Et le beau gondolier à la voix magnifique ? Il n'est pas, lui non plus, né dans un palais. Comme le mata-

dor, c'est un fils du peuple, sans instruction, sans éducation, et, si l'on y pense un peu, on verra que sa situation n'a rien de particulièrement brillant et équivaut à celle du cocher de fiacre ou du pousse-pousse qui furent rarement, à moins d'erreur grave de ma part, d'irrésistibles don Juans.

Et c'est pourquoi, sans les brusquer, sans surtout leur couper les ailes, les mères doivent faire bien attention, à l'âge du rêve, de ne pas laisser le dangereux mirage envahir l'âme de leurs filles. Les pauvres petites passent ainsi à côté du bonheur, sans s'en douter le moins du monde. Quand elles s'en rendent compte, il est trop tard.

Ce mal atteint aussi les jeunes garçons qui ne recherchent dans une jeune fille que le reflet de leur star de cinéma préférée et qui ne comprennent pas que la vie est longue, que le goût évolue et que la beauté n'est rien sans l'intelligence et la bonté.

Chasser le mirage, les faire revenir sur la terre, c'est travailler dans leur intérêt et leur préparer un avenir solide, éclairé par la raison.

ET L'ON SE PLAINT!...

On se plaint, parfois, et l'on semble tout surpris de l'incroyable dose d'ignorance des femmes du peuple, chez nous. Le fait est qu'elles ne savent ni A ni B, ne veulent pas se donner la peine de l'apprendre et ne comprennent rien à rien.

A quoi cela tient-il? Au système d'instruction primaire défectueux? A une déficience dans la pédagogie? Peut-être. Mais cela tient surtout à la mauvaise volonté d'un peuple satisfait de son ignorance, qui s'y complaît et serait bien embêté si on voulait l'en sortir de force.

La preuve? Je vais vous la donner tout de suite. Les bons tramways montréalais sont de merveilleux points de vue pour l'observateur. A l'intérieur de leur carcasse beurre frais, on voit et on entend toutes sortes de choses.

Or donc, hier, en me rendant au bureau, j'eus l'a-

vantage d'avoir dans le dos, comme voisines de banquette, une plantureuse mère de famille et une frêle jeune fille sortie de l'école paroissiale l'année précédente.

Après les mille questions sur la santé des membres de la famille, les ennuis du déménagement et l'inévitable boniment sur la crise et le chômage, on en vint à parler de l'école.

— Oui, dit la bonne dame à sa jeune interlocutrice, mon petit garçon, y va en classe, mais yé pas ben ben brillant. Y aime pas son maît', voyez-vous, j'cré qu'c'est ça qui le r't'âde! L'aut'jour, j'ai été l'voir parce qu'y l'avait mis en r'tenue, et j'y ai conté ça, ça s'adonne! J'y ai dit: Faites quoice que vous voulez pendant la classe, mais aprâ les heures de classe, j'veux que le p'tit rentre cheu nous. C'est qu'y en a de ces maît' qui sont ben v'limeux!

— J'cré ben, reprend la petite. V's'êtes pas la seule à s'en plaindre. Moué, quand j'y étais... Et la voilà partie à conter toutes ses polissonneries, toujours approuvées par ses parents, et dont furent victimes les religieuses ou les institutrices laïques qui avaient tenté de lui inculquer quelques éléments de savoir.

Quelques-unes de ces histoires banales n'avaient, en elles-mêmes, aucun intérêt, mais celle que je vais vous relater m'a fait frémir. Avec son nez mutin, sa permanente bon marché et rebelle et ses très beaux yeux noirs, cette petite fille du peuple, qui suit vraisemblable-

ment tous les offices de sa paroisse et prie le bon Dieu tous les jours, ne s'imagine pas comme elle peut commettre de mauvaises actions. Très fière de son exploit, elle conta:

— Une fois, la maîtresse m'avait punie, pace que mon devoir était pas faite correcque! — E' me dit: tu vas le recommencer! — J'y répond: non! Alors, la v'la qui marche su' moé pour me fesser, j'poigne mon encrier et j'y fronde. Toute sa robe tachée, ane grosse fleur, juste en plein d'avant. — La v'la en yabe, e' dit: tu m'la paieras ma robe! — Moé j'y réponds: j'ai pas d'affaire à ça, v's'arrangerez avec m'man! Et pis le soir, j'ai conté ça chez nous. Alors m'man est v'nue à l'école, pis j'vous dis qu'à y a conté ça à la maîtresse, pis qu'à y a dit qu'j'avais ben faite, qu'les maîtresses, alles sont là pour nous instruire pis pas pour nous fesser!

Comme elles descendirent rue Ste-Catherine et que j'avais encore un assez long chemin à faire, j'eus le temps de me représenter, mentalement, toute la scène.

Une petite institutrice courageuse, animée des meilleurs sentiments, pleine de bonne volonté et de louable ambition, veut faire consciencieusement sa besogne. De ses élèves, elle veut tirer le meilleur parti et, sachant que leur niveau social leur interdira de longues études, cherche à leur inculquer les rudiments qui leur permettront plus tard, si elles veulent se perfectionner, de le faire sans trop de difficulté.

Un devoir est mal fait; il n'est que juste que l'élève négligente le recommence. L'enfant répond grossièrement: il faut bien que la maîtresse assure son autorité. Elle reçoit un encrier qui lui gâche irrémédiablement une petite robe achetée peut-être au prix de nombreuses privations, et, par-dessus le marché, elle est gratifiée par une mère insensée d'un feu d'artifice d'injures.

Elles sont déjà si bien payées, les petites institutrices, et leur sort est si enviable au milieu de ces enfants qui ne songent qu'à les faire enrager, approuvés par des parents qui ne comprennent pas les bienfaits d'une instruction dont ils se sont toujours passés sans en souffrir, gens sans intérêt, n'ayant d'humain que la forme extérieure, animaux à cela près d'une parole dont ils ne se servent que pour dire des bêtises et d'un instinct qui n'est propre qu'à mal faire.

Et on se plaint de la sottise et de l'ignorance du bas peuple! A qui la faute? Je vous le demande...

DISCRÉTION.

Deux qualités ou, plutôt, deux vertus (trop rarement pratiquées) portent ce nom. La première est la fidélité à garder la chose, le secret qu'on a pu nous confier; l'autre est cette délicatesse, ce tact, cette retenue de paroles et de gestes, cette réserve qui consiste à ne dire et à ne faire que ce qu'il faut à point nommé.

Tout entendre, sans jamais rien répéter, c'est le fait de la discrétion dans le premier sens; arriver, partir, parler et se taire à propos, c'est mettre en pratique le second sens de la discrétion.

Quelle doit être notre attitude quand nous avons reçu une confidence, ou, plus lourdement, un secret? Nous savons que jamais nos lèvres ne doivent s'ouvrir sur ce sujet, et nous devons, afin d'éviter de succomber à la tentation, faire notre possible pour l'oublier, ne nous en souvenant que si la personne qui a eu confiance en nous trouve plaisir ou soulagement à nous en reparler.

Le colporter sans raison, et surtout par vengeance, est une faute grave, un manquement envers la justice, un vol moral fait au prochain.

Et à quelle discrétion ne sommes-nous pas obligées lorsque, par hasard, en raison de circonstances tout à fait fortuites, nous avons découvert ce que d'autres avaient l'intention de cacher? Si c'est par curiosité que nous avons soulevé le voile secret, nous sommes encore plus coupables, et tenues plus sévèrement encore au silence absolu. En surprenant le secret d'autrui, nous devenons en possession de son bien, de sa réputation peut-être; et, alors, de quel crime chargerons-nous notre conscience si par méchanceté, disons simplement par étourderie, nous venions à divulguer ce que personne ne doit savoir!

La vie privée de chacun, le cours de l'existence familiale sont rarement exempts de troubles, et c'est encore une chose importante confiée à la discrétion, non seulement des enfants, mais des amis, des serviteurs, de tous ceux qui peuvent franchir le seuil de la maison. Chaque famille a des habitudes bien à elle, des détails de ménage, des relations de parenté, d'amitié ou d'affaires où les malveillants peuvent toujours trouver à redire. Chaque membre de cette même famille n'est pas si parfait qu'il n'ait aucun défaut. Eh bien, rien de tout cela ne doit paraître au dehors, rien surtout ne doit être

observé à dessein et divulgué dans le but précis de nuire.

La plupart du temps, en faisant une confidence, en livrant un secret qui ne nous appartient pas, nous allé-geons notre conscience en nous disant: « Oh! ce ne sera pas répété! »

Comment pouvons-nous être sûres des autres quand nous n'avons pu, nous-mêmes, répondre de notre discrétion? Et puis, qu'est-il nécessaire de leur faire connaître ce que nous-mêmes ne devrions pas savoir? On ne trouve, en tout ceci, que la satisfaction d'une vaine curiosité, assez petite.

Evitons les conversations en petit comité, les chuchotements, les « vous savez ». Ce sont des nids à ragots, à coupage de cheveux en quatre, à indiscretions.

Ne nous mêlons jamais de ce qui ne nous regarde pas; c'est la base même du bonheur individuel et de la paix en société.

Mais qui donc a dit que, sur cette terre, rien n'est plus compliqué que ce qui est très simple?

VERS L'IDÉAL.

Je trouve pénible le fait d'associer l'idée de faiblesse au mot femme. C'est, pour certaines d'entre nous, une humiliation gratuite, car, enfin, nous ne sommes pas toutes des femmelettes, des excitées, des nerveuses, sujettes aux crises et aux vapeurs!

Je souhaite que la femme de demain, la fillette d'aujourd'hui, démente, par toute sa conduite, ces faux bruits. C'est sa mère qui, actuellement, tient le volant de direction. Puisse-t-elle le maintenir sur la grand'route.

Ce n'est pas être féministe à tous crins que de vouloir, à l'avenir, une génération de femmes équilibrées, physiquement et moralement saines, sachant réfléchir et vouloir, se poser un problème et le résoudre, ne connaissant pas la signification des mots: peur, faiblesse et hésitation.

Mamans qui avez des petites filles, élevez-les virilement, en cultivant leur raison et leur cœur. N'en faites

pas des peureuses, incapables de rester seules, le soir, à la maison, de passer dans une chambre sombre ou de traverser une rue sans trembler. N'en faites pas des affolées, qu'une coupure au bout du doigt fait tomber en pâmoison, qui crient, pleurent et trépignent à la moindre contrariété. Habituez-les à raisonner froidement, à envisager tout de suite une situation, à en découvrir promptement l'issue.

Elles sont nerveuses, dites-vous. Rappelez-vous que le cerveau contrôle tout l'être physique et doit le dominer. Les nerfs s'apaisent quand on a assez de bon sens et de sang-froid pour ne pas leur laisser prendre la première place.

N'en faites pas des commères, inquiètes seulement de ce qui se passe chez les autres, de ces bêtes fielleuses qui transportent les cancans et les enveniment. Donnez-leur l'horreur de ces parlottes en leur en démontrant la bassesse. Faites-leur cultiver un noble idéal, apprenez-leur à aimer le beau et à élever continuellement leur esprit.

N'en faites pas des femmes âpres au gain, qui ne voient, sur terre, que la piastra et pourraient lèche le plancher pour vingt-cinq cents. Ce sont des êtres si méprisables, on sent tellement que pour de l'argent elles peuvent tout faire. Du reste, elles s'en flattent et proclament hautement que c'est, dans la vie, la seule chose qui les intéresse. Apprenez à vos filles la valeur et le

respect de l'argent, qu'il faut peiner pour gagner et qu'on doit ménager selon la saine raison, mais donnez-leur l'horreur de l'intérêt, de la vénalité.

N'en faites pas des asservies, incapables de lever le front devant un homme. Comprenez-le bien, et dites-le à vos filles: le sexe d'en face, du moins dans ses meilleurs représentants, n'aime pas la femme-servante, à l'échine continuellement courbée. Il aime la compagne intelligente, tendre et adroite, qui sait aussi bien faire dorer un rôti que causer, le soir, sous la lampe voilée.

N'en faites pas des criardes, à la voix rauque ou poutue, qui harcèlent de reproches et d'épithètes les enfants, les serviteurs, les fournisseurs, le chien, le chat, qui vont, pour un rien, faire du tapage dans les magasins, exiger à grand fracas le remboursement de leur argent en invoquant bruyamment la justice.

N'en faites pas des jalouses, toujours aux aguets, pour surprendre le bonheur d'autrui et tenter de le détruire. Apprenez-leur au contraire que le calme est une force et qu'une jalouse, doublée d'une rapace, est un être bien peu intéressant.

Ces défauts, à l'origine, n'étaient probablement pas plus féminins que masculins. Mais, autant à cause de leur culture plus intense que de leur liberté et de leur horizon plus vaste, les hommes nous en ont laissé l'apanage, n'en recevant que l'usufruit.

Et c'est à nous, à nous seules qu'incombe la tâche

d'en extirper la racine de nos cœurs et de ceux de nos enfants. Il le faut, pour l'avenir.

Et le siècle sera grand qui donnera des femmes droites et à l'équilibre parfait, qui ne connaîtront ni les larmes faciles, ni les petites crises, ni les petites fureurs d'enfant et qui ne ressembleront, en aucune façon, à M'ame Chose et à ses filles...

LE VERNIS.

Si l'on passe soigneusement, sur une planche de bois commun, une bonne couche de vernis, on voit disparaître les aspérités, les inégalités, on en remarque à peine le grain commun: le brillant donne au tout un aspect plaisant.

Mais que, par suite d'un accident minime, un peu de vernis s'écaille, le trompe-l'œil n'existe plus, et à l'endroit heurté reparaît, dans tout son manque de valeur, la matière première.

Il en est de même de beaucoup d'humains qui, frottés d'un peu d'instruction et ayant acquis au contact d'autrui quelques notions de civilité, semblent avoir, comme la planche, un certain vernis. Mais qu'on ne s'avise pas de les gratter... Catastrophe!

La véritable bonne éducation touche déjà le cœur. C'est elle qui, aidée d'un sixième sens, suggère à point nommé le geste qu'il faut, clot les lèvres qui vont

dire une bêtise ou lancer un effront, fait sourire devant une contrariété, donne la parole douce et consolante qui berce les ennuis des autres et les apaise.

C'est elle aussi qui permet l'adaptation facile à tous les milieux, à toutes les circonstances, appoint considérable pour plaire et se faire aimer. Il ne s'agit pas, chez ceux qui sont foncièrement bons et ont vraiment une éducation supérieure, d'une attitude prise et apprise, d'un semblant, d'un masque; c'est vrai, simple, naturel et profond.

Tout le démontre, des inflexions de leur voix au moindre de leurs gestes. En regard, mettez ceux qui ne sont sociables qu'à cause du vernis, et vous ferez, si vous avez le don de l'observation, une de ces études qui portent fruits.

Vous verrez la mauvaise éducation et le cœur sec (habilement dissimulés) dès l'abord. A l'entrée dans une maison étrangère, considérez ce coup d'œil circulaire qui, en un instant, a tout vu, les belles choses pour les envier, les moins belles pour les critiquer plus tard ou pour en faire des gorges chaudes.

Ecoutez la voix rauque, populacière ou criarde et pointue, remarquez le geste avide dès qu'on offre quelque chose, ce besoin maladif de tout tirer à soi, de tout avoir, même illégalement, en passant sur le corps de ceux qui gênent.

Ah! ce ne sont pas des silencieux, qui savent mieux

écouter que parler. La moindre de leurs actions a une importance mondiale. Toute la ville le sait en moins de vingt-quatre heures, car ce ne sont pas de ces choses qu'on doive ignorer. Et nos bons gueulards de « boomer leur stock » tant et plus.

Il y en a évidemment que cela influence, ceux qui ont peur du méchant loup. Mais les autres s'amuse, car leur perspicacité leur permet de voir, sous le vernis, la couche de bois rude qu'on tente en vain de faire passer pour une essence rare et de haute valeur.

Sachons, dans le cours ordinaire de la vie, discerner le vrai du faux, voir ce que recouvre et fait briller la couche de vernis. Cela nous évitera bien des à-coups, bien des désillusions.

Vernis mondain, vernis artistique, scientifique, littéraire: maquillage savant de la nullité qui ne doit pas tromper ceux qui voient clair et ne se laissent pas, comme les alouettes, fasciner par l'éclat du miroir scintillant.

LE VISAGE DES CHOSES.

Le décor ambiant influe réellement sur notre esprit, et ceux qui savent observer ont vite fait de voir le visage des choses.

Elles sont amies, elles sont hostiles, elles sont rarement indifférentes, car tout ce qui nous entoure, que ce soit la création de Dieu ou celle des hommes, porte une empreinte.

Il y a une sorte de snobisme, à peu près dans tous les pays, qui porte chacun de nous à ne pas admettre que l'on puisse être né autre part que dans une grande ville. Les Canadiens ont peur de passer pour des « habitants », les Français pour des « pécots ». Et je trouve cela aussi ridicule que le chauvinisme, propre à certaines nations, qui ne trouvent bien que ce qui vient de chez elles et l'affirment, sans souci des larges sourires qu'elles font naître.

Jamais il ne m'est venu à l'idée de me faire passer

pour Parisienne. Je suis née en province, en Champagne, à cent soixante kilomètres de la capitale, dans une vieille ville encore moyen-âgeuse, qui a vu passer Isa-beau de Bavière, Jeanne d'Arc, Henri IV, Marguerite Bourgeoys, Maisonneuve, Louis XIII et Napoléon, sans que le cadre en ait sensiblement changé. A Troyes, tout est vieux, mais tout parle à l'esprit, et l'on apprend l'histoire de France sur la façade de ses vieilles maisons et de sa merveilleuse cathédrale, aussi bien que dans le mieux fait des manuels.

Mon regret a été de ne pas pouvoir — je n'en ai pas eu le temps — l'étudier suffisamment, ma cathédrale, de ne pas m'être familiarisée avec elle au point de m'en rappeler les moindre sculptures, aux heures violettes où le souvenir mauve se mêle au rayon d'or de l'espérance.

J'en connais cependant les points principaux, car il ne se passait presque pas de jour que je n'y allasse, jadis, revenant plus ravie à chaque fois. Pour contempler la façade, je choisissais les heures ensoleillées, c'est-à-dire les trois ou quatre heures de l'après-midi, car, en France, la façade des église est toujours orientée vers l'ouest. Mon désespoir était d'avoir la vue trop courte pour distinguer convenablement les sculptures les plus hautes.

Malgré le vent qui s'engouffrait, je demeurais longtemps, au coin de la rue de la Cité et de la rue Mitantier, pour admirer le célèbre portail Nord, dit le « Beau

Portail », et qui date des dernières années du XIII^e siècle.

Mais quand j'entrais dans ce magnifique et vénérable édifice, c'était une tout autre émotion qui s'emparait de mon esprit. Ce large vaisseau, ces vitraux en fleurs, ces piliers nombreux à chapiteaux sculptés, dont l'un d'eux, le premier, à droite des bas-côtés des chapelles latérales, montre un énorme escargot mangeant des feuilles de chou, ces dalles sonores, qui forment le parquet, pierres tombales que les pas ont à demi effacées et sur lesquelles résonna le pied chaussé de fer de Jeanne d'Arc: c'est tout un monde d'idées qui vient à l'esprit, au soleil couchant, quand flamboie la grande rose du portail principal, malheureusement à demi cachée par les orgues. On croit voir se lever tous ces fantômes et, malgré nous, notre front s'incline sur les prie-dieu de paille, bien rangés dans la nef immense.

Et toutes les vieilles maisons du cœur de la ville! Il en est qui sont cinq fois centenaires, tels l'hôtel des Ursins, l'hôtel de Marisy, l'hôtel de Mauroy, l'hôtel de Chapelaines qui eut l'insigne honneur de servir de logis à Louis XIII quand il passa à Troyes, en 1629. L'hôtel de l'Élection est fort curieux. C'est une haute bâtisse de bois, à pignon pointu, à poutres apparentes. Et dans ces vieilles rues, tortueuses et étroites, sur ce pavé inégal, dans cette atmosphère médiévale, on oublie le présent, la radio, l'aviation, pour ne se souvenir

que du vieux temps, lorsque nos châtelaines se coiffaient du hennin. Et je suis trop fière de ma vieille ville, dont le cavalier Bernin a dit: « C'est une petite Rome », pour la renier jamais.

C'est devant ses antiques maisons, à l'ombre de ses vitraux resplendissants, que j'ai appris à regarder le visage des choses.

Tout nous parle à l'esprit, un bois, un arbre, une rivière. Quand j'habitais Joinville, la Hollywood française, j'allais souvent me promener au bord de la Marne. Et je la détestais, cette rivière tumultueuse, aux eaux troubles, qui coule en mugissant entre ses rives rongées et si souvent inondées; elle me semblait méchante tandis que je trouvais à la Seine un air paisible et doux. Quand elle arrive à Paris, la Seine a beaucoup travaillé. Elle ne donne pas cependant l'impression d'être enragée de l'effort qu'elle a dû faire. Elle est comme les personnes à la raison droite qui ont fait du travail le but de leur vie, qui ont grandi par lui et dont le front vieilli s'empreint d'une noble sérénité.

A ceux qui ne la connaissent pas, la plaine Champenoise donne de l'ennui, à cause de sa plate uniformité. Elle m'a toujours donné l'envie de galoper, sans frein, les cheveux au vent.

Et je n'ai jamais rêvé de parc plus enchanteur que les bois de Baires, au printemps, lorsque commencent à poindre les feuilles, dans l'air sonore apportant l'écho

des cloches pascals, et que le sol se couvre d'un invraisemblable tapis de violettes; de plus jolie villa que la fraîche maison des Charmilles que les soins de sa propriétaire parent d'une merveilleuse couronne de roses de tous les tons; de la « Reine des Neiges » à l'« Etoile de Feu », de la « Gloire de Dijon » à la « Belle des belles », de lys aux tiges élancées, semblables, avec leurs longs pistils et leurs étamines semant partout leur poudre d'or aux cloches divines que doivent, là-haut, faire résonner les anges, de dahlias multicolores, de chrysanthèmes échevelés et pensifs, ce qui fait que toute l'année, moins les semaines ingrates, ce petit domaine est fleuri comme pour abriter le bonheur.

Sont-ce les choses qui fixent sur nous leur empreinte? Est-ce nous qui mettons en elles un peu de notre cœur? Je ne sais, mais les belles vieilleries me sont infiniment chères, bien que je ne les voie plus qu'à travers le réseau du souvenir. Elles me semblent encore plus douces, plus amicales, amenuisées par l'éloignement, comme les visages des morts aimés, disparus depuis déjà longtemps.

Mais l'écheveau doré des souvenirs se déroule, tout rutilant d'espoir, aux heures grises, et ma pensée s'en va souvent là-bas, vers la ville aux antiques demeures qui, sous le bonnet pointu de leurs toits moussus, avec leurs façades aux lézardes profondes comme des rides,

semblant nous regarder de leurs fenêtres étroites comme des yeux fatigués, ont l'air de bonnes aïeules, maternelles et douces, qui se souviennent du passé et qui savent sourire à l'avenir.

L'APPRENTISSAGE DE LA VIE.

Un vieil adage dit avec raison qu'il n'est pas plus difficile de bien agir que de mal faire, et ceci est vrai, surtout en ce qui concerne la tâche difficile d'éduquer les enfants.

Ces petits êtres neufs sont ce que nous les faisons, et, à moins d'anomalies, ils prennent toutes les empreintes que nous voulons qu'ils prennent. C'est nous, nous seuls qui sommes responsables de leur avenir.

Il sera, cet avenir, rayonnant ou lugubre, selon les directives données et les habitudes inculquées. Si on laisse les enfants se livrer à la colère, à la gourmandise, à la brutalité, au mensonge, que pourra-t-on espérer tirer d'eux quand ils auront grandi et que ces défauts seront ancrés en eux au point d'être inexpugnables?

Devra-t-on s'étonner de voir devenir un mufle de la plus belle eau le garçon qu'on aura gâté et qui n'aura jamais rien fait que ses trente-six volontés? Cette ma-

nière d'être aura développé chez lui un féroce égoïsme. Seul, son moi comptera et, pour ne pas prendre la peine de se contraindre, il fera impolitesse sur impolitesse, entassera gaffes sur sottises et n'inspirera, même à ceux qui l'estimaient avant de le connaître à fond, qu'un violent mépris.

Qu'on n'oublie pas (c'est pourtant une vérité première inaccessible à de nombreux parents) que c'est pendant les premières années de son existence que l'enfant se façonne un caractère.

Qu'on ne se leurre pas en disant, devant un mioche pourri de caprices, coléreux, quinteux et insupportable: « Oh! cela changera, avec l'âge ». Cela ne changera pas ou bien les modifications ne s'effectueront que lorsque le sujet se sera fait copieusement raboter par l'adversité.

Et c'est assez mal aimer un enfant que de vouloir qu'il apprenne seul à devenir sociable, au prix de nombreux affronts essuyés et ressentis, quand il aurait été si simple de le polir graduellement, sans heurts et avec méthode, pendant l'enfance, période qui n'est à tout prendre que l'apprentissage de la vie.

Car la nature n'a pas donné à tous les êtres la même somme de courage ni de clairvoyance. Rares sont ceux qui ont la force de se regarder bien en face, de voir leurs défauts et de vouloir y remédier. La plupart ne peuvent

réagir et, en cette question comme en tout autre chose, qui n'avance pas recule.

La peur de l'effort, l'hypertrophie du « Moi », la crainte lucide d'un ridicule mérité, sont autant d'obstacles que celui qui n'a pas subi un bon apprentissage de la vie ne peut ni ne veut franchir. Et sa vie se traîne, lamentable et inutile, aigrie et petit à petit malfaisante.

La psychologie enfantine est souvent un labyrinthe. Mais c'est la maman, guidée par son amour, qui doit y dévider le fil d'Ariane.

Il y a tant de choses qui blessent ces petits esprits et que nous ne comprenons pas toujours du premier coup, nous qui avons presque totalement, en perdant notre fraîcheur d'âme, oublié notre enfance ! D'ailleurs, le tourbillon de la vie nous entraîne et ne nous permet pas toujours les reminiscences attendrissantes.

Pourtant, il nous faut faire un effort et rester solidaires des jeunes enfants que nous devons nous efforcer, non seulement d'élever physiquement et de maintenir en bonne santé, mais aussi d'éduquer, c'est-à-dire de rendre aptes au bien, au beau, au grand, seules richesses appréciables et dont la dévalorisation n'est jamais à craindre.

PANTINS.

— Beau toto chéli! Viens voir mémère! Gâde la dame et fais-lui une belle grimace pour montrer comme t'es fin!

Et on voit s'avancer, encore vacillant sur ses jambes inexpertes, un bambin à figure d'ange qui, pour faire plaisir à mémère, plisse son petit nez, ferme les yeux et avance en trompe son bec rose.

C'est une chose qui me tape vivement sur les nerfs. Je n'ai jamais pu comprendre le plaisir qu'ont certains parents à transformer leurs enfants en chimpanzés et à trouver cela fin. Comme si, par propension naturelle, les petits ne se sentaient déjà pas assez enclins à grimacer, à tirer la langue et à faire des sornettes, sans avoir besoin de cet encouragement!

Les malheureux parents, qui ne voient là-dedans qu'un aimable badinage, une façon de démontrer que leur cher petit comprend très bien et fait tout ce qu'on

lui demande, ne se doutent pas du risque qu'ils prennent. Ils ont tellement confiance en l'avenir, qui arrangera tout!

Quelle erreur est la leur! Les enfants qui ne songent qu'à grimacer, qui prennent de mauvaises habitudes et contractent des tics désagréables, ne changent pas ainsi du jour au lendemain. Au contraire, ils pensent qu'ils sont très expressifs et prennent pour de la mimique significative leur dislocation faciale.

Ils ne peuvent comprendre non plus qu'on soit sobre de gestes et ils se croient obligés, en parlant, d'agiter des bras désespérés et des mains tentaculaires. On se demande, en les voyant, si on a devant soi un pantin, un demi-fou ou un être conscient et normalement organisé. C'est du dernier ridicule.

Chez certains, c'est de la pose, de l'esbrouffe, car tant d'êtres qui se croient forts vivent continuellement en faisant du cinéma; chez d'autres, c'est un mauvais pli, pris au temps de l'enfance.

Les parents devraient comprendre qu'ils ont tort de permettre (et surtout d'encourager) toute mimique désordonnée. Ces mouvements inutiles mettent en action des muscles qui devraient rester au repos et qui, sans cesse tiraillés, finissent par laisser des traces sur le visage, qu'ils vieillissent et enlaidissent.

Nous en connaissons tous de ces personnes qui croient de bonne foi que leurs contorsions sont l'indispensable

accompagnement de leur verbiage. Comédiens au petit pied, ces gens sont simplement des excentriques, incapables de raisonner et d'agir froidement... des pantins.

Si ce ne sont pas des malades, des êtres détraqués que leurs nerfs font souffrir, remontez aux sources de leur vie, à la base de leur éducation: il doit y avoir une mère qui aimait les grimaces, et qui en faisait généreusement dispenser à la visite.

Déjà horripilant chez les hommes, le défaut des pantins l'est encore plus chez les femmes qui en deviennent bonnes à battre. Habitues qu'elles sont à se démenner comme des diables dans l'eau bénite et à lever jusqu'au ciel des bras tourbillonnants, pour un oui, pour un non, elles ne sont pas plus discrètes dans leur façon de s'habiller. A elles les couleurs violentes, hurlantes, les chapeaux empanachés, la mirobolante ferblanterie qui rivalise avec les bijoux. Il en sera de même de leur intérieur d'où la sobriété sera à jamais exclue. Il ne faudra que du rouge marié au vert, et plus il y aura d'encombrement, plus ce sera beau.

Les petits enfants sont adorables à regarder. Ils ont de si jolies manières. Leur visage au teint de fleur exprime ce que leurs lèvres ne peuvent pas encore dire, et c'est charmant de les contempler.

Pourquoi permettre aux grimaces de venir friper cette peau soyeuse, rider les coins de ces grands yeux,

alourdir ce petit nez, agrandir cette bouche aux lèvres de cerise?

Bannissez, petites mamans, les grimaces de votre programme d'éducation. Aidez vos enfants à devenir sains, moralement, à voir droit et juste, pour en faire des hommes, et non pas des pantins.

L'ÂGE DIFFICILE.

Toutes les mères soucieuses de la bonne santé physique et morale de leurs enfants la redoutent, cette période difficile de la treizième à la quatorzième année, pendant laquelle l'enfant change complètement, prend conscience de son moi et devient un petit personnage.

Cette transformation ne se fait pas sans à-coups, et il faut que la mère use d'un tact parfait pour en neutraliser les effets, sans causer de conflits. Les petites filles particulièrement doivent être suivies et surveillées, mais de façon discrète, sans que l'œil maternel soit trop perçant, sans que jamais elles ne le sentent peser sur elles.

Leur caractère se transforme tout à fait. Des défauts se corrigent d'eux-mêmes, d'autres surviennent et les remplacent, si l'on n'y prend garde. Toutes petites, les fillettes sont souvent désordonnées. Tout comme leurs frères, elles font volontiers la grève de l'eau fraîche et

du savon. En grandissant, le sentiment de l'équilibre leur vient et elles prennent de leur personne un grand soin, que l'on a vite fait de taxer de coquetterie.

Ce n'est pourtant qu'une grande amélioration, fort louable, qu'il ne faut pas considérer comme un défaut. Il importe seulement de surveiller l'abus, presque toujours motivé par autre chose que l'élémentaire propreté. Il ne faut pas permettre aux très jeunes filles de se maquiller, ni d'user de parfums forts qui donnent mal à la tête à qui les respirent. Le teint des fillettes a justement été comparé à tout ce qui est délicat et velouté, aux pétales de roses, au duvet des pêches, que sais-je. Pour être poétiques, ces comparaisons ne valent pas de bonnes joues saines et fraîches à peine veloutées d'un soupçon de poudre, pour les empêcher de briller; mais de grâce, pas de fard, pas de bleu autour des yeux, pas de colle sur les cils qui les sépare en petits paquets bien sages et les noircit même quand il ne faudrait pas, pas de rouge violent sur les lèvres. Les toutes jeunes filles doivent laisser cela à celles de leurs aînées qui en ont besoin, et comprendre que plus de la moitié de leur beauté est faite de leur naturel.

Pas de toilettes tapageuses, de robes longues jusqu'à terre dès le matin, pas de dentelle, ni de bijoux aux heures indues, mais des tissus légers et de couleurs claires, des robes simples, des coiffures sans cet apprêt

qui est tellement fait en série, si banal; du naturel et du charme.

Mais ce n'est pas en ce domaine, qui après tout a peu d'importance, que le tact de la mère doit se révéler. C'est pour surveiller le moral de la fillette. Il en est qui, sans aucun motif, se mettent à ricaner. Essaie-t-on de les calmer que le rire redouble. On en discerne toutes les cascades nerveuses, la bouche rit et les traits sont tendus, comme par un effort, et c'est un effort en vérité que ce rire forcé, sans cause, incontrôlable, fou, provoqué par l'ébranlement des nerfs et qui peut tout aussi bien se terminer en accès de pleurs. Il ne faut pas gronder l'enfant, ni se moquer d'elle, ni la traiter de folle, ni hausser les épaules. Dès qu'on la voit s'agiter, commencer à ricaner, il faut faire le silence et le calme autour d'elle, chercher à distraire son attention, soit en lui confiant un léger travail, soit en parlant avec elle d'un sujet susceptible de l'intéresser.

D'autres fillettes perdent de longues heures à rêver; elles habitent les sphères célestes et les pauvres mortels n'ont pour elles aucun attrait. Elles tombent volontiers dans un mysticisme trouble, fatigant, voient les choses à travers le voile de leur imagination, se montent le cou et finissent par croire que tout ce qu'elles pensent est vrai. Elles prennent des airs penchés, parlent d'un petit ton découragé, semblant toujours porter le fardeau de la vie, et si l'on ne les aide pas à réagir, se pré-

parent une adolescence et même une vie entière de déséquilibre mental.

Il en est de tapageuses, qui veulent tout casser, tout réformer. Elles se sentent l'âme d'un général et pourraient, si on les laissait faire, terminer la crise du chômage, résoudre le problème des dettes de guerre et régler la montre Bulova. On ne peut pas leur en montrer, elles savent ce qu'elles disent, et comment! Plus tard, ce seront les esbrouffeuses, celles qui ne savent rien, mais parlent très fort en s'agitant beaucoup, les parasites de la vie, qui passent en faisant beaucoup de bruit et qui, malheureusement, arrivent à se faire prendre au sérieux par quelques âmes timorées.

Les unes comme les autres doivent être intelligemment corrigées à l'âge difficile. Il faut démontrer à l'éthérée la nullité du rêve, du songe creux. Il faut lui procurer, pour lui faire comprendre l'inutilité de la chimère, quelques petites responsabilités, lui donner le goût de l'effort, lui demander des comptes, l'obliger à descendre des nues, mais sans la brusquer, car les chutes de si haut sont souvent dangereuses.

L'autre, celle qui peut tout et sait tout, qui est au moins une Jeanne d'Arc, doit pouvoir dépenser son énergie de façon utile, soit en s'occupant manuellement, soit en se livrant à l'étude d'un art d'agrément, musique, peinture, dessin. Ce sera pour elle le dérivatif rêvé, d'autant plus qu'à force de s'intéresser à l'art

qu'elle aura choisi, elle comprendra que l'adage qui dit qu'on est apprenti avant d'être maître est basé sur le bon sens et qu'avant de pérorer et de parler avec autorité il faut encore savoir ce qu'on dit.

Et le temps passera. La jeune fille deviendra posée, moralement saine, bien équilibrée, acquerra un charme parfait, une douceur de gestes, un maintien élégant et souple qui en feront un être intéressant et qui développeront en elle une aimable personnalité.

Et si l'on en complimente sa mère, elle pourra avec raison être fière, car ce sera l'œuvre de son tact, de sa souplesse, de ses soins et, surtout, de son amour, l'amour maternel qui est une force à laquelle rien ne résiste.

LA GRANDE AMIE.

Les parents conscients savent fort bien que l'éducation des enfants n'est pas, n'a jamais été et ne sera jamais une sinécure. La besogne, cependant, est plus facile quand garçonnets et fillettes sont très jeunes. L'école leur donne l'habitude de la discipline et leurs jeux suffisent à leur occuper l'esprit.

C'est quand les filles grandissent, quand la coquetterie, pas toujours bien comprise, commence à faire des siennes, que le rôle maternel est aux prises avec la difficulté. C'est à ce moment que la mère doit appeler à son aide tout son tact, toute son influence, toute son affection.

Si elle a su, quand elle était petite, se faire la grande amie de sa fille, l'accoutumer à avoir confiance en elle, la tâche est moins ardue, encore que certains froissements soient inévitables.

Exubérante, pleine d'elle-même, un peu folle aussi, la

jeunesse est assoiffée de liberté. Dès qu'elles ont seize ans, les fillettes veulent imiter leurs aînées et, comme elles, sortir, recevoir, changer de robe quotidiennement.

Que leurs parents refusent ou ne puissent obtempérer, ces demoiselles se croient bien malheureuses et, pour gagner leur indépendance qu'elles croient solidaires d'un salaire, vont travailler ici, là ou plus loin, et croient pouvoir retourner le monde à l'envers.

Cette présomption n'est pas seulement inhérente à l'âge de la fillette. Il y a un côté pénible qui est la preuve qu'une lacune existe dans l'éducation de ces enfants qui ne doutent de rien et surtout d'elles-mêmes.

C'est que leur mère ne leur a pas inculqué l'amour du foyer et n'a pas pu les retenir à la maison. A de rares exceptions près, les jeunes filles aiment à s'occuper du home et de tout ce qui le regarde. Leur coquetterie naissante les incline vers la couture, ou bien, quand elles ont beaucoup d'adresse et de goût, elle donnent leur préférence aux besognes où se révèle le côté artistique.

De toutes façons, c'est commettre une grave erreur que de contrarier ces goûts, bien féminins. De là à les tenir courbées des heures durant sur quelque ouvrage de Pénélope, il y a loin, mais la femme (la jeune fille en sera une plus tard) ne doit rien ignorer de tout ce qui a trait au foyer. Par les temps difficiles que nous traversons depuis hélas! si longtemps déjà, chacune de

nous sait quelle économie c'est de coudre, transformer, raccommoder, laver, repasser. Tout le monde s'accorde à chanter les louanges d'une bonne cuisinière et à lui tresser force guirlandes. Avec peu, elle fait beaucoup, et la variété continuelle qu'elle apporte aux repas donne une santé de fer à ses enfants, et son mari, s'il dîne quelquefois en ville, à tôt fait d'établir la comparaison.

Certaines mères (peut-être parce qu'elles ont elles-mêmes longuement pâti sur des besognes subalternes) trouvent les travaux ménagers indignes de leurs filles. Au lieu de leur en faire voir le côté intéressant, elles prennent plaisir à les avilir, sans faire aucune différence. La jeune fille dont l'esprit est ainsi faussé ne garde rien que le goût du luxe et duquel? De celui qui n'est que clinquant et fait sourire.

Si les pauvres petites, qui sont dès le matin fardées comme des mannequins et parées dès leur petit lever de longues robes soyeuses, pouvaient se rendre compte de la dose de ridicule qu'elles absorbent ainsi, peut-être reviendraient-elles à une conception plus saine des devoirs féminins; mais ces jeunes indépendantes font fi du moindre conseil, et il fait beau voir qu'on mette le nez dans leurs affaires!

Quand la vingtaine approche, le pli est pris. Elles sont complètement détachées de leur mère, du foyer paternel, de tout ce qui, au contraire, devrait leur être cher. Elles n'y voient rien, trop froufrouantes pour

s'arrêter à penser, mais leur mère, vieillissante, pleure souvent.

Ne négligez pas vos filles, mères soucieuses de l'avenir. Craignez qu'elles ne vous échappent. Soyez pour elles la grande amie. N'évoquez pas à plaisir les heures noires du passé, mais, au contraire, sachez extraire du souvenir de ces moments difficiles la substance de nouveaux conseils. Tenez leurs âmes entre vos mains, fermement, mais sans les blesser. Et leur jeunesse, tranquille et intelligente, consciente et posée, leur assurera une vie heureuse et, à vous, une calme vieillesse.

CHEZ TANTE HARPAGON.

Dans une famille conduite par un homme sobre et travailleur et par une femme économe, tout marche à souhait. Le foyer est confortable, la maison bien tenue; les enfants, bien soignés, sont florissants.

La mère a l'œil à tout, vérifie soigneusement l'état du linge et des vêtements afin de réparer usure ou accrocs avant qu'ils n'aient pris de trop grandes proportions, entretient les meubles afin qu'ils ne puissent se détériorer, tient tapis et tentures hors de portée des mites, prépare des repas substantiels et plaisants, savoureux et variés, sans gréver son budget soigneusement établi, jamais dépassé.

Economiser ne veut pas dire se priver de tout. Aussi trouve-t-on moyen, dans la famille économe, de s'amuser sans que les distractions soient trop onéreuses. Tout est prévu, calculé, attendu, et rien, ni joies ni peines, ne prend sans vert la mère de famille avisée.

C'est tout le contraire chez les avares. On dit avec raison que les extrêmes se touchent, car la famille de tante Harpagon est aussi mal en point que celle de la mère qui gaspille.

L'avare, sous prétexte d'économie, achète des marchandises inférieures, vite défraîchies, usées rapidement, qu'elle doit remplacer fréquemment et qui n'ont fait aucun profit. Elle chausse ses enfants de souliers bon marché, mal faits, pleins de clous et de bosses, munis d'une semelle de papier qui fait eau au bout de quinze jours, chaussures qui ont réveillé en l'esprit des enfants l'idée de la torture médiévale du brodequin. Elle les vêt d'habits de troisième ordre, laine dessus, coton dessous, qui se tirebouchonnent et deviennent pisseux en si peu de temps qu'ils ont l'air d'avoir été transmis comme des biens de famille.

Quant aux repas (et ceci est plus grave) ils sont limités. On coupe le lait, on ne laisse cuire les pommes de terre qu'à moitié, pour épargner le gaz, on fabrique des soupes anémiques, avec un petit morceau de viande bouilli sans légumes, dans une grande marmite. Jamais de fruits, de légumes verts, de salades rafraîchissantes, mais des œufs de seconde qualité, du beurre moitié margarine, de la viande filandreuse, du pain lourd comme du mastic.

Comment voulez-vous que des gosses élevés à ce régime soient en bonne santé? Ces soupes pâles, ce pain,

ces denrées sans qualité gonflent et ne nourrissent pas. L'aspect de ces enfants trahit leur manque de vitamines. Le sang pauvre qui circule dans leurs veines fait fleurir sur leur visage de gros boutons rutilants, leur donne des cheveux de flasse ou de crin, des dents ternes, une chair flasque, fait arquer leurs jambes aux os trop mous. Ce sont des candidats à la tuberculose, au rachitisme, aux maladies longues et coûteuses.

Après avoir épargné en grattant sur les lainages indispensables avec notre interminable hiver et nos étés quinteux, sur les manteaux chauds et les souliers confortables, tante Harpagon soigne une grippe ou une fluxion de poitrine. Elle trouve que le bon bœuf, les légumes frais, les fruits contenant du soleil sont trop chers, mais elle achète d'innombrables bouteilles de toniques ou fait faire des séries de piqûres qui reviennent (à peu de chose près) au même!... Mais elle ne l'admettra jamais, et pour cause.

Allez donc lui dire que son défaut fait son propre malheur et surtout celui de tous ceux qui l'entourent!

Elle croit ressembler à tout le monde, quand elle a continuellement l'air tendu, apeuré de celle qui aurait sans cesse à la main un sac rempli qu'il lui faudrait cacher. Rien n'existe pour elle que l'argent. Son cœur se dessèche et n'est plus accessible à la pitié ni à aucun autre sentiment. Seul domine l'âpre calcul.

Il y a toujours trop de tout; les repas les plus chiches

sont jugés plantureux, les jeune filles trop élégantes avec des robes de quatre sous, et les jeunes garçons ne gagnent pas leur sel assez vite. Et ce sont des reproches, des allusions, de nouvelles restrictions, on exclut le dernier confort, on chasse la gaîté. Tous les visages sont tendus, secs, raidis, sans grâce, jusqu'au jour où les victimes de tante Harpagon, lasses, secouent le joug. Elles se révoltent, s'en vont, et toutes ces privations qu'elles ont dû endurer, elles en noient le souvenir dans un tourbillon de folie, dans une inextinguible soif de plaisir et de bien-être, et c'est là, vies manquées, talents perdus, existences désaxées, le chef-d'œuvre de tante Harpagon, qui sauva de gros sous mais perdit de jeunes âmes.

L'AUTORITÉ.

Quand il nous faut diriger, commander aussi bien à quelques personnes qu'à un groupe important, vaut-il mieux se faire craindre que se faire aimer?

Les deux méthodes ayant des partisans doivent avoir des qualités. C'est ce que nous allons examiner.

Sans doute, à première vue, la manière forte, qui laisse supposer l'application d'une discipline de fer, a-t-elle son bon côté. Les employés, sachant qu'il ne faut ni rire ni badiner ne se permettent même pas de lever la tête et semblent, de l'heure d'arrivée à l'heure du départ, absorbés par leur tâche.

Travaillent-ils mieux, et davantage? Je ne crois pas. Humiliés au fond d'eux-mêmes de n'être pas traités en employés responsables mais en écoliers que ne fait marcher que la crainte du pensum, ils ne donnent rien d'eux-mêmes et leur besogne reste froide, impersonnelle, sans intérêt. Ils ne pensent, au long des jours, qu'au

moment ou passera l'enveloppe libératrice et c'est une bien pauvre manière de s'acquitter du labeur quotidien.

Leurs chefs peuvent leur demander un effort, un travail supplémentaire: ils le refuseront ou, s'ils sont absolument obligés de le faire, ce sera en rechignant et en faisant retentir l'air de leurs lamentations.

Quelle différence avec le travail aimé, exécuté sous les ordres d'un chef qui sait se faire obéir tout en restant le plus sympathique des supérieurs! Il n'est pas plus indulgent qu'il ne faut et sa bonté ne tombe pas dans la mollesse, mais, s'il tient les guides, c'est comme un cavalier expert, on n'en sent presque pas la pesée.

Humain et compréhensif, il pardonne une erreur, voire une faute, sous promesse de ne pas récidiver. Sa parole est toujours calme et ce n'est pas lui qui condamnerait quelqu'un sans l'entendre. Mais aussi, que lui refuse-t-on? Demande-t-il un surcroît de travail considérable qu'on se groupe à ses côtés avec joie, heureux de lui être agréable, de lui rendre service. On l'aime, on l'estime, et c'est pourquoi il peut compter sur ses employés qui sont, au véritable sens du mot, ses collaborateurs.

Il en est de même dans le cercle plus étroit de la vie au foyer. La maîtresse de maison qui est bonne et douce avec ses serviteurs en obtient beaucoup plus que celle qui les considère à peine comme des représentants de l'espèce humaine et assurément moins bien que son chien.

J'ai connu une jeune femme qui avait à son service une petite Gaspésienne, assez peu stylée, mais pleine de bonne volonté. Son défaut capital était d'avoir la tête toute pleine de légendes et de croyances biscornues et de voir partout des signes d'heur ou de malheur.

Sa patronne la traitait si bien, s'efforçait tellement de la ramener au bon sens et de chasser tous ses fantômes et farfadets que la pauvre petite, ne sachant exprimer sa reconnaissance, lui disait, d'un ton qui exprimait ses sentiments :

— Madame, je peux tout faire pour vous !

Cela change un peu des servantes qui, malmenées, se vengent en contant à tout venant ce qui se passe chez leurs maîtres ou en disant pis que pendre de leur patronne.

Il y a une autre façon de faire respecter les distances et de tirer une ligne de démarcation entre le salon et le sous-sol que celle qui consiste à être froide, hautaine, ou — ceci est très fréquent chez les nouveaux riches — à employer, pour parler aux subalternes, la voix glapissante et les mots sonores qu'on n'a pas eu le temps d'oublier.

L'autorité est une belle chose, encore faut-il qu'elle soit basée sur l'humanité et le bon sens, sans quoi elle peut devenir dangereuse et exploser brusquement dans les doigts qui l'ont maniée trop lourdement.

PERFECTIONNEMENT.

A-t-on le droit, arrivés, disons, à la trentaine, de se regarder dans le miroir, au physique et au moral, et de se sourire, béatement satisfaits? Je ne crois pas.

Je comprends qu'à cet âge, qui est à peu près le milieu d'une vie normale, on a établi sa position, fondé son foyer, commencé à élever sa famille. Mais doit-on rester stationnaire et ne plus chercher à se perfectionner? Ce manque total d'ambition, plus fréquent qu'on ne pense, est pourtant presque une lâcheté.

Qui, en effet, peut se flatter d'en savoir tant qu'il n'a plus rien à apprendre? On ne possède même jamais ou presque jamais un métier à fond, surtout à notre époque de continuel perfectionnement.

Il y a sans cesse quelque chose de nouveau à connaître, et, même si en notre art, notre profession ou notre métier, nous sommes des as, qui nous empêche d'avoir un violon d'Ingres?

Nous vivons à une époque formidable, quoique déséquilibrée. Presque chaque jour, une nouvelle merveille vient au monde. Tantôt, c'est une découverte scientifique, tantôt c'est un voyage extraordinaire d'audace qu'on accomplit, tantôt on réussit, contrairement à toutes les prévisions, à conserver la vie à cinq enfants jumeaux en leur donnant des soins invraisemblables. Le Moyen-Age aurait appelé cela des miracles.

Tous ces faits, nous ne devons pas les ignorer.

Cela permet, au cours d'une réunion, ou tout simplement entre amis, d'avoir une conversation intéressante et de ne pas parler pour ne rien dire comme on le fait, hélas, si fréquemment. Qui de nous n'a rencontré le monsieur qui pontifiait sur un sujet dont il ignorait le premier mot?

Nous ne devons pas perdre de vue notre continuel perfectionnement. Et ceci ne s'adresse pas qu'à la moitié masculine du genre humain. Nous avons, depuis déjà longtemps, dépassé l'époque où on trouvait qu'une femme en sait toujours assez

Quand la capacité de son esprit se hausse
A connoître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.

Dieu merci, nous n'en sommes plus là, et, nous aussi, nous avons droit à l'instruction. Pourquoi trouvons-nous alors tant de femmes qui, sorties du couvent avec ou

sans parchemins, ont des livres une telle horreur qu'elles n'en ouvrent plus aucun. Elles ne regardent guère que quelques journaux de modes, deux ou trois petits romans roses et d'autant plus faciles à lire qu'il n'y a rien à en retenir. Mais on les paierait cher pour leur faire ouvrir un livre sérieux, mémoires, récits historiques, vies de grands hommes ou de femmes célèbres; à plus forte raison ne feront-elles pas un pas pour atteindre un traité de sciences physiques ou naturelles.

Il s'ensuit qu'elles restent toute leur vie des primaires, dont l'horizon se borne aux quatre règles apprises dans l'enfance.

La soif de savoir, le désir de perfectionnement sont pourtant la preuve d'un esprit équilibré, qui se rend compte de ce qui lui manque et tâche d'y remédier.

Mais, le temps? Une mère de famille l'a-t-elle toujours? Je sais bien que, surtout quand ses enfants sont jeunes et qu'elle est seule pour tout faire, une femme n'a pas trop de toute sa journée, mais si elle prenait pour lire, disons, un quart d'heure par jour, frustrerait-elle beaucoup ceux qui comptent sur elle?

Car il faut penser à l'avenir. Les petits grandissent vite et c'est lorsque, étudiant eux-mêmes, ils ont recours aux lumières maternelles que l'on peut être fière de l'effort qui nous vaut la joie d'être ou de sembler universelle aux yeux de nos enfants.

SUSCEPTIBILITÉ.

L'orgueil, ce démon, a deux filles: l'aînée s'appelle la vanité, la seconde la susceptibilité. Qui de nous ne l'a rencontrée, cette cadette qui sait si bien se donner un petit air de sainte Nitouche, que celui qui croit de bonne foi n'en pas avoir est au contraire celui qui lui ouvre le plus largement la porte?

Ce défaut est assez simple à définir. La susceptibilité est une facilité à voir toujours en sombre la moindre action de nos semblables qui se rapporte à nous et à se piquer pour la plus petite chose et la moindre observation.

Quand elle pénètre en notre âme, la susceptibilité l'emplit de tristesse. Que de larmes n'a-t-elle pas fait verser, surtout aux très jeunes filles et aux petites femmes-enfants que les vicissitudes de la vie n'ont pas encore aguerries! Et, la plupart du temps, le motif est grave: quelqu'un a dit une parole, a fait une critique,

a commis un oubli à notre détriment. Voilà-t-il pas qu'on se désole et qu'on est à la veille de sombrer dans le désespoir!

Si les susceptibles s'arrêtaient à réfléchir pendant quelques minutes, elles se sentiraient tout de suite apaisées car, enfin, pourquoi ne pas admettre que si une personne a, disons, omis de nous saluer dans la rue, c'est parce qu'elle est myope, qu'elle était distraite, enfin, qu'il n'y avait aucune mauvaise volonté de sa part, plutôt que de ne voir que l'intention malveillante qui fait naître la rancune, cette haine en miniature?

Il y a une catégorie de susceptibles devant qui on ne peut dire un mot, rappellerait-on un fait qui s'est passé en Egypte au temps des Ptolémées, sans qu'elles y voient une allusion à un de leurs défauts, à un de leurs travers. Comme chez elles la source des larmes est d'un débit copieux, les voilà parties à pleurer et à se lamenter. N'est-ce pas un peu puéril?

Mais le plus terrible cas de guerre, c'est quand il s'agit d'une malice, d'une plaisanterie, d'une petite raillerie qui n'est rien du tout en elle-même. Et, pourtant, que de mal ces piquûres ne font-elles pas?

Si on ne sait pas tourner les épines du bon côté, on arrivera, à force de les collectionner, à en former un vrai fagot difficile à porter et qui sera un véritable instrument de torture. Et puis, quelle vie pour ceux qui nous entourent? Personne ne pourra nous approcher, et dans

quels pièges ne tomberons-nous pas si nous n'acceptons, sans nous froisser, ni observation, ni avis, et si nous nous croyons gravement lésées par un oubli, une visite remise, l'attribution à une autre d'un menu cadeau, une préférence qu'on a eue pour une de nos amies, que sais-je? Cela devient horripilant, cette contrainte et celle qui l'impose!

Car devant une susceptible, on ne peut parler à cœur ouvert. Impossible d'avoir, en sa présence, cette simplicité, cet aimable abandon qui est un des grands charmes de notre vie par ailleurs si compliquée.

Devant une susceptible, tout entretien est commencé avec effort, terminé à la hâte et on laisse dans son coin, avec son fagot d'épines, la malheureuse qui a désappris à sourire à force de se croire persécutée.

Il y a assez d'occasions d'être malheureux sans se faire, de gaîté de cœur, le bourreau de soi-même et passer sa vie à se battre avec les moulins en donnant de l'importance à ce qui n'en a pas...

L'INFLUENCE SALUTAIRE.

Les hommes se défendent toujours de subir le moindrement l'influence de leur femme, même quand ils l'aiment beaucoup et n'ont souci que de lui faire plaisir.

Il leur semble que c'est humiliant et que subir une influence féminine, c'est mettre de côté toutes les prérogatives auxquelles, règle générale, ils tiennent fort. Car ils veulent demeurer les maîtres souverains et autocrates de toute la famille, comme le feu tzar l'était de toutes les Russies.

Ils le proclament hautement, et il ferait beau dire le contraire! Comme si un homme avait besoin de l'avis de sa femme pour faire ses affaires!...

Sans doute, il existe des maris intransigeants et impérieux, dont la femme est réduite à un ilotisme complet. Elle n'a jamais un sou à elle, n'a pas même la faculté de faire ses achats, personnels ou domestiques,

sans avoir consulté le maître, et si Sa Majesté lui confie une petite somme, elle doit en rendre compte, facture en mains. Elle est considérée comme une servante, un peu moins même, car une bonne domestique est difficile à remplacer et a toujours la faculté de rendre son tablier si on la traite mal, tandis que la femme est rivée par une chaîne incassable. Le mari le sait si bien qu'il en abuse.

Ce type n'est pas le plus fréquemment rencontré et la plupart des hommes, au contraire, considèrent leur femme comme leur alliée. Ils se défendent tout de même de subir son influence et, cependant, ils ne font rien sans l'avoir consultée. Ensemble ils discutent, comptent, établissent. Leur but étant le même, c'est-à-dire la bonne éducation des enfants, le confort au foyer et les économies pour les vieux jours, comment faire autrement qu'avoir la plus étroite coopération?

L'homme est toujours influencé par sa compagne, qu'il l'admette ou non. Il est prouvé que, psychologiquement, la fillette est mûre bien avant le garçonnet. On en a, d'ailleurs, la preuve couramment. Une jeune fille de seize ou de dix-huit ans peut faire une bonne petite maman, alors qu'un garçon du même âge est incapable d'être un mari sérieux, un père responsable.

La présence de sa femme au foyer retient souvent l'ivrogne, donne du courage au paresseux, tempère le coléreux, pourvu qu'elle sache se montrer calme et

digne. Celle-la, l'ouvrier la sent tellement supérieure à lui que, à moins d'être un anormal ou une sombre brute, il a honte et cherche à s'améliorer pour devenir digne d'elle.

La femme a, depuis longtemps, donné des preuves de son pouvoir et de son courage. Pendant la guerre, par exemple, les maris, les fils partis au front, ne s'est-elle pas révélée, presque du jour au lendemain, chef d'industrie, femme d'affaires, voyageur de commerce, que sais-je? Elle a travaillé partout, sur les métiers les plus difficiles à manier, conduisant des machines compliquées, faisant les besognes réservées jusque-là à l'élément masculin, avec autant sinon plus de succès. Elle a soigné les blessés, pansé les plaies hideuses. La paix venue, elle a su se mettre à la portée des choses, se priver même pour que ses petits ne souffrent pas. Pendant l'ère de prospérité des années passées, elle n'a abandonné ni son foyer, ni ses enfants, et, depuis la crise, son exemple est si frappant qu'il empêche certains députés de dormir.

C'est qu'elle trouve toujours le moyen de travailler, de gagner quelques sous quand elle est en bonne santé, afin de pouvoir donner à ses enfants au moins le nécessaire. Personne ne contestera l'ingéniosité de la femme pauvre, qui tire parti de tout, pour elle ou les siens, lave, coud, transforme, arrange.

N'est-il pas vrai aussi que, dans la plupart des cas,

les enfants s'aperçoivent beaucoup moins de leur deuil quand ils perdent leur père que leur mère? Car cette dernière s'arrange toujours de façon à pouvoir les garder avec elle, et elle se prive pour qu'ils ne manquent de rien.

Au contraire, l'homme qui n'a plus sa compagne se désole, perd la tête. Il ne sait que devenir, à la maison, devant les petits dont il faut prendre soin. Il ne peut pas travailler au dehors et s'occuper d'eux, n'est-ce pas? La veuve, seule, en vient pourtant à bout; elle fournit quotidiennement la somme de travail de deux grosses journées, se couche tard, se lève tôt, mais réussit.

L'influence féminine sur l'esprit masculin est indéniable. L'histoire fourmille d'exemples qui démontrent que toutes les grandes choses accomplies par les hommes l'ont été à cause d'une femme qui leur a inspiré la grande idée ou leur a mis les armes à la main.

Ne vous défendez pas, Messieurs, de subir notre influence. Elle est, pour vous, salutaire. La femme qui vous aime ne peut que vous tendre le fil d'Ariane qui vous aide à vous diriger dans le labyrinthe de l'existence.

L'ŒUVRE DOUBLE.

Se pencher sur des cornues, avoir l'œil fixé sur un télescope ou regarder, dans un microscope, la curieuse évolution des infiniments petits est certes passionnant. Mais est-il plus intéressante étude que celle d'un petit enfant qui, chaque jour, nous apporte quelque gracieuse surprise?

C'est un mot nouveau qui devient distinct, un autre qui, plus sonore, sort spontanément de la petite bouche rose; c'est un geste qui se précise, un appel qui se fait plus compréhensible; c'est une câlinerie inédite; quelquefois aussi, c'est une diablerie nouvelle que le jour neuf apporte.

Chez le tout petit, l'idée passe par les oreilles et les yeux avant d'atteindre le cerveau, dans lequel elle ne naît pas comme chez l'adolescent et l'adulte. L'enfant regarde et écoute. Il voit, il entend, il imite. Tout influe sur lui: le décor, l'ambiance, les couleurs, les sons.

Il se modèle sur ce et sur ceux qui l'entourent, pour le bien comme pour le mal.

C'est ce que les parents devraient comprendre afin de ne donner à leurs enfants, à défaut de luxe, qu'une atmosphère de calme et de santé morale. Pour cela faire, il leur faudrait observer avec une attention toujours soutenue leurs gestes, leurs paroles, leurs réactions, s'abstenir aussi bien de la vulgarité, même joyeuse, que de la colère effrayante aux effets destructeurs, des gestes osés, des paroles oiseuses, des blasphèmes et des gros mots.

Porté à imiter, l'enfant l'est aussi à admirer. Ses parents, dépositaires de l'autorité, dispensateurs du pain et du vêtement, lui semblent, naturellement, merveilleux. Il ne discerne pas, dans le cocktail de leurs manières, ce qui est bon de ce qui l'est moins, ce qu'il faut retenir de ce qu'il faut rejeter. En toute candeur, il imite. Il sera « comme papa », dévergondé, sacreur, négligé, brutal, coléreux, dédaigneux des femmes si son père l'est; raffiné, poli, soigneux, doux et tranquille, s'il ne voit, chez lui, que le calme, et la paix au foyer bien tenu et coquet.

La fillette, en puissance de mère modelée sur M^{me} Chose, sera, dès l'âge tendre, une bavarde insipide, une curieuse, une langue de vipère, qui épiera les faits et gestes de ses petites camarades, les déformera et les rapportera, ainsi revus et corrigés, heureuse jusqu'au

fond du cœur si elle a pu faire punir. Elle deviendra une de ces jeunes filles insupportables qui se croient indépendantes quand elles ne sont que mal élevées, chic lorsqu'elles ne sont qu'excentriques.

L'éducation des enfants est une œuvre double, mais c'est ce que tous les parents ne comprennent pas. Nombreux sont ceux qui ont l'esprit libre et le cœur léger dès que leurs petits ont mangé la soupe, qu'ils sont fraîchement débarbouillés, qu'ils ont des vêtements propres et vont à l'église et à l'école.

La formation de leur être moral est, pour ces parents insoucians, une question secondaire. D'ailleurs, quand ils seront grands, ils se débrouilleront : « ils feront comme nous avons fait. » Ceci posé, on laisse les enfants grandir dans cette indépendance trouble qui n'est qu'une caricature de la liberté et le paravent de la paresse et du j'mens-foutisme. A la maison, on ne s'en fait pas davantage. On prend ses aises, on conte des histoires égrillardes, on esquisse des gestes osés, on reste à deux lignes du sol. Jamais rien pour le cœur, jamais rien pour l'esprit, ces deux bagages inutiles. On parle comme on parle, faisant, sans en avoir cure, cuirs et coq-à-l'âne, exagérant l'accent faubourien, ou bien (et c'est navrant) faisant dire des obscénités à un petit enfant pour le « fun », et on en rit bien gros, sans se douter que ces paroles, si elles ne ternissent pas l'âme blanche (qui ne gardera pas longtemps sa candeur), souillent cependant

les lèvres roses qui les répètent sans les comprendre et qui sourient en voyant grossièrement rire près d'elles.

Pensez-y bien, parents dont les enfants grandissent. Surveillez-vous. Songez sans cesse que vous êtes le point de mire de ces yeux purs qui vous regardent avec une confiance dont vous devez vous rendre dignes, pour vous, pour eux, et pour l'avenir.

CHOISIR.

On passe généralement la moitié de sa vie à courir après le bonheur, sans le voir quand il est tout près, sans chercher à le retenir quand on l'a à domicile.

Car il s'installe en certains foyers. Malheureusement, on le chasse, au lieu de lui vouer un culte comme au plus précieux des dieux lares.

Le bonheur, c'est l'entente, et l'entente, c'est la parfaite compréhension du partenaire. Tout être a ses défauts, ses qualités aussi et, à moins que les premiers ne soient des vices alliés à un manque absolu d'intelligence ou d'équilibre, les seconds ont la chance d'être de beaucoup les plus forts.

Seulement, il faut les cultiver, tout en s'ingéniant à repousser dans l'ombre les défauts destructeurs.

Règle générale, les hommes sont égoïstes. Ceci est un fait contre lequel il n'y a pas à ergoter. Toutefois, quand cet égoïsme ne s'extériorise que pour les petites

choses, mieux vaut le laisser tranquille et faire voir qu'on ne s'en aperçoit pas. C'est aussi un moyen d'avoir la paix, chose indispensable dans un ménage.

Deux défauts seulement sont insupportables: la jalousie et la grossièreté. La jalousie, preuve évidente d'infériorité, n'est le triste apanage que des faibles qui se rendent compte de leur peu de valeur et démolissent systématiquement tout ce qui peut les dépasser, tout ce qui peut sembler aimable à l'être qui a été assez fol pour lier son existence à la leur. De là à en venir à la grossièreté, baveuse et rageuse, il n'y a qu'un pas vite franchi.

Cela est intenable et on ne peut raisonnablement blâmer celui qui s'arrache à une vie qui se passe, terne et grise, entre les soupçons et les gros mots, les allusions méchantes et les comparaisons aussi peu flatteuses que possible.

Mais ce sont là, je le répète, façons de demi-fou, de déséquilibré, de cerveau fêlé, où toutes les idées cornues entrent par la brèche, n'en peuvent plus sortir et se mettent à bouillir.

La vie n'est possible qu'avec un être qui voit, pense et raisonne juste, a le goût du beau et du droit, et possède sur lui-même un tel empire qu'il ne peut jamais se laisser aller à la colère et à toutes ses suites destructrices.

Ceux-là ont le regard franc, bien droit; leurs yeux ne se détournent pas de ceux de l'interlocuteur. Ils

savent toujours ce qu'ils disent et aucune de leurs paroles n'a besoin, une fois lâchée, d'être rattrapée. Ils travaillent de même façon, calmes toujours et patients, menant à bonne fin leur besogne, pour ingrate ou difficile qu'elle soit.

Imaginez un homme doué d'un pareil caractère. Comme la plupart du temps c'est un silencieux, un réservé, et qu'il ne s'éparpille ni en paroles, ni en actes, que le tourbillon de la vie n'a sur lui aucune prise et qu'il préfère un livre à une soirée passée dans le plus chic des cabarets, il semble ennuyeux aux jeunes filles évaporées et sautillantes qui n'ont de plaisir qu'au bal ou dans les endroits où on fait beaucoup de bruit pour être bien remarqué. Il serait, pour une d'entre elles, un mari insupportable et, pourtant, quel trésor pour une femme qui, sérieuse et douce, saurait le comprendre et l'apprécier!...

Elle serait sûre du bonheur, car l'homme d'études est généralement aussi celui du foyer. De plus, comme il est intelligent, il sait apprécier tout ce qu'on fait pour lui, des petits riens aux grandes choses. Il ne dit peut-être rien, mais tout son être remercie et son amour grandit au soleil du bonheur.

Se comprendre est parfait mais se bien choisir est encore plus important. Et c'est pourquoi il importe de ne pas se fier à l'apparence, au moment de prendre

une décision, mais de chercher à voir ce qui existe réellement dans le cœur et le cerveau, car l'intelligence et la bonté, même sous une enveloppe médiocre, ont une grande importance dans l'organisation d'une vie qu'on veut heureuse et calme.

LA PAIX.

Les premiers chrétiens, à l'époque où, persécutés, ils devaient se cacher et tenir dans les catacombes leurs réunions clandestines, se saluaient par cette phrase qui résumait leur idéal :

— La paix soit avec toi, mon frère !

C'est que, assurément, c'est le plus grand des biens, la plus sûre des pierres angulaires dans la construction du toujours incertain édifice qu'est un foyer.

Le calme, voilà qui semble bien monotone à certains jeunes gens et jeunes filles qui, à la veille de se marier, ne pensent qu'au plaisir que pourra leur donner leur vie future.

Ils espèrent sortir tous les soirs, aller au bal, au restaurant, au théâtre, au cinéma, et, naturellement, passer au dehors tous les week-ends que le bon Dieu amènera.

Il faudra une auto: cela, c'est indispensable! On ne peut pas vivre sans auto, et on passera les vacances dans

une villégiature chic où on pourra exhiber des toilettes impressionnantes et des pyjamas de plage à faire rêver.

S'arrêter, lire, causer, être ensemble, seuls, une soirée par semaine, paraît à ces jeunes gens frivoles une punition. Ils s'ennuient de bon cœur quand pareille chose arrive, et ce n'est qu'en pensant au programme du lendemain qu'ils se consolent un peu de voir, si lentement, passer les heures calmes.

Ils ne connaissent pas, ils ne veulent pas connaître la paix, le repos, les belles soirées passées à deux, à échanger des idées et à établir des projets, un peu aussi à faire des rêves, ce qui n'est pas sans intérêt.

Les agités s'amuse^{nt} ou se donnent l'illusion de s'amuser. En réalité, ils usent leur santé, détraquent leurs nerfs, désaxent leur cerveau.

Amis des dancings où l'on boit et fume, des restaurants où la chère est coûteuse, ils ne peuvent songer à mettre le moindre argent de côté. Tout y passe, absorbés qu'ils sont par les exigences vestimentaires et tous les frais que cette existence folle nécessite.

Un beau jour, l'un des deux tombe malade. C'est la jeune femme, le plus souvent, parce que moins résistante. La voilà anémique, ou névrosée, ou atteinte d'un de ces maux d'estomac qui exigent le port d'un appareil orthopédique. Guérie, elle a laissé dans la période de souffrance sa beauté, sa fraîcheur, elle n'est plus rien qu'une petite femme fragile, prématurément

vieillie, incapable, non seulement d'être mère, mais de faire quelque chose d'utile pour elle-même ou les autres.

Quelle différence avec ceux qui, plus équilibrés, comprennent tout le factice de ces plaisirs et préfèrent à cette agitation la paix au foyer.

Ceux-là ont su créer chez eux une atmosphère de calme et d'esprit, qui les enveloppe dès le seuil. L'hiver, pendant que brûle dans l'âtre une bûche de chêne qui meurt en chantant, ils demeurent ensemble, un livre à la main. Ou bien, syntonisant le poste qui leur envoie un beau concert, un chanteur réputé, une grande cantatrice, ils écoutent, émus, charmés, et se font part ensuite de leurs impressions.

Ils sont heureux et ne demandent rien de plus. Plus tard, quand leur foyer se peuple, ce sont d'adorables poupons qui remplissent les berceaux, des enfants sains et vigoureux, intelligents et précoces, qui seront des hommes.

La Paix! C'est le seul bien qu'il faille envier. Difficile à obtenir dans la société, malgré ou à cause de la civilisation, elle est plus accessible à la maison, quand on s'aime loyalement et qu'on a assez de bon sens pour ne pas chercher au loin ce que l'on a tout près.

LA PAIX PAR L'ÉQUILIBRE.

C'est, je crois, une des plus grandes vérités du monde que rien n'est plus compliqué que ce qui est très simple. La vie coulerait, douce et paisible, et les pays civilisés ne ressembleraient que de fort loin aux jungles, si chacun comprenait l'utilité des concessions mutuelles et évitait les irritantes petites tyrannies qui en font dévier bien inutilement le cours.

Mais, très souvent, dans la famille, il pousse brusquement un de ces dictateurs au petit pied qui prétendent tout régler, certains qu'ils sont de leur infaillibilité.

Ils s'imposent sans daigner s'expliquer et ont de ces phrases brèves, lapidaires, très spartiates d'allure. Il n'y a plus qu'à courber l'échine et à dire « Mektoub ». La grosse cloche a sonné!...

Ceci, toutefois, n'est pas au goût de tout le monde et la femme intelligente et raisonnable a vite fait de

redresser la tête si elle est affligée d'un mari atteint incurablement de ce mal.

Cela ne veut pas dire qu'elle ait absolument raison, car de ces conflits fréquents pendant lesquels on échange des paroles amères, il ne résulte rien de bon; mais elle n'a pas tout à fait tort non plus, car il n'est pas intéressant d'être sans cesse dominée, écrasée. C'est humiliant et cela tue l'énergie.

Il serait bien plus simple de concilier les choses et de céder, ne serait-ce que pour faire plaisir à celui qui se bute. La recherche serait, au fond, la même, excepté qu'au lieu d'épier les occasions de chicane, on rechercherait les petites choses qui font plaisir.

Bien des maris ne peuvent supporter le chat ou le chien dont leur femme raffole. Au lieu de laisser tranquille la pauvre bête qui, après tout, n'en peut mais, ils prennent un malin plaisir à la gratifier d'un coup de pied quand ils la croisent. L'animal vient, plus ou moins hurlant, se réfugier près de celle qu'il sent amie. Madame prend parti pour son chien, que Monsieur traite de sale bête et menace d'envoyer à la fourrière. On échange encore de nouvelles aménités et la série continue. On en vient à ne plus pouvoir se supporter, à vivre ensemble comme sur un paquet d'épingles, énervés et irritables. Belle existence, en vérité!

Pour tout dire, ceux qui s'érigent ainsi en tyranneaux sont parfaitement crispants, d'autant plus que leur au-

toritarisme ôte le libre arbitre non seulement aux membres de leur famille mais à tous ceux qui les fréquentent ou les touchent, de près ou de loin.

Il n'en est sur terre que pour eux. Voyez-les, dans le tramway. Ils s'étalent de toute leur largeur, et quelquefois de travers, pour prendre plus de place sur la banquette. Peu leur chaut que d'autres soient debout, harassés, puisqu'ils ont leurs aises...

A la maison, tout doit marcher d'après leurs directives. S'ils aiment le café très fort, le rosbif saignant, le thé sans sucre, chacun des insignifiants mortels que réunit la table familiale doit se plier aux goûts de l'autocrate et sans murmurer.

Les personnes vraiment supérieures ne s'attardent pas à ces petites choses et leur force, leur intelligence, elles l'emploient au contraire à faire, autour d'elles, régner la paix par l'équilibre.

Et devant elles, nos petits tyrans, hommes ou femmes, ressemblent à ces roquets hargneux qui jappent très fort et montrent les dents pour peu qu'on ait l'air effrayé, mais qui détalent, hurlant de frousse, quand on fonce droit sur eux, en les menaçant, même d'une simple badine.

CAPRICES.

Les mères trop indulgentes ne se rendent peut-être pas très bien compte du mal qu'elles font à leurs enfants en tolérant les moindres de leurs caprices, et surtout en y obéissant, sans hésitation ni murmure, comme on dit dans l'armée.

Ainsi, à table. Il y a des enfants qui n'aiment, ne pensent et n'ont de goût que pour ce qui n'est pas servi ce jour-là. Leur présente-t-on du bifteck et des pommes de terre, ils auraient voulu avoir du veau avec des petits pois. Ils refusent obstinément le mets présenté, et se rattrapent sur le dessert, sans avoir goûté aux légumes ni à la salade.

Tout ce qui est sucré et flatte le palais fait bien leur affaire, mais ils dédaignent les mets substantiels ou les bienfaisants légumes. Ils accordent une certaine attention aux fruits, mais pas toujours aux meilleurs et pré-

fèrent les fraises qui peuvent, à certains tempéraments, causer de l'urticaire, à une bonne pomme, à une grappe de raisin. Tout pour le goût, rien pour la santé, c'est-à-dire la raison.

Aussi voit-on ces enfants se développer difficilement, demeurer maigres, pâlots, ne témoigner d'aucune initiative, être et demeurer mous comme des chiffes. A la plus petite maladie, les voilà à plat. L'hiver, ils s'enrhumment rien qu'à penser au vent et, l'été, la chaleur les affecte autant et plus qu'un obèse martyr.

Quant à leur caractère, il se ressent, nécessairement, de cette mauvaise nutrition. Paresse, changements subits, courses après la lune sont les moindres de leurs défauts.

Comment peut-il en être autrement? Ce n'est assurément pas travailler dans l'intérêt d'un enfant que de tolérer ses quatre volontés, de ne s'ingénier qu'à faire tout ce qu'il veut et de s'affoler s'il pleure ou se fâche.

La maman sait, mieux que l'enfant, ce qui est bon pour lui. Les repas, c'est elle qui se donne la peine de les préparer, en y mettant tous ses soins, et ce qu'elle offre doit être accepté sans rechigner par tous les membres de la famille.

Je comprends qu'il y ait des cas où l'on doive faire

exception: pour un petit convalescent, relevant d'une longue maladie, pour un enfant qui aura subi dernièrement l'ablation des amygdales, et à qui l'état de sa gorge ne permettra que l'absorption de choses légères et froides, pour un autre qu'on devra suralimenter. Mais les enfants en bonne santé, pleins de vigueur, doivent, à table, tout accepter.

Il arrive — mais le cas est assez rare — qu'on ait pour un mets un dégoût si insurmontable qu'il se traduise par une franche indigestion. C'est à la mère de le discerner. Ce peut être vrai, ce peut être un caprice qui, compliqué de colère, a mal tourné. Et c'est si vrai que vous verrez parfois un enfant refuser obstinément, chez ses parents, de manger un mets dont il se délectera, invité à dîner chez un de ses petits amis. Le truc dévoilé, il n'y a plus à y revenir et la mère, si elle ne veut pas perdre tout prestige et toute autorité, doit gagner son point, coûte que coûte.

Dans les maisons d'éducation, le menu est le même pour tous, et je ne sache pas que jamais un enfant y soit mort de faim. Serait-ce qu'il y règne une plus grande discipline? Sans doute, et tout est là.

Ne tolérez pas, petites mamans, qu'à l'heure des repas, vos enfants s'avancent vers la table en pinçant le bec et en reniflant d'un air dégoûté. Avant de satisfaire leurs caprices saugrenus, pensez, vous qui les

nourrissez bien, aux pauvres petits qui doivent se contenter, toute l'année, de pain sec et de patates à l'eau, et vous serez moins tentées de vous apitoyer sur leur sort, à eux qui n'ont qu'à critiquer pour être servilement obéis. Et pensez à l'avenir, aussi. Il n'a jamais révélé son secret à personne...

COLÈRE.

Comment peut-il se faire que certaines personnes, très douces au fond et incapables de faire du mal à une mouche, deviennent, sous l'empire de la colère, de véritables furies prêtes à tout briser, à déchirer et à mordre?

Un proverbe le dit: « la colère est une courte folie », mais puisqu'elle a sur la véritable perte de la raison l'avantage non seulement d'être brève, mais de dépendre uniquement de nous et de nos impressions, il est imaginable qu'on ne puisse avoir assez de puissance sur soi-même pour la juguler.

La vue d'une personne furieuse est loin d'être aimable. La plus jolie femme en devient laide, l'homme le plus sympathique nous laisse voir en lui le primitif que la civilisation a essayé de polir.

Les gestes deviennent extravagants, les paroles insensées. On crie, on tapage, on prononce des mots

affreux, des blasphèmes à faire dresser les cheveux sur la tête, la face est convulsée, les yeux exorbités, la bouche tordue.

Ce qu'on peut faire, en ce moment-là, est inimaginable. Bien des services de vaisselle en ont eu la preuve, eux qui cependant n'en pouvaient mais!...

Pourtant, ce que je trouve le plus triste dans un foyer balayé trop souvent par l'orage de la colère, c'est le sort des enfants qui sont absolument terrorisés et ne savent plus que faire d'eux.

On les voit, ces pauvres petits, se cacher dans les coins, se faire tout menus derrière un meuble, frissonnants de peur, cachant, entre leurs bras repliés, leur pauvre visage en larmes. Quelquefois, la peur est si forte qu'aux cris ils répondent par des cris, d'autant plus perçants qu'ils sont inconscients, et cela fait un beau concert au milieu d'un plaisant spectacle!

Comment être surpris que ces enfants soient des nerveux, des inquiets, des désaxés, tout prêts à devenir la proie de cette demi-folie, plus fréquente qu'on ne croit, qui est le triste apanage des gens qui ne voient pas juste et se laissent, en toutes choses, leurrer par le mirage.

Le motif de la colère? La plupart du temps, il est si futile qu'on se demande comment il a pu, si vite, prendre de telles proportions. Un enfant va commettre une maladresse à table, casser un objet sans grande

valeur, déchirer son costume, voilà sa mère furieuse, qui hurle et se débat et cogne, comme une sourde, des pieds et des mains.

Quand l'orage s'apaise, qu'on rentre en soi-même, quel résultat a-t-on? La nappe s'est-elle soudainement lavée? La tasse s'est-elle automatiquement recollée et l'accroc a-t-il été reprisé par une aiguille invisible?

Non pas. La faute demeure avec ses résultats, aggravée qu'elle est du pénible spectacle donné, de la dépense d'énergie subie par la mère, de la souffrance et de la perte, autrement grave, du prestige maternel.

Le repas familial coupé d'une scène suffit à ôter l'appétit du meilleur mangeur, à plus forte raison des enfants pour qui la diète a une si grande importance.

Mais c'est surtout le ravage moral qui est pénible, et c'est en y pensant que les coléreux devraient avoir la force, la volonté de se débarrasser de cet horrible défaut.

Il y a, dans le cours ordinaire de la vie, bien des occasions, chaque jour, de se fâcher. Qu'arriverait-il si chacun suivait l'impulsion de son instinct?

Si nous savons nous dompter au dehors, pourquoi ne pas faire bénéficier, la toute première, notre famille de cette puissance?

Le sourire heureux de nos petits ne vaut-il pas les poignées de mains et les compliments hypocrites que, de part et d'autre, on se décoche en société?

PATIENCE.

Voilà une belle vertu que nous devrions nous efforcer d'acquérir! Pour en venir à bout, il ne faut qu'un peu de volonté, de connaissance de soi-même et de sincérité.

— C'est plus fort que moi, cela m'énerve! est une formule passe-partout, très commode pour voiler nos petites déficiences et nous donner à nous-mêmes un semblant d'excuse. Rien n'est « plus fort » que l'être équilibré qui sait se servir à point de sa raison.

Serait-ce que les impatientes manquent de raison? Examinons la chose ensemble, voulez-vous? Il existe diverses formes d'impatience. La plus commune est celle qui a à sa base un féroce égoïsme. Tout pour moi et vite, que les autres se contentent de ce qui reste. C'est la sorte d'impatience explosive, toute en cris, en gestes, en essoufflements, qui bouscule tout le monde et, finalement, s'avère parfaite mouche du coche. Mais sur

les esprits faibles, elle finit par acquérir un rare prestige. On en a peur, on se met en quatre pour la servir, heureux quand elle a daigné se déclarer satisfaite, ce qui est plus rare que les beaux jours!

Il y a l'impatiente déséquilibrée qui fera marcher ses enfants à la baguette, faisant une crise s'ils osent s'amuser un peu bruyamment, qui les giflera pour une peccadille et prendra la terre, le ciel, la lune et les étoiles à témoins de son malheur d'être la mère de tels monstres et... qui acceptera avec un sourire béat toutes les polissonneries d'un petit-chien-chien-à-sa-mémère, coûteux, poilu, destructeur, qui aura le droit de déchiqueter les bas de soie et les chaussures, d'éventrer les coussins et de se faire les dents sur le bois des fauteuils. Avec lui, on ne s'impatiente jamais, cher petit loup!... tandis que ces sales gosses!...

Il y a l'impatiente aux grands yeux qui entreprend tout et ne finit rien. Motif: cela prend trop de temps... C'est trop long de tricoter un chandail, de broder une nappe. On les met en chantier, toutefois, dans la poussée de l'enthousiasme, sans se soucier des dépenses encourues, les yeux tout illuminés par le mirage. Puis le feu sacré s'éteint et tout reste en plan...

Ce défaut ne vient pas à une personne du jour au lendemain. Il grandit doucement avec les années, pour peu qu'on le laisse faire. Pourtant, il ne se dissimule pas. (Il ne le peut d'ailleurs pas.) On le discerne bien

vite chez l'enfant, et c'est alors qu'il faut s'employer à le détruire. Je dis bien, à le détruire, à l'extirper, racines comprises, comme le fait un jardinier soigneux d'une touffe de chiendent.

Il faut tenir en place la fillette esbrouffeuse, ne pas la laisser faire feu des quatre pieds, toujours aussi pressée que si la foire était sur le pont. Car elle deviendra, si on la laisse faire, une harpie griffue, comme toutes les égoïstes.

La seconde aussi montrera son tempérament de bonne heure, et si on l'observe, on s'apercevra vite de son inégalité d'humeur. La troisième est la plus fréquente. Elle est en herbe dans la fillette qui soigne les premières pages de ses cahiers pour ne plus montrer, vers la fin, que d'infâmes gribouillages.

Patience, équilibre, volonté, sincérité envers soi-même et les autres, quel beau quatuor, quel bouquet de fleurs parfumées que toute femme, si elle le voulait bien, pourrait attacher à son corsage!...

AIMER SES ŒUVRES.

Depuis que je les ai entendues, je ne cesse de me remémorer les paroles que prononçait, ces jours derniers, devant un groupe de femmes d'œuvres, Mgr l'évêque auxiliaire de Montréal.

— « Pour bien aimer vos œuvres, apprenez à les bien connaître ». Quel beau sujet de méditation...

En effet, beaucoup d'entre nous ont, sur certaines choses, des idées préconçues. Vous leur parlez de ceci; elles ne l'aiment pas! La réponse vous vient avec un petit air dédaigneux, bien fait pour vous renverser tout plat.

Mais si vous faites une petite enquête, vous vous apercevez vite que cette chose qu'elles n'aiment pas, elles n'en connaissent pas le premier mot. Elles se font une opinion comme cela, au jugé. Elles pourraient, sans plus de motif, vous dire qu'elles en raffolent. Et rien de ceci n'est raisonnable.

Rares sont ceux qui passent dans la vie sans ressentir quelques froissements. L'existence n'est pas précisément une dame aux mains douces. . . Mais, puisqu'on le sait, pourquoi ne pas se protéger, en cherchant à mettre, dans chacun de nos jours, le plus possible de raison, de pondération et d'amour?

Raison: à quoi bon vouloir, du jour au lendemain, changer la face des choses? Pourquoi envier le bonheur, la chance ou la fortune d'autrui? Pourquoi regarder chez les autres pour tâcher de découvrir leurs petits secrets, leurs infortunes, leurs querelles, en faire des gorges chaudes ou les colporter à tout venant?

Pondération: à quoi sert de s'emballer, de casser les vitres, de dire des grossièretés, de rabrouer méchamment les autres? Pourquoi s'ériger en étoiles de première grandeur, crier très fort, remuer beaucoup de poussière sinon pour cacher sa médiocrité?

Amour: c'est la base même de la vie en société. Il nous faut aimer, non seulement les nôtres, nos enfants, notre famille, nos amis, mais tous ceux qui dépendent de nous, et même ceux qui ne nous sont rien, la grande masse, à qui nous pouvons, si nous le voulons, faire du bien.

Mais pour cela faire, pour aimer au sens chrétien du mot cette foule anonyme, il faut la connaître. La véritable charité nous commande, non seulement de souscrire aux quêtes, mais encore et surtout d'aller et de

consoler les jeunes mères affligées ou écrasées de besogne, les enfants élevés à la dure qui ont trop de mal à avoir le nécessaire pour pouvoir un instant penser au superflu, les vieillards sans espérance dont l'ingratitude et l'abandon assombrissent les derniers jours.

Sans doute, la fréquentation des taudis n'est pas réjouissante, les marmots sales et les vieux croûlants sont peu agréables à voir. Mais si vous vous habituez à eux, vous surmonterez vite l'impression première. Aidée de vos conseils, encouragée par vos dons, réconfortée par votre présence, la petite femme négligente se mettra à la besogne. Elle tiendra proprement son ménage; ses marmots sales, elle les débarbouillera. Elle aura vite fait de reprendre goût à une vie que trop de misère lui rendait odieuse.

Quant aux vieillards, si l'espoir pour eux est moins grand, on peut encore les intéresser, ne serait-ce qu'en parlant avec eux du passé enfui, du temps de leur jeunesse, et, les quelques jours qui leur restent à vivre, on peut les éclairer des quelques petits cadeaux qui leur font tant plaisir!

Si nous voulons du bonheur sur la terre, ne vivons pas âprement, en égoïstes, en faisant tout converger vers nous et en nous agitant pour masquer notre nullité. Aimons les autres, aidons-les. Notre existence n'aura pas été vide.

LES ENFANTS NOCTAMBULES.

Le dimanche soir, quand je reviens du bureau, je rencontre, dans le tramway, de nombreux couples, escortés de tous leurs enfants. Il est tard et les pauvres petits dorment, pliés en deux, secoués par les cahots, à demi éveillés par le bruit; ils somnolent quand même, écrasés de fatigue. Leurs joues sont brûlantes de fièvre légère, ils sont absolument harassés, et lorsqu'il leur faut descendre et marcher pour retourner à la maison, c'est pour eux une vraie torture.

Les petits enfants, autant pour la santé de leur corps que pour l'équilibre de leur cerveau, ont droit aux bons soins et à la paix. Il faut savoir se priver pour leur donner l'un et l'autre.

Je comprends très bien que, le dimanche, on aime à se réunir en famille. C'est tout à fait raisonnable. Mais il faut penser aussi aux petits, qui ont besoin de leur

repos et que le moindre écart de régime peut indisposer gravement.

Se coucher à minuit, après une journée passée à se bourrer de friandises et après avoir fait un long trajet en tramway par n'importe quel temps, c'est bien fatigant pour un tout petit, et il ne faut pas s'étonner s'il est grognon, le lendemain, et s'il digère mal ou pas du tout.

Il y a réellement des mères qui abusent. Ne pouvant faire à leurs enfants le sacrifice du moindre plaisir, elles les traînent partout où elles veulent aller, aux courses (je l'ai vu souvent, au temps du Parc Delorimier), sur les champs d'aviation; et combien n'en voit-on pas de ces malheureux marmots qui se feront rôtir au soleil en avalant des microbes, le 24 juin?

La vie d'un jeune enfant doit être réglée comme un papier de musique. Sa journée doit commencer à une heure fixe pour se terminer exactement au temps prévu. Quand approche l'époque où on l'enverra à l'école, c'est-à-dire, de la sixième à la septième année, on peut lui permettre un petit bout de veillée qui lui donnera, progressivement, l'entraînement voulu pour l'heure des devoirs futurs.

Du reste, aussi bien aux réunions familiales qu'aux exhibitions sportives ou carnavalesques, les enfants ne prennent aucun plaisir. Peu leur chaut d'aller voir ma tante Blanche: elle les embrasse trop, cela les ennuie!

Et que le cheval No 7 gagne ou reste au poteau, cela leur est absolument égal.

Ils aimeraient mieux être à la maison, s'amuser comme ils en ont l'habitude et se coucher quand ils ont sommeil. Mais on ne les consulte pas, et ils doivent suivre, pauvres petites mécaniques vivantes que cela détraque, leurs parents égoïstes qui ne pensent qu'à eux-mêmes et à leur plaisir.

— Mais alors, quand on a des petits, il ne faut pas sortir? Ce n'est pas bien drôle, après une semaine de travail!

— Non pas, sortez, au contraire: allez au bord de l'eau, l'été, respirer le grand air, allez en pique-nique; la banlieue est si agréable! Mais sachez rentrer à une heure raisonnable afin de ne pas déranger les enfants et ne pas leur infliger la torture du retour cahoté et bruyant. Une journée de plein air leur fera du bien, un retour tardif les fatiguera. Si vous voulez persister et les accoutumer, ils s'y feront, certes, mais ils deviendront des détraqués, de ces êtres qui ne savent plus quand le jour est le jour et la nuit la nuit.

Il y a des régimes beaucoup plus rationnels et des habitudes bien meilleures que celle-là à leur faire prendre.

CALME.

Je n'admire rien tant qu'un être calme qui n'a ou ne semble pas avoir de nerfs et qui ne se laisse jamais emporter par le premier mouvement. Celui-là est un fort.

Pourtant, à son sujet, les avis sont partagés, et on peut très bien, si on veut, prétendre qu'il est hypocrite ou, si on est moins méchant, trouver tout simplement qu'il manque de spontanéité. D'autres, comme moi, admirent sans restriction.

Reste à savoir qui a raison. Des personnes pleines de dynamite, nous en connaissons tous. Leur parle-t-on d'un sujet qui n'est pas tout à fait de leur goût, les contredit-on, les voilà qui font explosion, et chargent d'imprécations leur interlocuteur, qui riposte s'il est de même caractère, allumant ainsi un conflit qui peut très bien dépasser les bornes de la civilité puérile et honnête.

Les coléreux passent pour des personnes franches,

parce qu'ils disent quelquefois la vérité toute crue, ce qui ne laisse pas de leur attirer plus d'ennuis qu'autre chose.

Quand ils n'exagèrent pas, ils sont à peu près tolérables, bien que rares soient ceux qui aiment à se faire engueuler. Mais, le plus souvent, ils tombent dans l'excès et on ne les approche qu'en tremblant, comme on ferait pour une grenade ou une demi-tonne de nitroglycérine.

Quelle différence avec les calmes, qui raisonnent, avant de se faire une opinion et surtout avant de l'exprimer, qui savent se mettre à portée des choses et s'adapter à toutes les situations, qui gardent, en tout et partout, leur belle sérénité, leur force et leur présence d'esprit.

On ne peut s'imaginer le prestige qu'ils finissent par avoir, qu'ils appartiennent à un sexe ou à l'autre. Il me souvient qu'étant enfant, nous avions à l'école une institutrice qui était un véritable explosif. Elle faisait des colères pour un oui, pour un non, et terrorisait celles de ses élèves qui n'osaient pas en rire sous cape. Par contre, notre directrice, qui était, non seulement un professeur, mais un pédagogue, et qui avait, à l'époque où j'étais dans sa classe, instruit deux générations d'enfants, était le calme même. Jamais un éclat de voix ne sortait de sa bouche. Avec une inlassable patience, elle répétait ce qui n'avait pas été compris, expliquait, donnait des

exemples, et se faisait si maternelle en même temps que si savante, que nous l'adorions.

Elle était à nos yeux, la puissance même et quand nous avions dit « Madame », c'était la fin du monde. Par contre, l'autre maîtresse, dont nous ne comprenions pas l'état maladif, nous la chahonnions avec tout notre esprit de petites Françaises éveillées, nous lui trouvions des surnoms impossibles, et celles d'entre nous qui crayonnaient passablement composaient des caricatures à mourir de rire, qu'elles faisaient voir à toute la classe, en cachette, bien entendu.

Les coléreux font rire d'eux, c'est un fait. Le plus malheureux, c'est qu'ils ne s'en rendent pas compte. Ils feraient bien, quelquefois, de repasser les fables de La Fontaine et de songer que ce n'est pas en vain que le poète a dit:

Plus fait douceur que violence.

LA BONNE CURIOSITÉ.

Je pense, donc je suis, disait un des plus grands philosophes qui ait jamais tenté de montrer à l'humanité à se connaître.

Et, réellement, combien d'entre nous s'infligent la fatigue de penser? Il est si simple de prendre les idées toutes faites et de passer son existence à suivre la trace, ses pas dans les pas de ceux qui nous ont précédés!

C'est peut-être simple, mais avouez que cela manque d'intérêt. Je ne peux, pour ma part, comprendre qu'on ne cherche pas à augmenter sans cesse son bagage de connaissances et qu'on puisse adopter, sans les vérifier, sans même prendre la peine de s'y arrêter deux minutes, les idées toutes faites qui courent les rues.

C'est une sorte de paresse, la plus blâmable peut-être, la paresse intellectuelle, qui fait qu'un être s'interdit de penser.

Pourtant, à notre époque difficile, hérissée d'écueils

et panachée de controverses, n'avoir de curiosité pour rien est presque impossible. Il y a une sorte de curiosité qui est bonne et louable. C'est précisément celle qui nous permet de discuter les idées et les faits, de donner aux unes comme aux autres une conclusion logique et de n'assimiler que ce qui nous semble juste et raisonnable.

Chez les femmes, surtout, la paresse intellectuelle est fréquente. Combien en prenez-vous qui, mères de familles nombreuses pourtant, n'ont pas la moindre notion d'anatomie, ignorent profondément le mécanisme des plus simples fonctions de l'organisme et sont, en cas de maladie d'un de leurs enfants, absolument incapables d'aider le médecin, ne serait-ce qu'en le renseignant sur les symptômes du mal.

De leur vie elles n'ont ouvert un livre de médecine, regardé une planche anatomique et elles ignorent autant ce qui se passe en leur être physique que dans la lune.

D'autres vivent sur une idée une fois inscristée en leur cerveau, idée fausse la plupart du temps et qu'un rien réfuterait, si elles voulaient entendre raison. Mais rien n'y fait. C'est cela et c'est cela. Tirez l'échelle.

Ces pauvres êtres, enfermés dans leur étroit horizon comme des escargots dans leur coquille, ne ressentent nullement le besoin de se perfectionner. Ils n'ont pas la bonne curiosité de ceux qui ne croient pas tout ce qu'on leur dit sans avoir cherché l'opinion contraire.

Ils ne se bornent pas à regarder autour d'eux, dans les limites de leur village, mais ils cherchent, étudient, se renseignent, sans cesse à l'affut d'une nouveauté, de la connaissance d'un sujet ignoré ou jusqu'ici insuffisamment compris.

Rien ne les laisse indifférents. Ils s'intéressent aussi bien aux mœurs et coutumes des indigènes de la Malaisie ou des Esquimaux qu'aux réformes sociales tentées dans les pays à civilisation ancienne. La botanique les intéresse autant que l'astronomie et, s'ils ne peuvent connaître à fond deux sciences aussi complexes, du moins peuvent-ils en parler de façon intéressante et sans commettre d'hérésies.

Ils ont appris du passé ce qu'il convient d'en savoir pour vivre le présent et surtout pour regarder l'avenir en face.

Sans doute n'ont-ils pas toujours la douce quiétude de ceux qui ne se donnent pas la peine de penser et qui croient que les idées toutes faites sont les meilleures, mais, en leur for intérieur, ils ressentent la satisfaction de se dire que leur cerveau n'est pas un vain ornement!...

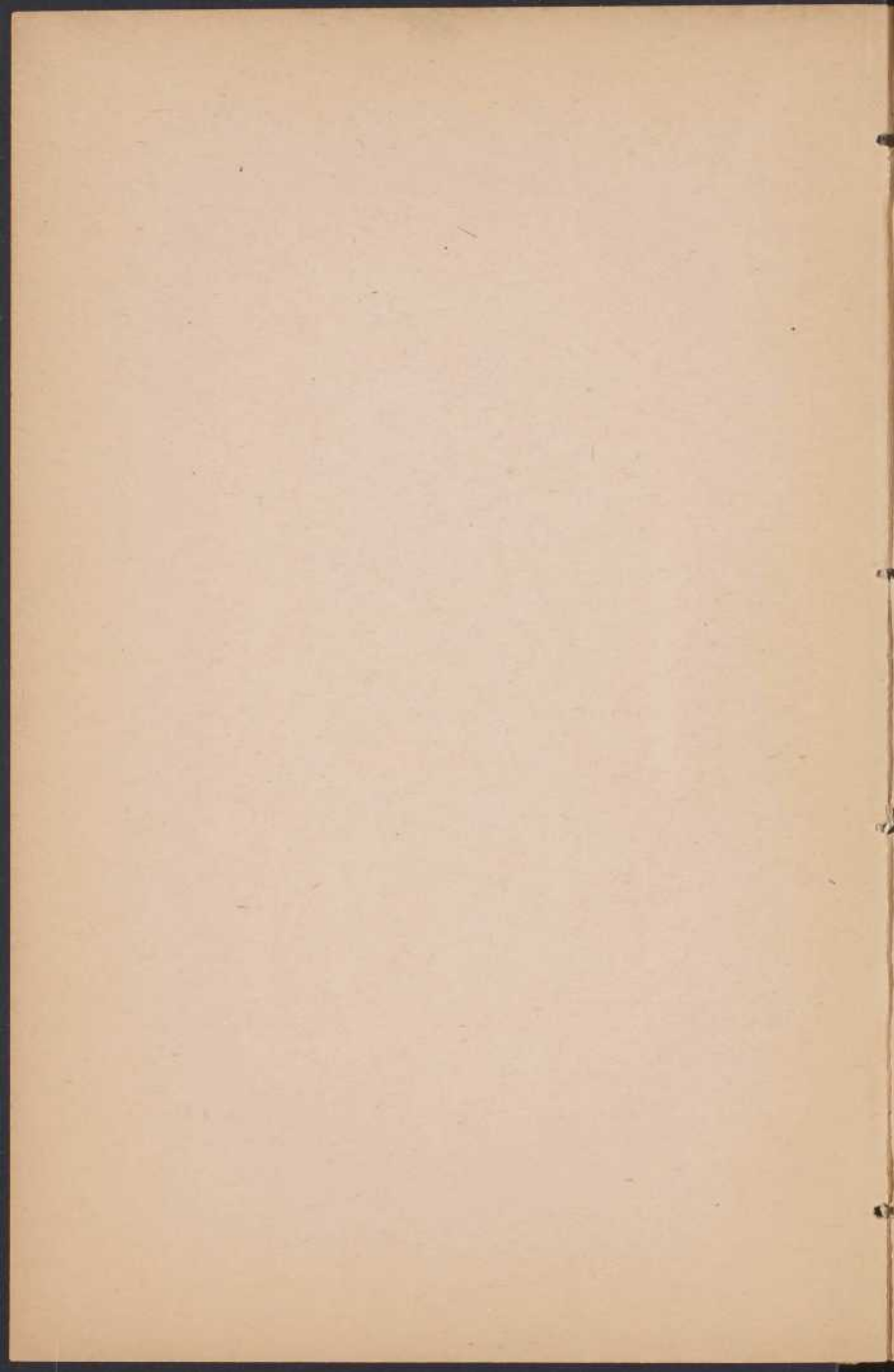
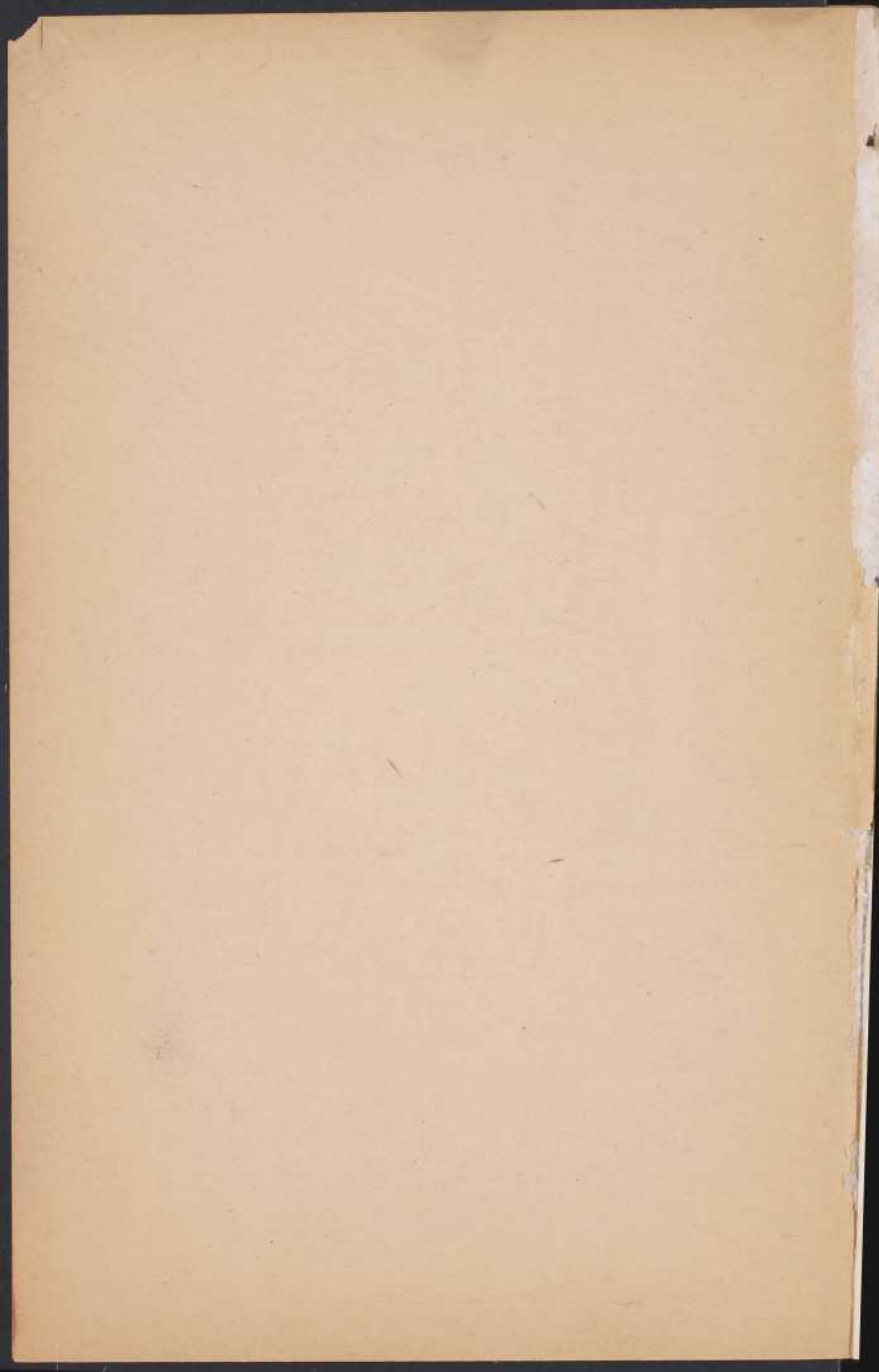


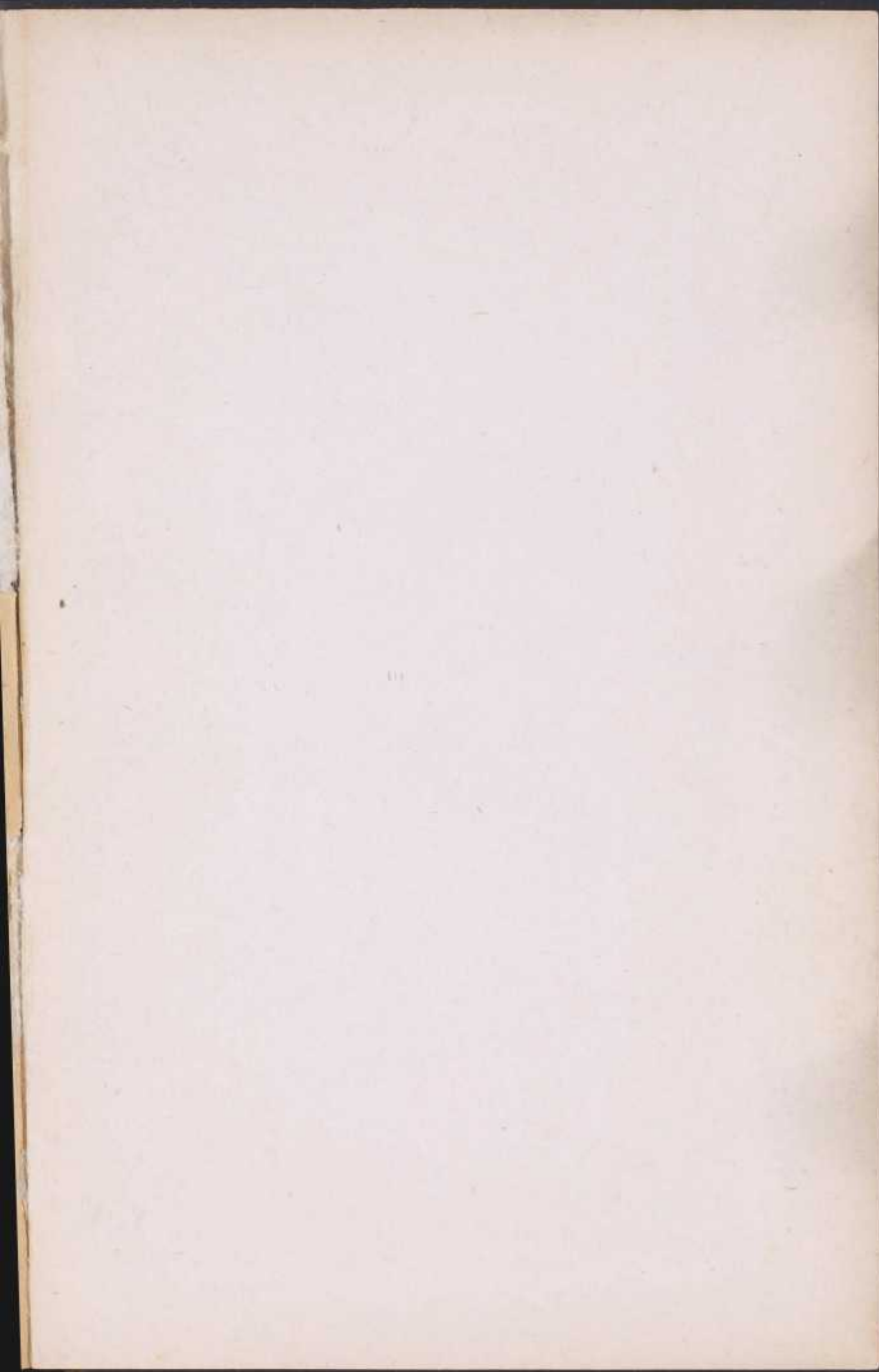
TABLE DES MATIÈRES.

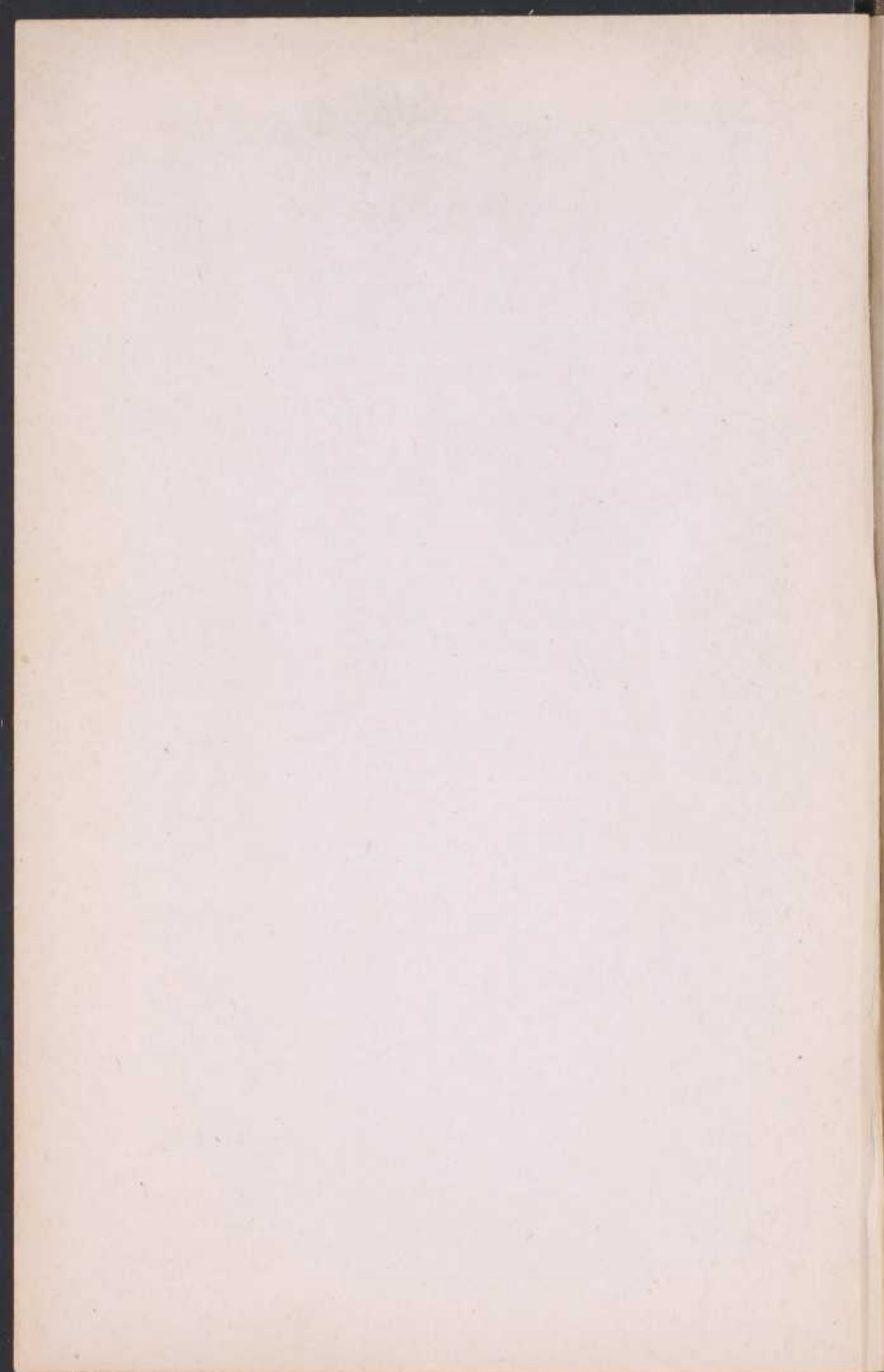
LE MÉRITONS-NOUS?	7
LES TROIS PETITS COCHONS	10
CE PAUVRE PETIT!	13
LES PETITS SAUVAGES DE LA GRANDE VILLE	17
MODERNES CORNÉLIES	20
LES CALMES ONDES	25
LA VOLONTÉ	29
L'ÉCOLE DU COURAGE	33
LE GRAND ART	37
LE CHAT QUI DORT	41
LE RÔLE DIFFICILE	45
EDUCATION	49
CLAIR-OBSCUR	52
FRANCHISE	55
MENTIR	59
GOURMANDISE	63
CALME	66
UNE CRISE	69
BIEN PARLER	72
BIEN FAIRE	75
FAIRE PLAISIR	78
LA MAISON TRISTE	81
CONSEILS	85
UN PEU... BEAUCOUP... TROP...	89

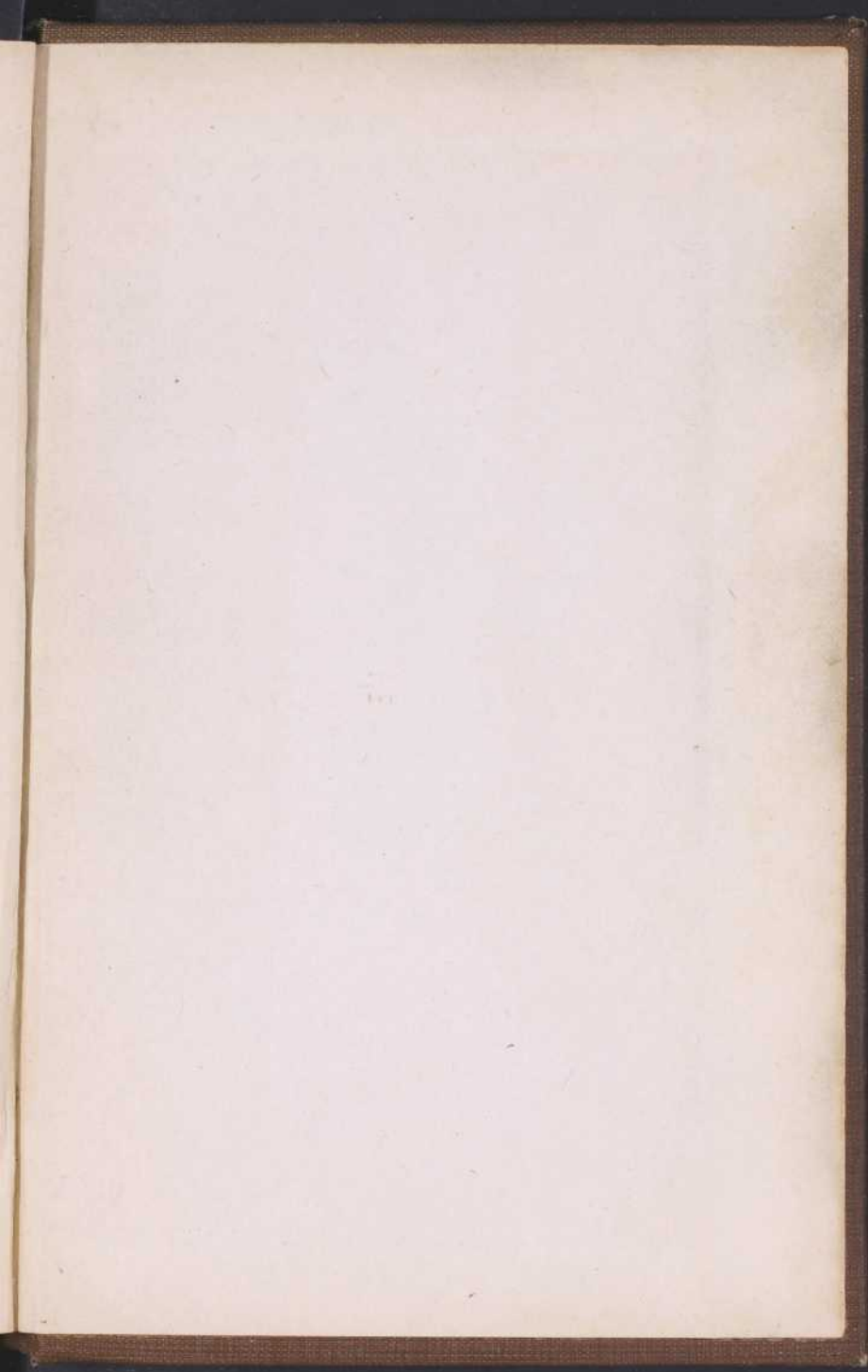
ETEIGNOIRS À CHANDELLES	93
MIRAGES	96
LA BONNE CURIOSITÉ	186
ET L'ON SE PLAINT!... ..	99
DISCRÉTION	103
VERS L'IDÉAL	106
LE VERNIS	110
LE VISAGE DES CHOSES	113
L'APPRENTISSAGE DE LA VIE	119
PANTINS	122
L'ÂGE DIFFICILE	126
LA GRANDE AMIE	131
CHEZ TANTE HARPAGON	135
L'AUTORITÉ	139
PERFECTIONNEMENT	142
SUSCEPTIBILITÉ	145
L'INFLUENCE SALUTAIRE	148
L'ŒUVRE DOUBLE	152
CHOISIR	156
LA PAIX	160
LA PAIX PAR L'ÉQUILIBRE	163
CAPRICES	166
COLÈRE	170
PATIENCE	173
AIMER SES ŒUVRES	176
LES ENFANTS NOCTAMBULES	179
CALME	182
LA BONNE CURIOSITÉ	187

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE SIXIÈME JOUR DE NOVEMBRE
MIL NEUF CENT TRENTE-CINQ
POUR
LES ÉDITIONS DU TOTEM
3683 RUE SAINT-HUBERT
À MONTRÉAL
PAR LES SOINS DU MAÎTRE-IMPRIMEUR
P.-E. RIOUX
À
DRUMMONDVILLE (QUÉBEC.)









BNQ



000 234 339